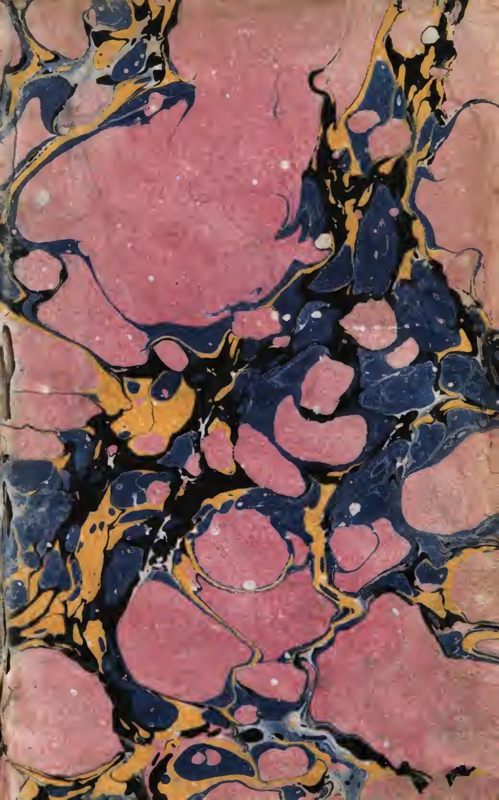




NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE.

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE,

OU

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DE CETTE MONARCHIE;

CONTENANT les détails les plus récens sur la Constitution politique, les Tribunaux, l'Inquisition, les Forces de terre & de mer, le Commerce & les Manufactures, principalement celles de soieries & de draps; sur les nouveaux établissemens, telles que la Banque de Saint-Charles, la Compagnie des Philippines, & les autres institutions qui tendent à régénérer l'Espagne; enfin, sur les Mœurs, la Littérature, les Spectacles, sur le dernier siége de Gibraltar & le voyage de Monseigneur Comte d'Artois; Ouvrage dans lequel on a présenté avec impartialité tout ce qu'on peut dire de plus neuf, de plus avéré & de plus intéressant sur l'Espagne, depuis 1782 jusqu'à présent;

Avec une Carte enluminée, des Plans & des Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.

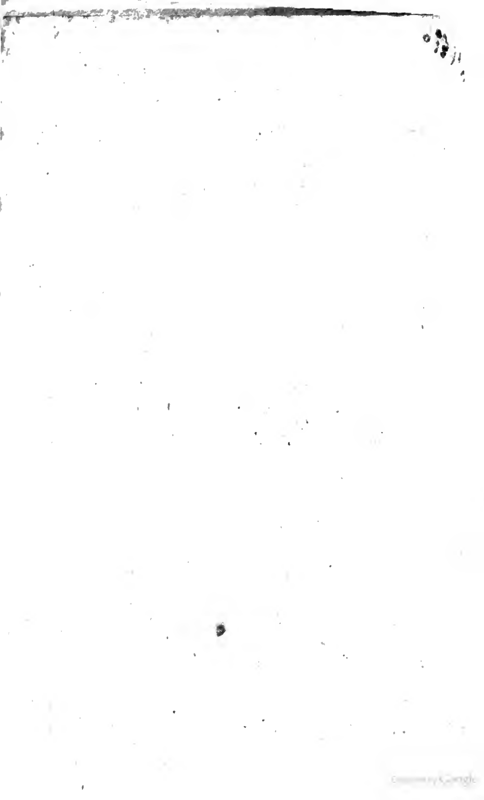




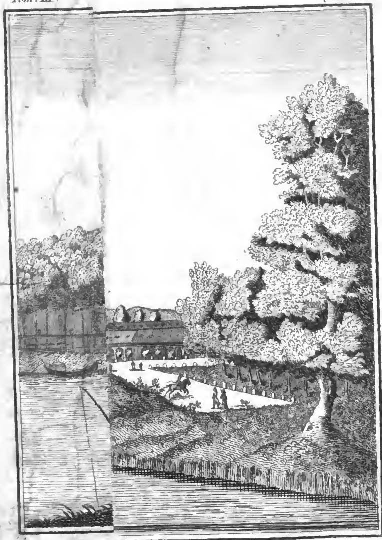
A PARIS,
Chez REGNAULT, Libraire, rue St.-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.







NOUVEAU

VOYAGE

EN ESPAGNE.



LE chemin de Madrid à Aranjuez est un des plus beaux & des mieux entretenus qu'il y ait en Europe. On rencontre d'abord le fameux pont de Tolede, bâti par Philippe II, & duquel on a dit qu'il n'y manquoit qu'une riviere. Il n'a gueres de remarquable que sa largeur & sa longueur. C'est d'ailleurs un ouvrage massif, dont les parapets sont chargés d'ornemens de mauvais goût. Lorsque les eaux du Manzanarès sont très-basses, ce qui est assez leur état habituel, cette petite riviere se passe à gué, & alors on élude le pont de Tolede, & on

Chemin de Madrid à Aranjuez.

évite un détour d'un grand quart-de-lieue, en traverſant cette belle partie des environs de Madrid qu'on nomme *las Delicias*, promenade conſiſtant en deux grandes allées divergentes qui vont aboutir au canal du Manzanarès. Ce canal fut commencé ſous le Miniſtere de M. de Grimaldy, & devoit joindre le Manzanarès au Tage. On en avoit fait à peine trois lieues, lorſque le défaut de fonds & d'activité en ſuſpendit la continuation. Le ſeul revenu qu'on en tire eſt le produit de quelques moulins; & il eſt abſorbé par l'entretien des ponts, des écluſes & le ſalaire des employés. Car en Eſpagne, comme en beaucoup d'autres pays, à peine un établiſſement eſt-il ébauché, que les frais de ſa manutention ſont auſſi conſidérables que s'il étoit conſommé. Mais ce canal du Manzanarès va ſe reſſentir de l'activité qui s'eſt emparé de toutes les branches de l'adminiſtration. Déjà ſes moulins ſervent aux entrepriſes de la Banque, char-

Canal du Manzanarès.

gée des vivres de l'armée, & il ne tardera pas à faire partie de ce grand canal, qui, comme nous l'avons dit plus haut, doit traverser toute la partie intérieure de l'Espagne. C'est un peu plus loin qu'on passe le Manzanarès à gué ; après quoi l'on se retrouve sur la belle route d'Aranjuez, sur laquelle on apperçoit çà & là quelques bouquets d'oliviers, qui annoncent le voisinage de leur véritable patrie, la Manche, le Royaume de Valence, & l'Andalousie. Au bout de six lieues du chemin le plus droit & le plus uni, on descend par une rampe dessinée en spirale dans la charmante vallée d'Aranjuez. Le Xarama coule le long des côteaux qui la forment du côté du Nord, & on le passe sur un très-beau pont de pierres. Dès qu'on est dans cette vallée, les plaines arides & nues de la Castille ont disparu ; on a changé de sol & de climat ; on ne marche plus qu'à l'ombre des grands arbres, au bruit des cascades, au murmure des ruisseaux. Les prairies s'émaillent de

Charmante vallée d'Aranjuez.

fleurs ; les parterres étalent les couleurs les plus vives & les plus variées. La plus brillante végétation déploye ses richesses de toutes parts. On pressent le voisinage d'un fleuve, qui féconde & vivifie le paysage de ses eaux bienfaisantes. Le Tage qui entre dans la vallée par le levant, y serpente pendant près de deux lieues, & va se marier au Xarama, après avoir réfléchi l'image des plus belles plantations. Les érudits trouvent dans cette jonction l'étymologie du nom d'Aranjuez. Ils prétendent que les anciens construisoient volontiers des temples au confluent des rivieres ; qu'il y en avoit un en l'honneur de Jupiter à celui du Tage & du Xarama ; que de-là est venu le nom d'*Aram jovis*, d'où est sorti par corruption celui d'*Aranjuez*. Quoi qu'il en soit de l'origine ancienne de ce nom, les embellissemens d'Aranjuez sont modernes. Le premier Monarque Espagnol qui y ait établi son séjour pendant quelque tems, est Charles-Quint. Il commen-

Etymologie de ce nom.

ça à bâtir le Palais qu'habitent ses successeurs ; mais auquel Ferdinand VI & Charles III, ont ajouté chacun une aîle. Sous cette nouvelle forme, c'est encore moins une habitation royale qu'une très-jolie maison de campagne, située dans le plus riant paysage, où l'art n'a fait que tirer parti des avances de la nature. Le Tage qui coule perpendiculairement à sa façade orientale, côtoye son parterre, & forme presque sous ses fenêtres une cascade artificielle. Un petit bras de ce fleuve échappe à cette cascade, & baigne de si près les murs du palais, que le Monarque y peut du haut de sa terrasse, prendre le plaisir de la pêche. Ce bras va ensuite se réunir au bras principal, & forme ainsi une isle délicieuse, qui est un vaste jardin de forme irréguliere : on y trouve en tout tems de la fraîcheur & de l'ombre. En tout tems le gazouillement des oiseaux s'unissant au murmure des eaux du Tage, & de celles qui jaillissent de plusieurs

Palais d'Aranjuez.

Jardin de l'isle.

fontaines ſimplement décorées, forment un concert dont on ſe laſſe beaucoup moins que des plaiſirs froids & monotones que la magnificence traîne à ſa ſuite. En s'enfonçant dans l'épaiſſeur de ſes boſquets, en s'égarant dans le labyrinthe de ſes allées, en jouiſſant du luxe & du calme de la nature, on ſe croit au ſein d'une ſolitude champêtre, on y oublie, & le voiſinage d'une grande Cour, & les tourmens de l'intrigue, & les ſollicitudes de l'ambition. Se rapproche-t-on du palais, la tête remplie des idées qu'on a careſſées dans cet aſyle? on fait une réflexion bien naturelle ſur les viciſſitudes des choſes humaines. Voilà, ſe dit-on, le ſéjour tranquille du Monarque dont les loix ſont portées à travers l'immenſité des mers ſur les ſommets des Cordilleres, au fond de la mer Vermeille, dans les parties les plus reculées de l'Archipel des Indes. C'eſt de l'intérieur de ce palais, que Charles-Quint & Philippe II ébranloient l'Europe par les

secousses de leur politique inquiette. C'est de-là qu'autrefois la Ligue, soutenue par la Cour de Madrid, disputoit la Couronne de France au Prince qu'y appelloient & les droits du sang & le vœu de son peuple. C'est-là qu'à présent regne en paix un descendant de Henri IV; il occupe un trône d'où ont disparu les ennemis les plus redoutables de sa Maison. Il aggrandit, il embellit leur séjour. En effet, Charles-Quint & Philippe II auroient de la peine à reconnoître Aranjuez, qui est devenu, par les soins des deux derniers rois, une des plus agréables résidences qu'il y ait en Europe. Ses principales allées, celle sur-tout de la *Calle de la Reyna*, qui fait la promenade favorite de la Cour, remontent fort au-delà de leur regne. La hauteur de leurs arbres, leurs troncs énormes, leur feuillage épais, attestent leur antiquité, & la bonté du sol qui les porte depuis plusieurs siecles. Mais ils ne sont plus le seul ornement de la vallée d'A-

Aranjuez embellipar Ferdinand VI & Charles III.

Belles allées de cette résidence.

ranjuez. Sous Ferdinand VI, cette résidence étoit presque bornée au château. Des masures éparses sur un terrein inégal, à quelque distance de l'habitation Royale, servoient de palais aux personnes de la Cour & aux Ambassadeurs. Elles ont fait place à des maisons bâties uniformément, & sans magnificence. Toutes ses rues sont tirées au cordeau & très-larges, trop larges peut-être à raison du peu de hauteur des maisons, & de la chaleur du climat. On doit le plan sur lequel a été bâti le nouveau village d'Aranjuez, à M. le Marquis de Grimaldy, qui, avant d'être premier Ministre de Sa Majesté Catholique, avoit résidé à la Haye comme son représentant. Il en avoit rapporté l'idée d'établir au centre de la Castille une espece de ville Hollandoise; l'idée a été saisie. Les principales rues d'Aranjuez sont ombragées de deux allées d'arbres, au milieu desquelles coule un ruisseau qui en entretient la fraîcheur. Le village est séparé

Joli village d'Aranjuez.

du château par une place vaste, mais irréguliere, & décorée par une fontaine. La traverser dans la saison brûlante, dont la Cour passe une partie à Aranjuez, étoit une tâche pénible que la magnificence bienfaisante du Souverain a voulu épargner à ceux qui approchent de sa personne. D'une des rues d'Aranjuez part un portique couvert, qui, en formant une partie de l'enceinte de cette place, vient se marier aux bâtimens dépendans de son palais.

Grande place & portique qui forme une partie de son enceinte.

Nous ne finirions pas si nous voulions promener notre lecteur à travers les belles plantations d'Aranjuez : nous nous bornerons à lui indiquer les principales. En arrivant de Madrid il traverse une place circulaire, qu'on nomme *las doce calles*, à cause des douze allées qui viennent y aboutir, il aura d'abord de quoi y choisir une promenade. L'une de ces allées le mene à l'entrée de *las huertas*, grand enclos où il pourra admirer tout à son aise l'étonnante fécondité du sol

Belles plantations d'Aranjuez.

d'Aranjuez. A l'ombre des arbres qui se perdent dans la nue, prosperent tous les arbres fruitiers, toutes les fleurs, toutes les plantes potageres. Veut-il voir la culture plus en grand & non moins brillante? qu'il prenne le chemin de Tolede, & traverse le *campo flamenco*, ainsi nommé, sans doute, parce qu'il rappelle les belles fermes de Flandre. Qu'il aille voir sur-tout le *Cortijo*, vaste enclos fermé d'un côté par les collines du Nord, & de l'autre par une barriere à claire-voie, où le sol travaillé avec un soin particulier, répond avec usure aux vœux de l'agriculteur, & à ceux du Roi qui y a fait planter des boutures de vignes de différens endroits de son Royaume.

Enfin, la *huerta de Valencia* offrira des essais de culture que le succès à couronnés & un avant-goût du Royaume de Valence. Outre des champs de lin, des prairies artificielles & des vignes, il y trouvera des plantations de mûriers, & un bâtiment consacré aux travaux

du précieux insecte qui se nourrit de leurs feuilles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable & de plus connu dans les plantations d'Aranjuez, c'est la *Calle de la Reyna*, qui en forme, pour-ainsi-dire, l'arête. Elle suit pendant près d'une demi-lieue la direction du levant au couchant, & se termine à un pont en pierres jetté récemment sur le Tage. Son prolongement, qui n'a pas moins d'étendue, aboutit à un autre pont sur la même riviere, dont les sinuosités ne peuvent être saisies que par l'imagination dans une vallée ombragée de taillis, de bosquets & de grands arbres qui masquent son cours par intervalles. C'est derriere un de ces épais rideaux que se cache une cascade qu'on entend bruire au loin, & dont le fracas trouble seul le calme de ces lieux solitaires. Si pour la découvrir vous passez le second pont du Tage, & que vous suiviez le cours de cette riviere, vous êtes enchanté des points de vue pittoresques que vous offrent ses rives. Au

désordre avec lequel sont semés les arbres qui en dessinent le contour, vous reconnoissez la nature que l'art imite d'une maniere si imparfaite, dans ces petits chefs-d'œuvres avortés où il prend ses irrégularités pour modeles. Nulle part elle n'est plus variée dans ses caprices, dans ses formes, dans ses couleurs. Là, des arbres semblent vouloir changer d'élément, & plongent leurs cimes verdoyantes dans les eaux du Tage. Ici, des troncs noueux, placés comme en équilibre sur ses bords, vont échapper à la terre, & n'attendent qu'un souffle de l'aquilon pour faire de leur masse un obstacle au cours de la riviere qui les abreuve. Plus loin, elle réfléchit l'image vacillante de ces bouquets d'arbrisseaux, qui, suivant l'idée de M. l'Abbé de Lille, reçoivent de la fraîcheur en échange de la parure qu'ils accordent. Si vous vous écartez des bords du Tage, le même désordre regne dans le bois clairsemé, qui vous donne de l'ombre sans

Environs de la cascade, dite el Embocador.

troubler vos rêveries par l'embarras de vous frayer une route. Vous êtes enfin à portée de la caſcade qui a réveillé votre curioſité. C'eſt à travers les buiſſons épais, & par des ſentiers tortueux que vous y parvenez; elle a pour objet d'enlever au Tage une partie de ſes ondes. Le bras détourné de ſon lit coule encaiſſé dans un foſſé profond, & va abreuver quelques-unes des plantations d'Aranjuez, & pourvoir de plus près aux beſoins de ſes habitans. Mais l'ombrage & la verdure ceſſent tout-à-coup. Vous n'avez plus en perſpective que les collines pelées qui forment l'enceinte de la vallée, & vous admirez avec quel art le tableau a été tracé pour dérober autant qu'il eſt poſſible l'aſpect de ſon vilain cadre. C'eſt au pied de ces collines qu'eſt placé le haras du Roi d'Eſpagne, un de ceux où la race des chevaux Eſpagnols conſerve encore ſon antique beauté. Il a pour inſcription, *Vento gravidas ex prole putaris ; à en juger par leur race vous*

Haras du Roi d'Eſpagne.

les croiriez fécondées par les vents, & la velocité des chevaux qui sortent de ce haras justifie cette inscription ; mais ils sont exclusivement consacrés au service du Rôi & de sa Famille. En laissant ce bâtiment à gauche, on rentre dans de grandes allées qui aboutissent à la *Calle de la Reyna.*

Troupeaux de daims qui errent dans ces plantations.

Les grands arbres dont nous avons parlé, ne sont pas le seul embellissement de cette allée. Elle est bordée de droite & de gauche par des taillis assez touffus, qui rendent plus piquante sa régularité. C'est-là que bondissent les nombreux troupeaux de daims qui servent au divertissement de la famille royale, & qui, comme à St.-Ildefonse & à l'Escurial, se livrent à une sécurité que la nature sembloit leur avoir refusée. On les voit paître paisiblement sur les côtés de la grande allée, & si à l'approche de ceux qui s'y promenent ils s'échappent par pelottons en bondissant, ils paroissent moins obéir à leur frayeur native

que faire parade de leur légéreté. Mais ce qui décore sur-tout la *Calle de la Reyna* en embaumant l'air qu'on y respire, c'est le jardin de la *Primavera* ou du printems, dans la saison dont il porte le nom. Il regne l'espace de mille pas le long d'un de ses. côtés, & n'en. est séparé que par un petit mur à hauteur d'appui, sur lequel s'éleve une barriere à claire-voie. C'est dans ce jardin que brille dans tout son éclat la fécondité du sol de la vallée. La plus grande partie est consacrée à des cultures utiles. Pomone & Flore y regnent de concert, & se prêtent mutuellement des charmes. Tous les fruits, toutes les fleurs, tous les légumes y prosperent. Des bosquets y opposent leur ombre hospitaliere aux ardeurs du midi. Des taillis d'arbustes odoriférants parfument l'air du matin, & les vapeurs embaumées qu'ils exhalent, retombent au coucher du soleil pour ajouter aux charmes des promenades du soir. Quand je suis arrivé en Es-

Jardin de la Primavera.

pagne, tout le terrein qui se trouve entre l'enceinte du jardin de la Primavera & les bords du Tage, étoit inculte, abandonné aux plantes parasites. L'activité du Prince des Asturies s'en est emparé ; & son goût l'a converti en un des plus agréables cantons de la vallée. Par ses soins quelques arbres inutiles qui ombrageoient ce sol fertile ont été abattus ; les gazons, les bosquets, les parterres ont pris leur place ; des sentiers ont serpenté à travers ces nouveaux trésors de la végétation. D'un printems à l'autre on a vu éclore un vaste jardin, varié à l'infini dans ses formes ainsi que dans ses productions, qui porte le nom de son créateur. Un petit chantier a été conservé dans son enceinte, & communique au Tage par une pente douce. C'est là qu'on s'occupe aux travaux d'une marine en miniature, qui a ses constructeurs, ses matelots, & ses bâtimens. Plus loin on avoit pratiqué depuis plusieurs années, une espece de port défendu par une

Nouveau Jardin du Prince des Asturies.

Marine en miniature.

une batterie proportionnée au local. Quelques jolies gondoles y mouillent ſous ſa protection, & ſont le théâtre des récréations que la jeune Cour vient prendre ſur l'humide élément. On y trouve juſqu'à de petites frégates élégamment décorées, dont les ſalves répondent à l'artillerie du port. Au bruit de ces décharges, aux cris des matelots occupés de la manœuvre, à l'aſpect de ces banderolles & de ces pavillons qui flottent au gré des vents, on croit aſſiſter aux jeux de Mars & de Neptune. Heureux les hommes, s'ils s'en tenoient par-tout à ces ſimulacres, ſi la cupidité & le délire de la gloire n'avoient pas converti en moyens de deſtruction ces propriétés des élémens que la nature peut-être n'avoit deſtinés qu'à leurs plaiſirs! Ceux de la Cour d'Eſpagne à Aranjuez ne ſe bornent pas aux reſſources qu'elle trouve dans un fleuve dont les rives préſentent les aſpects les plus pittoreſques, dont les ondes paiſibles ne ſortent de leur lit que pour fé-

Plaisirs que l'on goûte à Aranjuez.

conder les terreins adjacens (1). Tous les divertissemens innocens qu'on peut goûter à la campagne, le séjour d'Aranjuez les favorise; nulle part la promenade n'est plus variée ni plus commode; soit qu'un livre à la main on erre dans ses bocages, soit qu'on parcoure à cheval ou en voiture ses allées à perte de vue, on peut s'y livrer avec sécurité à ses rêveries. Les bêtes fauves qui y abondent, semblent s'y croire en sûreté. Les cerfs & les daims y oublient leur timidité, les sangliers même s'y dépouillent de leur férocité. Ils se promenent tranquillement dans les rues comme des animaux domestiques. Je me souviendrai long-tems que la premiere fois que je sortis de mon auberge,

Abondance & familiarité des bêtes fauves.

(1) Depuis que ceci est écrit, j'ai appris que le Tage a démenti cet éloge. Il est sorti de son lit à Aranjuez; il a rompu la chaussée qui mettoit le nouveau jardin du Prince à l'abri de ses excursions, & ses ravages ont presque fait disparoître ce petit chef-d'œuvre de culture qui répondoit déjà si bien aux soins de son auteur.

il fallut me faire jour avec ma canne à travers un grouppe de sangliers qui me barroient le passage. Quelques-uns plus familiers encore pénétrent jusques dans les maisons, & vont y disputer aux commensaux quadrupedes les dépouilles de la cuisine. Au Pardo ils poussent même plus loin leur avidité confiante. A certaines heures, auxquelles ils ne se méprennent pas, ils accourent de la forêt circonvoisine pour recevoir à manger de la main des domestiques de S. M.

Les sangliers ne sont pas les seuls animaux qui se soient comme naturalisés à Aranjuez. Les buffles qui y ont été amenés de Naples, ont supplanté les bœufs dans leurs fonctions de bêtes de somme. Elles étoient partagées, quand je suis arrivé, par quelques couples de chameaux qui n'ont pu résister long-tems à l'influence d'un climat étranger. A la même époque on voyoit paître & bondir dans une prairie voisine du grand chemin deux zèbres & deux *guanacos*

Autres animaux étrangers qui y sont comme naturalisés.

qu'on auroit crus dans leur pays natal, tandis qu'un éléphant promenoit tranquillement ſa lourde maſſe, ſans être interdit de la foule de curieux qu'il attiroit ſur ſon paſſage. C'eſt ainſi peut-être que tous les Souverains devroient expoſer en plein air à tous les regards, ces animaux étrangers qu'ils entaſſent dans leurs ménageries. Ces ſuperbes priſons accuſent la tyrannie de l'homme ſans prouver ſa puiſſance, & les bêtes qui rugiſſent dans ſes fers, dépoſeroient peut-être leur férocité en recouvrant leur liberté. Mais par-tout l'homme eſt trop tenté d'abuſer de ſon pouvoir ; il aime mieux régner ſur des eſclaves furieux que ſur des ſujets fortunés.

Les animaux qui contribuent ſur-tout à l'embelliſſement d'Aranjuez, ſont les chevaux. C'eſt-là qu'ils peuvent déployer à leur aiſe toute la beauté de leurs mouvemens, & toute leur vélocité. C'eſt-là que le Roi conduit quelquefois lui-même les ſuperbes attelages que lui fournit ſon

haras, & que ses enfans jouissent sans danger du plaisir de l'équitation. Autrefois la *Calle de la Reyna* étoit la lice où des chevaux Barbes luttoient de vîtesse, & partageoient la Cour, qui s'intéressoit par des paris à leur succès. Depuis quelques années le Prince des Asturies a substitué à ces courses un plaisir plus raisonnable & plus utile. On le nomme les *Parejas*. Il a lieu dans les derniers jours du voyage d'Aranjuez, & n'a été interrompu depuis une vingtaine d'années, que par la guerre qui éloignoit de la Cour une grande partie de ceux que S. A. admet à cette espece de fête. Ils forment, avec ce Prince & les deux Infants ses freres, un escadron de quatre de front sur douze de hauteur. Chaque file est dirigée par un de ces trois Princes, & par une des personnes les plus distinguées de leur Cour. Ces 48 cavaliers sont tous vêtus, coëffés & bottés à l'ancienne Espagnole, mais de couleur différente, suivant la file à laquelle

Courses de chevaux Barbes.

Divertissement des Parejas.

chacun d'eux appartient. Ce coſtume avantageux donne au ſpectacle une forme militaire & antique, qui recule les acteurs au ſiecle de leurs ancêtres, & les fait enviſager avec cet intérêt dont ſe pare toujours l'image des choſes paſſées. Ils s'eſſayent de longue main à la repréſentation qui doit faire la clôture du voyage; ce qui leur fournit de fréquentes occaſions d'exercer la docilité & l'élégante ſoupleſſe de leurs chevaux, les plus beaux que produiſent les haras modernes de l'Eſpagne. Lorſqu'enfin les cavaliers & leurs montures ſont bien ſûrs de leurs rôles, on fixe le jour de la premiere repréſentation (1). Le Théâtre eſt une grande cour quarrée qui eſt devant une des façades du château. Le brillant Eſcadron y arrive en colonne au bruit des trompettes & des timbales, précédé par

(1) Il y en a ordinairement trois; le Roi n'aſſiſte qu'à la premiere; mais Madame la Princeſſe des Aſturies les honore toutes trois de ſa préſence.

des coureurs, & des chevaux richement enharnachés que l'on conduit à la main. Il s'arrête devant le balcon du Roi, & le salue. Il fait ensuite, au pas, le tour de la place, & quand il se retrouve en présence de Sa Majesté, il s'ébranle au petit galop, & commence ses évolutions. Ce sont des figures qu'on ne peut mieux comparer qu'à celles de nos contredanses. Les quatre files, sous la conduite de leurs Directeurs, s'éloignent, se rapprochent tour-à-tour; tantôt suivent les contours de l'arene, tantôt la traversent en diagonale, y décrivent des cercles, des spirales, avec une précision & un accord avec la musique, dont les yeux & les oreilles sont également satisfaits. Ce spectacle, cependant un peu monotone, ne dit rien à l'ame; foible image des anciens tournois, il fait regretter ces fêtes, où, sous les yeux des Rois & des Belles, les Chevaliers obéissoient au double véhicule de la gloire & de l'amour; où les suffrages de celles qui

régnoient ſur leurs cœurs, payoient d'un prix inappréciable les efforts de leur adreſſe & de leur courage. Auſſi pour que les acteurs trouvent de l'attrait à ce bal de centaures, ne leur faut-il pas moins que l'honneur d'être en ſcene avec les fils du Monarque, & de contribuer à leurs plaiſirs? Au bout de vingt minutes l'eſcadron ſe forme en colonne, & ſe retire de l'arene dans le même ordre qu'il y eſt entré. A l'iſſue de la fête il y a ordinairement un autre bal & des rafraîchiſſemens; & pour ceux dont la curioſité a déjà été ſatisfaite les années précédentes, cet acceſſoire vaut bien le principal. Quand il fait beau, les *Parejantes* (c'eſt ainſi qu'on nomme les figurans de la contredanſe équeſtre), parcourent les jardins du palais dans leur coſtume, & viennent ſe joindre aux ſpectateurs. On croit alors voir réunir les ſujets de Charle-Quint & ceux de Charles III; l'imagination rapproche ces deux regnes, & compare avec complaiſance le ſiecle de

la ſplendeur de l'Eſpagne à celui de ſa régénération.

Ornemens ſimples du Palais d'Aranjuez.

Il ſemble que l'art ait voulu abandonner entierement à la nature le ſoin de parer Aranjuez. Le palais & les autres édifices y ſont de forme agréable, mais ſans magnificence. L'ameublement des appartemens royaux eſt moins riche qu'élégant. Les chefs-d'œuvres de la peinture n'y abondent pas comme dans les autres réſidences Royales. On y remarque ſeulement quelques portraits de Princes des Maiſons de Bourbon & de Bragance, & quelques tableaux Napolitains, où la nature eſt rendue avec plus de vérité que de grace. La Chapelle du Château qui eſt nouvelle, en eſt la partie la plus ſoignée. La ſculpture & la dorure y ſont diſtribuées ſans profuſion & avec goût, & quelques tableaux de Mengs ne contribuent pas peu à ſa décoration. Il y a outre cela trois Égliſes répandues dans Aranjuez. Dans l'une on trouve avec plaiſir une copie de ce beau portement

Égliſes d'Aranjuez.

de Croix de Raphaël, dont nous avons parlé à l'article du Palais de Madrid. Elle a pour pendant un crucifiement qui est d'un Peintre moderne, nommé *Ferro*, l'Auteur de la copie. L'Eglise la plus récente est celle d'un Couvent de Franciscains, qui se nomme St.-Pasqual, & qui a été fondée par le Confesseur de Sa Majesté. J'ai remarqué dans le vestibule de ce Couvent, des inscriptions pieuses en forme de stances, qui m'ont paru d'un genre singulier. Je n'ai pu résister à la tentation de les copier & de les traduire. Peut-être le Lecteur ne sera-t-il pas fâché de voir comment s'exprime encore en Espagne la dévotion, lorsqu'elle veut parler le langage de la Poésie. Une ame pénitente entretient Dieu de ses péchés, & sa contrition se soulage par les Stances suivantes :

Stances pieuses qu'on lit dans une de ces Eglises.

Ah! laissez-moi au nom de Dieu, péchés, laissez-moi! J'ai tant fait usage de vous, que vous ne pouvez plus vous soutenir davantage ; ni vous, ni moi ne

ſaurions plus aller en avant : je vous ai tellement épuiſés tous, que pour pécher demain, je manque de deſir comme vous manquez dequoi me faire pécher.

Qui croiroit que vous-même, mon Dieu, avez nui à ma converſion ? Vous vous êtes fait tort par votre patience à m'attendre ; je ne pouvois me perſuader (ſoit dit ici entre nous), que vous puiſſiez être Dieu ; vous me paroiſſiez trop offenſé, trop patient pour un Dieu.

Graces à tes ſoins, ô mon Dieu, me voilà converti. Je cede à la laſſitude, ſinon au repentir : j'ai ſi ſouvent parcouru les routes du vice, que pour adopter un autre genre de vie, ayant péché tout ce qu'il eſt poſſible de le faire, je ceſſe enfin de pécher.

Je vous ai offenſé à tel point que je me ſuis imaginé que, ne pouvant rien faire de moi, vous ſeriez obligé de me pardonner. Ce n'eſt qu'ici qu'il y a encore de la clémence, c'eſt la loi la plus conſtante de votre trône éternel ; car telle

eſt ma perverſité, qu'il faut ou que vous ne faſſiez pas juſtice ou que vous augmentiez l'enfer.

Ce Couvent occupe la partie la plus élevée & la plus ſalubre de la vallée; & c'eſt de-là que le Palais & les plantations ſe préſentent ſous l'aſpect le plus favorable. C'eſt auſſi de ce point qu'on a deſſiné quelques-unes des vues d'Aranjuez. Elles forment une collection intéreſſante, quoique médiocrement gravée. Le Roi en fait cadeau aux étrangers diſtingués qui la lui demandent.

Gravures des points de vue d'Aranjuez.

Depuis que cette collection a paru, M. le Comte de Florida-Blanca, qui a l'intendance des *Sitios* ou Maiſons Royales, a encore ajouté par de nouvelles plantations aux embelliſſemens d'Aranjuez. Il n'a pas, comme ſes prédéceſſeurs, une prédilection excluſive pour une des quatre Maiſons Royales aux dépens des autres; il s'occupe également à les décorer & à les aſſainir. Cette derniere tâche eſt bien difficile à Aranjuez. Tant

que la température y eſt modérée, tout y captive les ſens; on y ſavoure le bonheur de l'exiſtence. J'ai vu des étrangers qui avoient beaucoup voyagé, m'aſſurer qu'ils ne connoiſſoient pas en Europe d'endroits où ils aimaſſent mieux paſſer la belle ſaiſon qu'à Aranjuez. Mais quand la canicule approche, lorſque l'air brûlant engouffré dans la vallée, ſe charge des exhalaiſons d'un fleuve un peu bourbeux & pareſſeux dans ſa marche, & des vapeurs nitreuſes que le ſoleil enleve aux collines entre leſquelles coule le Tage, alors cette vallée de Tempé devient un ſéjour pernicieux, *capable d'enrichir en un jour l'Achéron*. On s'en éloigne, on va chercher un air plus ſain ſur les hauteurs circonvoiſines, & ſur-tout à Ocanna, petite ville qui en eſt à deux lieues. Aranjuez qui, pendant le mois de Mai & la moitié de Juin, étoit le rendez-vous de tous ceux qui aſpiroient au plaiſir & à la ſanté, dont la population

Saiſon où le ſéjour d'Aranjuez devient mal ſain.

s'étendoit environ à dix mille hommes, devient une eſpece de déſert où regnent excluſivement les ſangliers & les daims. Il n'y reſte gueres que les perſonnes qui y ſont attachées, ou par leur profeſſion ou par leur pauvreté.

Quittons auſſi ce beau ſéjour que je voudrois bien avoir inſpiré à mes Lecteurs le deſir de voir ; & puiſque nous ſommes avancés de près de dix lieues vers le Royaume de Valence, allons viſiter ce Paradis terreſtre de l'Eſpagne.

Voyage d'Aranjuez à Valence.

J'en entrepris le voyage avec un de mes amis, à la fin d'avril 1783, & par conſéquent dans la ſaiſon la plus favorable. Nous partîmes d'Aranjuez, & après avoir ſuivi la *Calle de la Reyna*, nous tournâmes à gauche, & dîmes adieu à l'ombre, à la verdure & à tout ce qu'ont d'agréable les environs d'Aranjuez. Dans l'eſpace de ſept lieues nous nous rapprochâmes pluſieurs fois du Tage; mais ſes rives arides & dépeuplées n'of-

frent pas un ſeul point de vue piquant. Exceptons-en cependant un hameau qui eſt au bord de ce fleuve, à une petite lieue du village de Villa-Manrique. Le bruit d'une caſcade artificielle qui fait aller deux moulins, l'aſpect de quelques arbres touffus & d'une douzaine de maiſons qu'ils couvrent de leurs feuillages, invitent un moment l'ame du voyageur à la rêverie. Ce joli aſyle eſt habité pendant quelques ſemaines de l'année par des Religieux, qui réſident habituellement au Château d'Ucles que nous rencontrerons ſur notre route.

Joli hameau de Villa-Manrique.

Après ſept lieues d'un chemin paſſable qui traverſe un pays mal peuplé, j'arrivai à *Fuentiduennas*, grand village où la miſere & la pareſſe s'offrent de toutes parts. On n'y voit pas un arbre, pas un brin d'herbe, pas un être qui paroiſſe goûter le bonheur de l'exiſtence. Je trouvai trois lieues plus loin le gros bourg de *Tarancon*, qui contient environ mille feux, & où ſe croiſent pluſieurs

chemins. Je traversai ensuite celui de *Villa-Rubio*, à une lieue duquel on apperçoit le Château d'Ucles dont nous avons parlé plus haut. Ce Château ressemble plutôt au repaire de quelque tyran subalterne dans les siecles du systême féodal, qu'à la demeure pacifique d'une Communauté religieuse. C'étoit sans doute autrefois un des asyles fortifiés que les Chevaliers de l'Ordre de St.-Jacques avoient bâti, pour se mettre à l'abri des incursions des Maures. Sa destination a cessé, & l'édifice lui a survécu.

Château d'Ucles.

Je passai la nuit dans le Bourg de *Saylices*. Le lendemain je trouvai encore à quelque distance de ce bourg un autre vestige du séjour des Maures. Ce sont les restes d'un ancien retranchement placé sur une éminence. Je remarquai que dans les endroits où le peu d'inclinaison du talud en rendoit l'approche plus facile, on reconnoissoit les traces d'un large fossé. Je traversai ensuite

Ancien retranchement Maure.

ſuite deux villages aſſez agréables, *Montalva* & le *Congoſto*, avant de changer de chevaux à *Villar del Saz*. De ce dernier village à Olivarez il y a trois lieues, ſur un terrein fort inégal & peu cultivé. On trouve quelques vignes à l'approche d'Olivarez, dont la ſituation eſt aſſez pittoreſque, & dont l'enceinte eſt formée par une chaîne de côteaux preſque circulaire. Olivarez.

Bonache eſt auſſi à trois lieues d'Olivarez, & de-là il y en a cinq au Bourg de Campillo, le terme de mes travaux pour la ſeconde journée. Cette derniere poſte me parut ſinguliérement incommode. Une pluie continuelle, la vivacité bruſque de ma monture qui ſembloit ſe jouer de ma fatigue, un chemin hériſſé de rocailles, & qui n'offroit de toutes parts que l'image de la ſtérilité & de la dépopulation, tout ſe réunit pour me contrarier; & la gaieté de mon guide, ſes ſaillies, ſes ariettes ruſtiques, ne ſuffirent pas pour dérider mon front. La ſérénité y reparut cepen- Campillo.

Réflexions fur la réception qu'on m'y fait.

dant, lorfqu'après avoir refpiré quelques minutes dans mon auberge, je jettai les yeux fur mes hôtes. Ils me regardoient avec une forte d'intérêt, qui tenoit peut-être plutôt à la curiofité qu'à la compaffion. Ils marquoient un empreffement qu'on trouve peu dans les hôtelleries efpagnoles. Ils paroiffoient avoir l'aifance & le bonheur de leur état, & ce n'eft que dans des claffes plus élevées que ces deux avantages refferrent l'ame & la defféchent; dans celles où le luxe & les abus de la civilifation n'ont pas dénaturé l'homme, il eft meilleur quand il eft heureux. L'opulence rend trifte, rêveur, peu communicatif. La fimple aifance écarte les foucis, invite à la joie & à la bienfaifance. Voilà ce que je crus appercevoir autour de l'humble foyer qu'environnoit notre cotterie villageoife. Après un fouper frugal, je la laiffai s'ébattre au fon d'une guitare, & j'allai chercher le repos qui m'étoit plus précieux que le plaifir.

Il fallut quitter encore de grand matin le duvet que la fatigue nous avoit préparé. Avant cinq heures j'étois sur la route de *Villargordo ;* route fatale, dont les inconvéniens seront long-tems présens à ma mémoire. J'avois été tenté de l'entreprendre dès la veille. La peinture effrayante qu'on m'en fit, me détermina à attendre au Campillo le retour de la lumiere, & j'eus lieu de m'en féliciter. Une bonne partie de ce chemin suit le sommet d'une chaîne de montagnes, par des sentiers où deux hommes ne pourroient marcher de front sans que l'un des deux ne courût risque, au plus léger choc, de rouler dans de profondes vallées. Après avoir ainsi trébuché pendant quelques heures sur la rocaille, contre des racines d'arbres, à travers un pays inculte & désert, je descendis l'espace d'une grande lieue par un chemin tortueux. J'apperçus à mi-côte le seul beau point de vue qui se fût offert à moi depuis notre départ d'Aranjuez. C'est celui de la

Route pénible de de Campillo à Villargordo.

riviere *Cabriel*, ſerpentant dans une vallée étroite qu'il tapiſſe de verdure, & dont il s'écarte après avoir paſſé ſous un joli pont d'une ſeule arche, qu'on appelle

Grande caverne.

el puente de Pajazo. À portée de ce pont, mon guide me montra l'entrée d'une grande caverne creuſée par la nature dans le flanc des énormes montagnes que je venois de franchir. Elle ſert de repaire aux brigands & aux contrebandiers, qui infeſtent cette malheureuſe

Saline de Minglanilla.

contrée. C'eſt au ſein de ces montagnes, au fond d'un baſſin à trois lieues de Campillo, que ſe trouve la Saline Royale de *Minglanilla*, adminiſtrée pour le compte du Roi, & exploitée par une trentaine d'ouvriers.

Après le pont du *Pajazo* je pris à gauche, & ſuivis pendant quelque tems le lit d'un ruiſſeau aſſez large, mais peu profond. J'eus enſuite à gravir une côte fort eſcarpée, avant d'atteindre la poſte de Villargordo.

Jamais port, après un naufrage, ne fit

plus de plaiſir que j'en eus en entrant dans ce miſérable village, ſitué au milieu des bois.

Requena & ſes environs.

Les quatre lieues ſuivantes me conduiſirent à Requena, à travers une plaine qui m'offrit un échantillon de la brillante culture du Royaume de Valence. Les ruiſſeaux voiſins qu'on a ſaignés pour arroſer cette plaine, concourent avec la bonté du ſol & la douceur du climat, à y faire proſpérer le bled, la vigne, le lin, les pâturages, & ſur-tout les mûriers. La petite ville de Requena, ſituée ſur le ſommet d'un côteau médiocrement élevé, domine tout ce qui l'environne. L'activité & l'aiſance y annoncent la préſence de l'induſtrie. On m'aſſura qu'on y comptoit 900 métiers en ſoie.

Las Contreras.

Ces montagnes qu'on franchit pour arriver à Villargordo, ſe nomment *las Contreras*, nom qui fait l'effroi des voyageurs. Celles qui ſont au-delà de Reque-

Las Cabrillas.

na, sont connues sous celui de *las Cabrillas*, sans doute à cause de la grande quantité de chevres qui paissent sur leur penchant. On m'avoit beaucoup préparé aux inconvéniens de cette route; elle a effectivement quelques passages fort scabreux, de profondes ornieres creusées dans le roc; mais cette seconde épreuve ne fut pas longue, & au bout de trois lieues j'arrivai à une *Venta* absolument isolée, qu'on appelle la *Venta del Relator*, parce qu'elle a été bâtie pour la commodité des voyageurs, par un Rapporteur du Conseil des Finances.

Entrée du Royaume de Valence.

Après avoir passé Requena, j'étois entré dans le Royaume de Valence, & dès-lors ma curiosité redoubla. J'étois avide de juger, si la peinture qu'on m'avoit faite de cette belle contrée n'étoit pas exagérée. Cette entrée escarpée, hérissée de rochers, m'étonna d'abord. Quoi! c'est-là, me disois-je, ce pays si renommé par sa brillante culture, par la ferti-

lité de ſes plaines, par la variété de ſes productions ? Cependant j'obſervois de droite & de gauche que ces montagnes pelées, étoient cultivées dans les endroits même les plus voiſins de leur ſommet, dès que la nature du terrein s'y prêtoit. Ah! du moins, reprenois-je, les Valenciens ſont induſtrieux ; je ne retrouve plus ici la grave oiſiveté des Caſtillans. Ici on ne ſe contente pas des bienfaits que la nature offre d'elle-même ; on va les lui arracher, la charrue à la main, juſques ſur la cime des montagnes.

L'induſtrie eſt déjà ſenſible.

Au milieu de ces réflexions j'approchois de *Chiva*, gros bourg à trois lieues de la *Venta del Relator*. Ses environs à près d'une demi-lieue, commencerent à réaliſer les peintures ſéduiſantes qu'on nous avoit faites. Qu'on juge de notre plaiſir, nous qui venions de traverſer les plaines arides & nues de la Caſtille, où les arbres ſont ſi rares, l'herbe ſans fraîcheur, & les héritages ſans clôtures,

Charmans environs de Chiva.

de nous trouver entre des haies vives, formées par des aloës, & ſervant d'enceinte à des vergers, à des pâturages, à des plants de mûriers & d'oliviers! Le jour baiſſoit, l'air s'étoit radouci; l'atmoſphere étoit ſereine. Les exhalaiſons de tant de plantes, ces vapeurs ſuaves qui s'élevent, après de longues pluies, d'une terre en culture, la fraîcheur de ces différentes nuances de verd, tout concouroit à rendre ce payſage enchanteur. Il ne me reſtoit plus que cinq lieues pour arriver à Valence, je n'étois plus fatigué; j'aurois pu aller coucher dans cette ville, mais rien ne me preſſoit. Pourquoi, d'ailleurs, me priver du plaiſir de voir de jour les environs de Valence? Chiva s'étoit ſi bien annoncé, pourquoi s'en éloigner ſi-tôt? Je pris le parti d'y chercher un gîte, je ne tardai pas à m'en repentir. L'hôtellerie où je mis pied à terre, réuniſſoit toutes les incommodités qui échauffent tant la bile des voyageurs en Eſpagne. Mes hôtes n'a-

Le bourg lui-même ne répond pas à l'impreſſion qu'ils cauſent.

voient ni provisions, ni envie de m'en procurer. Dans d'autres momens je les aurois maudits. Mais la nature qui étaloit autour de moi ses trésors, m'avoit préparé à l'indulgence, & je fis grace aux habitans en faveur de la terre.

Notre sortie de Chiva fut semblable à notre entrée; même profusion, même variété de richesses naturelles. Mais au bout d'une demi-lieue, l'aspect d'un nouvel horizon commença à refroidir mon enthousiasme. Ces plaines si fertiles n'étoient plus que de vastes campagnes, où, au milieu des clôtures d'aloës, paroissoient des champs de bled assez maigres, quelques plants d'oliviers & des mûriers semés de loin en loin; mais une partie du terrein étoit en friche ou du moins incapable de culture. Je fus bien dédommagé deux lieues plus loin. De dessus une éminence je découvris Valence & la Méditerranée. Le soleil qui venoit de se lever, brisoit ses rayons sur la surface peu agitée de cette mer. Je

Premier aspect de la Méditerranée.

crus voir un vaste miroir placé au bout de l'horizon, & je saluai pour la premiere fois ces ondes, qui, quoique renfermées dans des bornes étroites, ont assisté aux exploits des plus fameuses Nations de la terre, ont été le Théâtre des premiers essais du commerce naissant, de tant de combats, de tant de naufrages. C'est donc-là cette mer, me disois-je, que l'ancienne Mythologie a peuplée de tant d'êtres merveilleux, auxquels nos peres avoient consacré le culte réservé à l'Etre suprême, & dont leur postérité détrompée ne peut encore prononcer les noms sans une sorte de respect! Jupiter est né dans une de ses isles. Latone y choisit Délos pour y déposer le couple divin qu'elle portoit dans ses flancs. Les Titans écrasés par les foudres de l'Olympe, y soulevent les montagnes de la Sicile. Eole & Vulcain y avoient leur empire, & les fleuves de l'enfer leur embouchure. L'amoureuse Aréthuse traversoit un bras de cette mer pour join-

dre ses ondes à celles du fleuve Alphée. Dans des tems moins fabuleux Thémistocle y arbore les drapeaux victorieux des Grecs, & la rougit du sang des Perses. Les Romains y engloutissent la Marine Carthaginoise. Octave triomphant y met en déroute Antoine, qui, cinglant à pleines voiles sur ces eaux, témoins de sa défaite, va s'en consoler dans les bras de la fameuse Reine d'Egypte. En se rapprochant de nos tems modernes, nous voyons nos aïeux, pieusement insensés, parcourir ces mers pour arracher les Lieux saints à la profanation. D'illustres Chevaliers, héritant de leur zele, mais sachant l'épurer, se réfugier d'une des isles de cette mer dans celle qui leur donne leur nom; & de ce nouveau boulevard de la chrétienté, combattre des Barbares plus comme des ennemis de l'humanité que comme des ennemis de la religion. Nous y voyons le Comte de Toulouse triompher à la vue de Malaga, la flotte des Ottomans anéantie

à Chefmé, l'Amiral Howe y promener impunément le pavillon Anglois comme dans une des baies de la Grande-Bretagne, & braver des ennemis auffi redoutables par leur nombre que par leur valeur.

Tous ces rapprochemens contribuerent à abréger notre route, affez unie, affez belle; mais que notre impatience nous fit trouver un peu longue. Arrivé enfin au villa du *Quarte*, à une lieue endeçà de Valence, nous fîmes notre entrée dans le Paradis terreftre. On ne trouve plus dès-lors qu'une fuite non-interrompue de vergers, de parterres, de petites maifons de campagne, dont la fimplicité contrafte agréablement avec le luxe de la nature. Une demi-lieue plus loin nous traverfâmes un fecond village dont le prolongement fe perd dans les fauxbourgs de Valence. Lorfque nous entrions au Quarte, un jeune homme qui nous y attendoit nous arrête au paffage, & nous invite à entrer dans fa voiture. C'étoit le gendre du Commer-

Ce qui nous arrive à notre entrée dans Valence.

çant chez lequel nous devions loger. Nous étions fatigués, il s'agiſſoit d'arriver & de ſe mettre à ſon aiſe. Nous remerciâmes le jeune homme, & nous pourſuivîmes notre galop. Nous étions enfin dans l'intérieur de Valence, lorſque notre chemin eſt barré par une berline élégante attelée de ſix chevaux, & dont une Dame & un cavalier occupoient le fond. Nous nous rangeons, l'on s'arrête; on nous demande ſi nous ne ſommes pas les voyageurs attendus de Madrid. Sur notre réponſe on nous invite à occuper une des places vacantes; nous héſitons, nous balbutions quelques excuſes. On inſiſte, nous ſuppoſons enfin que le couple prévenant eſt encore détaché par la famille qui nous attend; & ne croyant pas contracter un nouvel engagement, nous montons dans la berline, & le cocher retourne ſur ſes pas.

Pendant le petit trajet qui nous reſtoit à faire, nous eſſayons par des queſtions indirectes de nous aſſurer quels pouvoient

être cette Dame & son mari. Nous arrivâmes sans avoir pu éclaircir ce mystere; alors nous nous crûmes tout de bon dans le pays des aventures. Nous entrons dans une belle maison; nous traversons des appartemens; nous arrivons à ceux qui nous étoient destinés. De riches tentures, de beaux trumeaux éblouissent nos yeux accoutumés à la grossiere simplicité des *Ventas*. Nous nous croyons sous l'empire de quelque Fée bienfaisante, qui venoit d'opérer pour nous une de ses merveilles. Nos chambres étoient de plain-pied, avec une terrasse ombragée, décorée, embaumée par des groupes d'orangers: trois générations de fruits en surchargeoient les branches; quelques rameaux en fleurs donnoient l'espérance d'une quatrieme. Enchantés de tant d'objets, nous crûmes enfin que le Royaume de Valence étoit vraiment une seconde vallée de Tempé, habitée non par des dieux, mais ce qui valoit bien mieux, par des hommes les plus hospitaliers de la terre. On pousse

Maniere dont nous sommes accueillis dans une maison inconnue.

même la recherche de l'honnêtèté jusqu'à témoigner la crainte de nous importuner à force d'empressemens. On nous offre rafraîchissemens, liberté, repos, tout ce qui pouvoit convenir le mieux à des voyageurs altérés, fatigués, & dont l'extérieur, plus que négligé, réclamoit les prompts secours de la toilette. Nous avouons qu'un déjeûner de fruits satisferoit le plus pressant de nos besoins. A l'instant la table se couvre, & la baguette de notre Fée fait entrer deux grandes jattes des plus belles fraises que nous eussions vues. Valence est la vraie patrie, & c'étoit alors la saison de ce fruit délicieux, qui réunit dans ce pays la grosseur des fraises de jardin au coloris & au goût des fraises de bois. Nous savourions ce déjeûner, & nous nous perdions en conjectures sur nos hôtes qui étoient encore une énigme pour nous, lorsque nous vîmes entrer un trouble-fête : c'étoit ce même jeune homme que nous avions rencontré en arrivant. Il avoit

appris que nous venions de préférer le logement où il nous trouvoit établi, à celui que nous avoit préparé sa belle-mere. Il venoit nous en faire des reproches, & dire à ceux qui l'avoient gagné, non de vîtesse, mais d'adresse, que leur procédé étoit encore plus malhonnête pour ses parens que flatteur pour nous. Déjà la querelle s'échauffoit; nous en étions la cause innocente, & ne savions de quel côté nous ranger. Dans ce conflit de politesses, prendre un parti quelconque c'étoit s'exposer de quelque part à être taxé d'ingratitude: nous recourûmes à un *mezzo-termine.* L'un de nous resta dans le palais enchanté où l'on nous avoit avoit conquis par tous les sens; l'autre marcha sous la conduite du gendre, & alla s'établir chez ses parens. Ce ne fut que dans ce dernier trajet qu'il apprit enfin que le mari de la Fée bienfaisante étoit M. V., commerçant, intimement lié avec la maison Dr. qui nous avoit, à notre insu, fortement recommandés

commandés à lui. Son début se soutint jusqu'au bout. Pendant six jours que nous restâmes à Valence, tous ses momens furent consacrés aux caprices de notre curiosité. Ses offres dans tous les genres alloient au-devant de nos desirs & de notre imagination. Nous soulageons notre reconnoissance, en en consignant ici le témoignage. Il ne fut pas au reste le seul dont l'accueil nous ait séduits, & je dois dire qu'on ne sauroit pousser plus loin que les Valenciens en général, les prévenances, les complaisances & les soins recherchés.

Accueil que nous recevons des Valenciens en général.

Après avoir restauré nos forces & repris figure humaine, nous commençâmes à parcourir Valence. Son intérieur n'a rien de bien remarquable. Les beaux édifices y sont clair-semés. Ses rues sont étroites & tortueuses ; mais l'ensemble de cette capitale, même au-dedans, ne peut que plaire. Il y regne une propreté qui est sensible, sur-tout pour quiconque a passé quelques années en Castille. L'ac-

Intérieur de Valence.

tivité de l'induſtrie s'y reproduit ſous toutes les formes. Si les rues ne ſont pas pavées, c'eſt que leurs dépouilles, mêlées avec les immondices dont elles ne ſont jonchées que quelques inſtans, ſont emportées fréquemment hors de ſes murs pour fertiliſer les campagnes adjacentes, & que l'on eſt perſuadé qu'en les pavant on enleveroit à ce vaſte verger, qui entoure Valence de toutes parts, une des principales ſources de ſa fécondité. L'indolence & la miſere ſont bannies de Valence, ou n'oſent pas s'y montrer.

Quatre mille métiers de ſoieries.

Près de quatre mille métiers en ſoieries de diverſes grandeurs occupent les bras de plus de vingt mille habitans, ſans compter ceux qui exercent des profeſſions relatives aux fabriques, comme ceux qui travaillent les bois & les fers de tant de machines, ceux qui dévident la ſoie, la filent, la teignent, &c.

Fabriques & productions des Valenciens.

Les manufactures de ſoie ne ſont pas d'ailleurs la ſeule occupation des Valenciens. Leur ſol produit du chanvre, &

ils en exportent pour les arsenaux du Roi environ pour un million de piastres par an. Leurs vins & leurs eaux-de-vie sortent aussi en abondance. Ci-devant ils n'avoient d'autre débouché que l'Angleterre, par les isles de Guernesey, & la Hollande & le Nord par Dunkerque, où se fabriquoit même la plus grande partie des eaux-de-vie de Valence. Depuis quelques années ces deux productions se sont frayé une nouvelle route vers l'Amérique espagnole. Vins & eaux-de-vie.

Le riz est encore une source de richesses pour cette belle contrée, à laquelle il rapporte plus d'un million & demi de piastres (1). La *barille* est une production Riz. Barille.

(1) Sa culture a un grand inconvénient pour la salubrité du pays. Les arrosemens qui la favorisent couvrent long-tems les plaines qui lui sont consacrées; il s'en éleve des exhalaisons funestes à leurs habitans. Le nouveau Capitaine-Général que le Royaume de Valence vient d'acquérir, M. le Duc de Crillon, dont l'activité ne néglige aucun moyen de lui rendre

particuliere aux Royaumes de Valence & de Murcie; elle entre essentiellement dans la composition des glaces. On en récolte, année commune, cent cinquante mille quintaux qui passent en France, en Angleterre, & dont Gênes & Venise reçoivent aussi une petite portion.

Soude. La *soude*, ou bourde, en Espagnol *sosa*, est une espece de barille qu'employent les fabriques de savon de France & d'Angleterre. On en récolte dans le Royaume de Valence environ 25 mille quintaux.

L'*agua-azul* est une troisieme sorte de barille. On en recueille quatre mille quintaux, dont la plus grande partie passe à Marseille.

---

son administration utile, a été frappé de cet inconvénient, & s'occupe de le faire disparoître, en bornant la culture du riz aux terreins voisins de la mer, sur lesquels les eaux ne séjournent pas, & où des maladies pestilentielles ne sont pas le prix de la fécondité qu'elles y apportent.

Enfin, le *Jolicor*, quatrieme espece de barille, vient sans culture, & s'employe dans les verreries de France, d'Angleterre & d'Italie.

Quand la plante de la barille de ces diverses sortes est bien mûre, on en forme des tas qu'on laisse sécher un ou deux jours; ensuite on l'entasse, sans trop la presser, dans des trous de trois pieds de profondeur: on y met le feu; on remue la matiere avec de longues perches en y jettant de la nouvelle herbe à mesure que la premiere se consume. Quand on croit la cuisson complette, on couvre ces trous de terre, & on laisse la barille se refroidir. Trop souvent on la falsifie, en y mêlant des herbes bâtardes que produit le même terrein. La cendre qui résulte de cette cuisson forme des blocs qu'on exporte, & qu'on employe dans les fabriques. Préparation de la barille.

La *soude* differe de la barille à quelques égards, mais sert à-peu-près aux mêmes usages. Elle est connue sous les

noms de *falfola*, *falicornia* & *glaffimon*. Sa feuille eft longue, étroite, charnue & pleine de fuc, comme la crête marine.

Huile.

L'*huile* eft une des plus abondantes productions du Royaume de Valence, mais il n'eft permis de l'exporter que lorfqu'elle eft à un prix très bas; ce qui décourage la culture des oliviers, qui feroit fufceptible d'une grande augmentation. La maniere dont on prépare l'huile de Valence ne la rend pas agréable aux palais accoutumés à l'huile de Provence.

Caufes de fon mauvais goût.

Nous avons voulu avérer les caufes de cette imperfection : on nous en a allégué trois principales; 1°. l'ufage de dépouiller les oliviers de leurs fruits en les meurtriffant, au lieu de les cueillir avec précaution pour les conferver fain & intact; 2°. l'habitude où l'on eft de conferver trop long-tems le noyau avec la chair de l'olive; 3°. la rareté des moulins à huile, qui oblige de laiffer pendant plufieurs mois les olives en mon-

ceaux, fermenter & se corrompre avant qu'on en exprime la liqueur ; mais ces causes seules ne produiroient pas un effet aussi constant & aussi général, & nous croyons qu'il faut l'attribuer à la nature du terrein, à la routine & au goût des habitans. Ce qui nous a confirmés dans cette opinion, c'est que les fabriques de savon de Marseille préferent les huiles de Valence à toutes les autres, parce qu'elles ont une âcreté native & indépendante de leur préparation, qui leur donne une propriété déterfive que n'ont pas au même degré les autres huiles de l'Europe. Il est cependant certains cantons où les oliviers, apparemment plus favorisés par le sol, produisent une huile plus douce, dont la saveur approche beaucoup de celle des huiles de Provence ; ce qu'il faut sans doute attribuer aussi en grande partie au soin que prennent les propriétaires de cueillir leurs olives avec plus de précaution, & de les moudre lorsqu'elles sont encore fraîches.

Propriété particuliere aux huiles de Valence.

Faïence colorée connue sous le nom d'Azulejos. L'industrie des Valenciens tire d'ailleurs parti de toutes les productions de leur sol. Il contient une espece de terre dont ils font ces carreaux de faïence colorée, connus sous le nom *d'Azulejos*, & qu'on ne fabrique qu'à Valence. On en pave les appartemens, & on en revêt leurs lambris ; on y peint les sujets les plus compliqués, tels par exemple qu'un bal masqué, une fête de taureaux. La couleur rouge est la seule qui ne puisse être fixée sur cette espece de faïence ; elle s'altere entierement par la cuisson.

L'espart. *L'espart*, quoiqu'une des productions les plus viles du Royaume de Valence, est d'une grande utilité à ses habitans ; on en fait beaucoup de nattes & de cordages. Ci-devant on en embarquoit une grande quantité pour les ports François de la Méditerranée. L'exportation en a été défendue en 1783. Ceux pour lesquels elle étoit un objet de spéculation murmuroient de cette mesure, ils prétendoient qu'on ne pourroit consommer

dans le pays même tout l'eſpart qui y croît: auſſi en 1784 on préſenta pluſieurs requêtes au miniſtere Eſpagnol, pour obtenir d'en extraire des portions conſidérables. On cherchoit à y prouver que cette extraction ne nuiroit pas aux établiſſemens de charité où on employoit de pauvres citoyens à filer cette production, attendu qu'il en croiſſoit beaucoup au-delà de la quantité qui pouvoit occuper leur induſtrie. La Cour d'Eſpagne a eu égard à ces repréſentations, en permettant à quelques particuliers d'exporter de groſſes portions d'eſpart écru ; & nos ports de Toulon & de Marſeille, où il eſt d'un grand uſage dans les chantiers & les arſenaux, ont profité de cette permiſſion.

Ce qu'on fait de l'aloës.

L'induſtrie des Valenciens employe juſqu'à *l'aloës*, plante paraſite qui ſemble, au moins dans le Royaume de Valence, n'être deſtinée qu'à l'ornement & à la clôture des héritages. De ſes feuilles

longues & épaiſſes ils tirent une eſpece de fil dont ils font des rênes.

Viſite au Capitaine-Général, Marquis de Croix.

Nous ſuivîmes avec ſoin & par nos propres yeux preſque tous ces détails de culture & de fabrication. Mais avant que de remplir cet objet de curioſité inſtructive, qui étoit le principal motif de notre voyage, nous remplîmes les premiers devoirs de l'honnêteté en faiſant notre viſite au Marquis de Croix, Capitaine-Général de la Province, vieillard vénérable, qui, après avoir déployé dans la Vice-Royauté du Mexique toute la loyauté de ſon caractere, terminoit doucement à Valence une vie laborieuſe, utile, dont aucun chagrin ſenſible, ni ſur-tout aucun remords, n'avoit empoiſonné le cours (1). Il occupoit un antique

(1) Depuis que ceci eſt écrit, M. le Marquis de Croix eſt mort, & a été remplacé par M. le Duc de Crillon, ſi connu par les ſieges de Mahon & de Gibraltar, & qui réunit les qualités ſociales aux vertus

& vaste édifice situé hors de la ville, & connu sous le nom de *el Real*. Cette partie de Valence a quelque chose de très-imposant. Entre ses murs & le faux-bourg, dont le Real & l'Eglise des Dominicains forment à-peu-près les deux extrémités, regne une longue esplanade, à laquelle on arrive par cinq beaux ponts sur le *Guadalaviar*. Si ce fleuve couloit à pleins bords, on imagineroit difficilement un plus beau point de vue; mais il arrive aux murs de Valence, exténué par les saignées qu'on lui a faites sur sa route, pour arroser & fertiliser la plaine qu'il parcourt. C'est à force de bienfaits qu'il s'épuise, &, semblable à cet oiseau fameux dans la Fable, c'est aux dépens

Aspect des ponts sur le Guadalaviar.

Arrosemens périodiques.

guerrieres. Le commandement du Royaume de Valence avoit été trop long-tems donné à de vieux Officiers-Généraux, qui attendoient dans une douce oisiveté le terme de leur carriere. Les Valenciens en desiroient un dont l'activité bienfaisante s'occupât de l'embellissement & de la prospérité de leur patrie. Ils l'ont enfin trouvé dans M. le Duc de Crillon.

de ſa propre ſubſtance qu'il alimente, qu'il enrichit ſes enfans. Le tribut qu'on exige de ſes ondes pluſieurs lieues au-deſſus de ſon embouchure, ſe perçoit d'une maniere uniforme qui prévient les querelles. Il eſt réglé d'avance, qu'à telle époque de l'année, on aura droit de détourner une partie du Guadalaviar au profit de tel héritage. Les intéreſſés ſe préparent à cette viſite ſalutaire; & à l'époque déſignée, leurs écluſes ſe levent, les foſſés qui entourent leurs champs, leurs plants d'oliviers, leurs vignobles, ſe couvrent d'eau, & la terre s'inonde au loin. De proche en proche il n'eſt pas d'héritage dans ce beau pays qui ne participe à ce bénéfice; & le prix des biens dépend beaucoup du plus ou moins de facilités qu'ils ont pour en jouir. Cet arroſement général & périodique a ſans doute de grands avantages. Il entretient la fraîcheur & la fertilité dans cette contrée privilégiée. Il multiplie les récoltes, au point que la terre eſt conſtamment

Leurs avantages & leurs inconvéniens.

couverte de fruits ; que l'on dépouille les mûriers de leurs feuilles jusqu'à trois fois, que les prairies de treffle & de luzerne sont fauchées huit & même dix fois par an ; que la terre non contente de porter des forêts d'oliviers & de mûriers, nourrit en même tems sous leur ombre des fraises, des grains & des légumes. Mais cet arrosement a aussi un grand inconvénient. Cette fertilité artificielle ne donne pas aux plantes la substance qu'elles reçoivent de la seule nature, lorsqu'on attend ses bienfaits sans les solliciter par des moyens extraordinaires ; aussi les aliments sont-ils en général beaucoup moins nourrissants que ceux de la Castille. Nos estomacs s'en apperçurent. Chacun de nos dîners fut une espece de festin, où les mets étoient prodigués autant que les politesses. Nous cédâmes avec excès à cette double tentation, & n'eûmes point à nous en repentir. Cette profusion d'eau qui dénature ainsi les plantes, paroît même s'étendre au regne animal. La mali-

gnité a été encore plus loin, & a enfanté ce distique Espagnol que nous sommes trop reconnoissans & trop galans pour jamais adopter.

En valencia la carne es hierba, la hierva agua, los hombres mugeres, y las mugeres nada. Ce qui en François signifie.

A Valence la viande est de l'herbe; l'herbe est de l'eau, les hommes sont des femmes, & les femmes rien.

Belles promenades & port de Valence.

C'est près des bords du Guadalaviar, prêt à exhaler ses derniers soupirs dans la Méditerranée, que se trouvent les plus belles promenades de Valence, la *Alameda*, le *Monte Olivete* & le chemin du *Grao*, petit village à une demi-lieue de Valence & au bord de la mer. C'est moins un port qu'une mauvaise rade sans tenue & sans abri. La nature n'a refusé qu'un meilleur port à Valence, pour en faire la ville la plus fortunée de l'Espagne. Les bâtimens ne s'approchent gueres qu'à une demi-lieue de cette côte, & il est rare qu'on y apperçoive des vaiſ-

ſeaux à trois mâts. Les cargaiſons qui arrivent à la vue de Valence, ſont verſées dans des barques qui s'avancent preſque juſqu'au rivage, & qu'on fait enſuite traîner par des bœufs juſqu'à ce qu'elles ſoient à ſec. C'eſt alors ſeulement que le débarquement s'opere; auſſi le port de Valence eſt-il peu fréquenté. Il n'y avoit gueres que vingt à trente bâtimens de toutes grandeurs, la premiere fois que nous le viſitâmes. En général la côte de Valence n'a pas un ſeul bon port. (1) Depuis les Alfaques à l'embouchure de l'Ebre juſqu'à Carthagêne, qui appartient au

(1) Il eſt queſtion depuis quelque tems de perfectionner le port de Culleras, à quelques lieues au midi de Valence. Sa communication avec le lac de l'Albufera & un canal creuſé depuis ce lac juſqu'au centre de cette Capitale, la dédommageront de ce que la nature lui a refuſé. Si ce projet, dont les plans & les devis ſont tout formés, eſt accueilli par l'adminiſtration eſpagnole, ſon exécution ſera un bienfait de plus que la ville de Valence devra à M. le Duc de Crillon.

Royaume de Murcie, il n'y a que les rades d'Alicante & de Santa-Pola qui soient assez sûres pour le fond. Les vaisseaux de guerre même peuvent y mouiller; mais elles ne font des abris l'une & l'autre que pour les cas de nécessité. D'ailleurs toute cette côte du Royaume de Valence est platte, exposée aux vents, & très-dangereuse, sur-tout pour ceux qui viennent de l'Est.

C'est sur cette côte un peu au midi d'Alicante que se trouve un établissement nouveau qui devoit faire honneur à l'administration bienfaisante de M. le Comte d'Aranda, & qui paroît avoir trompé ses espérances. Il y avoit un grand nombre d'esclaves Espagnols qui languissoient sous la chaîne des Algériens dans la petite isle de Tabarca. Le Roi d'Espagne, touché de leurs plaintes, dont M. d'Aranda se rendit l'interprête, les racheta & leur ouvrit un asyle dans une petite isle déserte de la côte d'Alicante, qui, à cette occasion, fut nommée *Nueva Tabarca*,

barca, mais on craint que cet établissement assez dispendieux, sur un rocher presque nud ne prospere jamais. La nature sembloit l'avoir condamné à n'être pas habité par les hommes, en lui refusant le bois, la pierre, la terre & l'eau.— Mais revenons au Grao de Valence. Il n'est guères habité que par des gens de mer. Le chemin qui y conduit est, comme tous les environs de Valence, à deux, trois & même quatre lieues à la ronde, bordé de vergers qui présentent la culture la plus soignée. Le vrai point d'où l'on peut saisir l'ensemble de cette capitale & de cette délicieuse enceinte, est le haut d'une tour qu'on nomme le *Miquelet*, & qui est attenante à la Cathédrale. Vue de cet endroit, Valence ne paroît pas avoir plus d'une grande lieue de tour. On assure cependant qu'elle contient de 90 à 100 mille ames. C'est que ses rues sont étroites, qu'il y a peu de terrein emporté par les places, & que dans toutes les villes fabriquantes, les

Tour principale de Valence.

hommes vivent entaſſés les uns près des autres. On ne peut ſe raſſaſier de la vue dont on jouit du haut de cette tour. De-là, Valence ſemble bâtie au centre d'un vaſte verger, dans lequel eſt ſemée une infinité de hameaux qu'on prendroit pour le prolongement de ſes fauxbourgs. D'un des points de la tour on domine ſur la mer, & on apperçoit le Guadalaviar, qui, après avoir traîné ſes humbles ondes ſous les cinq beaux ponts dont nous avons parlé, fuit vers la droite du Grao, & acheve de ſe perdre dans la mer. Aſſez près de ſon embouchure on découvre *l'Albufera*, lac qui s'écoule dans la Méditerranée par un canal fort étroit (1). Il en eſt ſi près, que ſur la carte on eſt tenté de le prendre pour une baye dont ce ca-

Belle vue dont on y jouit.

(1) C'eſt ce lac dont nous avons parlé dans la note précédente, & que M. le Duc de Crillon veut faire ſervir déſormais à la navigation & au commerce de la ville de Valence, comme il a ſervi juſqu'à préſent aux plaiſirs de ſes habitans.

nal eſt l'entrée : mais le goût de ſes eaux & leur cours vers la mer, ne permet pas de douter que ce ne ſoit un lac. Ses bords abondent en gibier, & ſur-tout en oiſeaux aquatiques ; & aller prendre à l'Albufera le plaiſir de la chaſſe & de la pêche, eſt pour les Valenciens la plus attachante des récréations.

Cathédrale de Valence.

La tour d'où l'on découvre ce beau payſage, n'a rien de remarquable que ſon élévation : encore nuit-elle par-là à la Cathédrale, qu'elle écraſe de ſa maſſe. Cette Egliſe qu'on a un peu trop exaltée, ne s'annonce point d'une maniere impoſante. Son intérieur eſt plus agréable que majeſtueux. Son vaiſſeau eſt trop peu élevé, & ſes murailles revêtues en ſtuc encadré dans des baguettes d'or, paroiſſent plutôt appartenir à un Muſeum qu'à un Temple. Elle a quelques tableaux de prix; ceux ſur-tout de Joanes qui occupe une place diſtinguée parmi les Peintres du ſecond ordre. Quelques enthouſiaſtes (Eſpagnols, comme on peut le croire),

Tableaux de Joanes.

l'ont mis au niveau de Raphaël. Il est à la vérité, comme ce Prince des Peintres, sage, correct & vrai: mais qu'il est au-dessous de lui pour la dignité & la grace! Le plus remarquable de ses tableaux est le Baptême de J. C., qui plaira à quiconque pourra lui pardonner son coloris que l'humidité sans doute a rendu terne & verdâtre.

Il ne faut pas oublier dans la Cathédrale de Valence les portes du maître-Autel, ornées de tableaux admirés par les connoisseurs. Philippe V, à qui on faisoit remarquer que cet Autel étoit d'argent massif, répliqua que les portes qui lui servoient d'enveloppe lui paroissoient bien plus précieuses encore. On croit ces tableaux de Léonard de Vinci, ou du moins de son école.

De Léonard de Vinci.

Collège du Patriarche.

Nous allâmes visiter avec soin les productions des beaux-Arts dans les autres édifices de Valence, sur-tout celles du Collège *del Patriarca*, dont on nous avoit beaucoup parlé. Nous y remarquâmes la fa-

meuſe Cêne de *Rivalta*, placée au maître-Autel, & pour laquelle le peintre *Carducho* entreprit tout exprès le voyage de Valence. A cela près, cette Egliſe du Patriarche n'a rien de bien remarquable. Elle eſt aſſez belle dans ſa ſimplicité. On y officie avec beaucoup de pompe, On y fait une énorme conſommation de cierges & d'encens. L'effet le plus ſenſible de cette prodigalité eſt d'enfumer les murs & les meubles ſacrés de cette Egliſe. Elle a un reliquaire aſſez riche, qu'on montre avec beaucoup d'appareil aux curieux, & même à ceux qui ne le ſont pas. Nous ne pûmes éluder l'énumération de ces tréſors plus dégoûtans encore que vénérables. Il nous fallut entendre, à genoux, réciter par un jeune clerc la liſte des os, des mâchoires, des crânes & autres parties du corps humain que la dévotion a ſouſtraites aux tombeaux pour en parer les Autels. Nous donnâmes dans cet écueil par condeſcendance, & nous le marquons ſur la carte de nos voyages

Reliquaire de cette Egliſe.

pour en préferver ceux qui vifiteront après nous le College du Patriarche.

Autres morceaux de peinture.

Nous remarquâmes dans plufieurs autres Eglifes des tableaux de *Joanes*, de *Rivalta* & d'*Orrente*, les trois peintres Valenciens qui ont le plus de réputation. Nous ne fûmes pas fort émerveillés des productions de quelques autres qu'on nous exalta, comme *Victoria* & *Vergara*. Nous trouvâmes leur pinceau fec & fans expreffion. Nous fûmes cependant affez contens des peintures à frefque dont a décoré le plafond de *San Juan del Mercado*, & celui de Notre-Dame *de los Defamparados*, Palomino, le même qui a écrit l'hiftoire des Peintres efpagnols.

Eglife du Temple.

Avant de finir ce que nous avons à dire des édifices facrés de Valence, nous devons en paffant un hommage au *Temple*, Eglife entierement moderne, d'un goût noble & fimple. On nous y fit voir deux petits tableaux de Joanes qui nous firent grand plaifir : l'un repréfente une

Cêne dans le goût de Vandyk, & l'autre un portement de Croix. Celui-ci ressemble infiniment au tableau de Raphaël, connu sous le nom du *Pasmo de Sicilia.* Cela confirma ce qu'on nous avoit dit, que Joanes s'étoit proposé ce peintre pour modele.

Travaux des fabriques de soie.

Ce qui fixa notre attention encore plus que les productions des beaux-Arts, ce furent les travaux des fabriques de soie qui font sur-tout la réputation de Valence, & contribuent à rendre cette ville florissante. Nous les suivîmes tous depuis la culture du mûrier jusqu'à la fabrication des étoffes les plus riches. Nous allons essayer d'en tracer un tableau succint.

Quantité de soie que recueille l'Espagne.

L'Espagne & le Royaume de Valence en particulier, pourroient avoir beaucoup de soies à exporter, même après avoir fourni à toutes les fabriques du pays. Il paroît que le Gouvernement n'est pas convaincu de cette vérité, puisqu'il met de fréquentes entraves à l'extraction des

foies & de gros droits fur leur fortie lorfqu'il la permet. Ces droits font de neuf réaux un quartillo, environ 2 liv. 7 f. par livre valencienne; qui n'eft que de douze onces, & vaut 15 liv. au prix le plus ordinaire quand elle eft écrue (*en rama*). On l'a vue dans des tems de mauvaife récolte, comme en 1784, monter jufqu'à 80 réaux ou 20 liv. Cette année il y eut une telle difette de foie, que les fabricans de Valence demanderent au Gouvernement la permiffion de laiffer entrer en Efpagne deux cens mille livres de foie de France & d'Italie, libres de droits.

Prix ordinaires des foies.

Dans les tems ordinaires, cette livre de foie écrue coûte huit réaux pour être tordue, & trois pour être teinte en verd, en bleu & autres couleurs communes; en forte que la livre de foie, prête à être employée, revient à-peu-près à 71 réaux, c'eft-à-dire 17 à 18 francs.

On fent bien que ce prix varie fuivant les circonftances. Une de celles qui

influent le plus sur cette variation, c'est la plus ou moins abondante récolte de feuilles de mûriers. Ces arbres précieux sont répandus avec une grande profusion dans toute la plaine de Valence, & sont tous des mûriers blancs (*moreras.*) Cette distinction qui seroit superflue en France, ne l'est pas en Espagne, où, dans quelques provinces, le Royaume de Grenade, par exemple, les feuilles de mûriers noirs (*morales*) servent à la nourriture des vers à soie, & donnent une soie presqu'aussi belle que celle qui vient des mûriers blancs.

Mûriers blancs & noirs en fournissent également.

Les feuilles de ces mûriers se vendent par charges (*cargas*) chacune de dix arrobes : or, l'arrobe de Valence, qui fait à-peu-près 27 livres de France, coûtoit en 1783 environ 30 sols tournois.

Récolte des feuilles de mûriers.

La récolte des feuilles de mûriers se fait une, deux, ou tout au plus trois fois par an ; mais il est rare que les deux

dernieres ſoient d'auſſi bonne qualité & auſſi abondantes que la premiere. La ſaiſon pendant laquelle la feuille du mûrier peut ſe cueillir, dure la plus grande partie de l'année, & cette récolte ne ſe fait que ſucceſſivement, à proportion de la conſommation que font les vers-à-ſoie, & qui va toujours en augmentant juſqu'au moment où ils commencent à former leurs cocons. Ordinairement on arrache ſeulement les feuilles du mûrier, en épargnant les branches autant qu'on peut. Ainſi dépouillé de ſa verdure au ſein de la belle ſaiſon, au milieu d'une brillante végétation, il reſſemble à un arbre deſſéché ſur ſa tige; & cette quantité de troncs nuds qui ſemblent frappés de ſtérilité, & dont le nombre augmente à meſure que la ſaiſon avance, ne laiſſent pas de déparer ces plaines d'ailleurs ſi vertes & ſi fécondes. C'eſt bien pis encore lorſqu'on taille les mûriers, & qu'on les dégarnit entiere-

ment de leurs branches ; opération qu'il faut renouveller au moins tous les trois ans.

Le Royaume de Valence a donné en dix ans six millions de livres de soie, ce qui fait pour chaque année 600 mille livres ; & comme toute l'Espagne en produit annuellement un million de livres, on voit que le seul Royaume de Valence fournit plus de la moitié de cette récolte. Les soies de Valence sont les plus fines de l'Espagne, & à cet égard comparables aux meilleures de l'Europe ; mais leur filature est encore imparfaite, parce qu'on n'y a pas, comme en France & ailleurs, des maisons où les fileuses sont rassemblées & surveillées par un Inspecteur, qui a soin que toutes les soies se filent uniformément. Dans le Royaume de Valence la filature est répartie entre des milliers de mains qui font entrer six, sept, huit, & même plus de bouts dans un fil qui en devroit avoir un nombre déterminé ; de-là des inégalités dans

Soies que fournit le seul royaume de Valence.

Défaut dans la filature de ces soies.

les tissus auxquels ces soies sont employées : aussi celles que nous recevons d'Espagne ne sont-elles consacrées à aucun ouvrage fin. C'est du Piémont ou de nos Provinces méridionales que viennent celles qui entrent dans nos soieries de prix. Depuis quelques années même on sent moins en France le besoin des soies de Valence. Les prohibitions répétées de leur extraction, ont fait augmenter en Languedoc la culture des mûriers. Les paysans voyant le profit que pouvoient leur rendre ces arbres, les ont préférés aux autres pour en entourer leurs héritages ; ensorte qu'en 1783, la soie de France étoit moins chere que celle de Valence prise sur les lieux, & déduction faite des droits dont sa sortie est chargée. Un Commerçant de ma connoissance, qui avoit à cette époque le privilége d'en exporter cent mille livres pendant six ans libres de droits, ne put trouver à les placer en France dans le cours de 1783. L'Espagne pourroit peut-être suppléer

On commence à en sentir moins le besoin en France.

à ce débouché, en augmentant encore le nombre de ses métiers (ce qu'elle fait tous les jours,) & en faisant passer dans son Amérique en plus grande abondance les productions de son industrie; mais ses étoffes ne pourront se perfectionner qu'autant qu'elle les enverra dans les pays étrangers, où le goût des consommateurs concourroit à former celui des fabricans.

Beaucoup de soies de Valence passent à l'étranger.

On évalue à six ou sept millions de piastres (19 à 22 millions de livres) ce que valent année commune les soies du Royaume de Valence. A l'époque où je le visitai, il n'en employoit pas la moitié, quoique sa capitale eut alors près de quatre mille métiers de toutes les grandeurs. Le reste s'écoule chez l'étranger en dépit des prohibitions, soit en France par Barcelone, soit en Portugal par Séville & l'Estramadure. Il doit rester à présent plus de soies qu'auparavant en Espagne; on y a pris des mesures très-sérieuses pour y encourager l'industrie

Les métiers s'augmentent cependant tous les jours en Espagne.

qui les employe. Il y avoit depuis quelque tems des métiers de ſoieries répandus dans toute la Catalogne, dans les Royaumes de Grenade, de Cordoue, de Séville, &c. & il en ſortoit des mouchoirs, des rubans & diverſes étoffes unies qui ſuffiſoient à-peu-près aux beſoins des conſommateurs nationaux : ceux-ci fourniſſoient cependant encore un débouché abondant à nos fabriques de bas du Languedoc. Le Gouvernement eſpagnol s'étoit borné à exclure ces bas, par le Réglement de 1778, des cargaiſons de marchandiſes étrangeres pour ſes Colonies. Mais comme ils continuoient d'entrer en Eſpagne, la loi étoit facilement éludée ; il ſuffiſoit d'appliquer aux bas françois la marque d'une fabrique eſpagnole. L'intérêt commandoit cette fraude ; il eût fallu trop de vigilance, une eſpece d'inquiſition oppreſſive, pour la prévenir. Le Gouvernement s'eſt occupé des moyens de la rendre inutile, en prononçant en 1785 l'excluſion abſolue de nos bas de ſoie ;

Diminution dans le débouché de nos ſoieries en Eſpagne.

ce qui, joint à l'établiſſement de beaucoup de nouveaux métiers, a produit une ſtagnation preſqu'entiere dans le débouché que nos fabriques du Languedoc avoient en Eſpagne. Mais revenons aux fabriques de Valence.

Zele & ſuccès d'un des principaux Fabricans de Valence.

Il n'y a point dans cette Ville d'édifice où ſe faſſent toutes les opérations par leſquelles doit paſſer la ſoie. Si on veut les ſuivre, il faut ſe tranſporter dans différentes maiſons. C'eſt ce que nous fîmes ſous les auſpices d'un Fabricant auſſi éclairé que complaiſant, nommé *Don Manuel Foz*, qui a voyagé longtems pour acquérir des connoiſſances ſur la fabrication des ſoies, & qui, entr'autres découvertes, a rapporté de Conſtantinople le ſecret de moirer les étoffes. Pour récompenſer ſon zele, on l'a créé Intendant de toutes les fabriques de Valence.

Il n'eſt gueres de commerçans à Valence qui n'aient quelque intérêt dans la fabrication des ſoies; c'eſt entr'eux

une eſpece de point-d'honneur. Quelques-uns n'ont que quatre ou cinq métiers auxquels ils fourniſſent la ſoie, & qui travaillent pour leur compte; d'autres en ont pluſieurs centaines à leurs ordres.

Comme on étouffe les vers-à-ſoie dans leurs cocons.

La premiere opération à faire lorſque le ver a achevé ſon ingénieuſe cellule, eſt de l'y étouffer avant qu'il ne la perce pour reprendre une nouvelle exiſtence. On jette pour cela les cocons dans un four médiocrement échauffé : quand le ver y eſt étouffé, on peut les conſerver, ſans les filer, auſſi long-tems qu'on veut.

Maniere de filer les cocons.

Pour les dépouiller du rézeau de ſoie qui les enveloppe, on les jette dans de l'eau chaude; des femmes y ſaiſiſſent avec une preſteſſe étonnante les fils de pluſieurs de ces cocons, les joignent & les dévident ainſi réunis ſur des tours deſtinés à cet uſage. C'eſt de la conformation de ces tours que dépend la maniere plus ou moins parfaite de filer la ſoie.

ſoie. Ceux dont on ſe ſert encore généralement en Eſpagne ſont les plus imparfaits, comme nous l'expliquerons plus bas.

Diſons auparavant que le brin de ſoie doit être tiré de quatre cocons au moins, encore n'eſt-il propre dans ce cas qu'à des étoffes légeres, à des rubans, à des taffetas. On nous montra, à la vérité, un écheveau qu'on nous aſſura n'être que de deux cocons; mais un brin de ſoie auſſi délicat ne peut être d'aucun uſage. Les brins de ſoie ordinaires ſont pris ſur ſept ou huit cocons; on réunit enſuite deux de ces brins, pour former un fil de ſoie propre à être mis ſur le métier.

Différence entre la trame & la chaîne.

On ſait que tous les tiſſus ſont compoſés de deux parties bien diſtinctes, la trame & la chaîne. La trame eſt ce que la navette promene d'un côté du métier à l'autre, & enchâſſe entre les deux plans formés par la chaîne. La trame fatiguant plus que la chaîne, doit avoir plus de conſiſtance. Pour cela, on tord d'abord ſé-

parément chacun des deux bouts qui la composent avant de les tordre ensemble; au lieu que pour la chaîne on se borne à cette seconde opération. De cette différence il résulte que, vu au microscope, le fil de la trame paroît raboteux comme un petit cable; au lieu que celui de la chaîne paroît plat & lisse, & par conséquent propre à renvoyer la lumiere, c'est-à-dire à avoir ce lustre éclatant qui séduit dans les étoffes.

Trois manieres de filer les cocons. Filature espagnole.

Mais leur beauté dépend sur-tout de la maniere dont la soie se dévide au sortir du cocon. Cette premiere filature se fait de trois principales façons, suivant les tours qu'on y employe. Celle qui est consacrée en Espagne par un usage ancien a cela de défectueux, que les petits fils des six, sept, huit cocons que l'on dépouille à la fois, vont former un seul fil, & se déposer sur un petit fuseau sans que ce fil se frotte contre un autre, & que par ce frottement mutuel les petits poils qui les hérissent

ſoient couchés ; d'où il réſulte que le brin de ſoie, ainſi formé, reſte plucheux & s'éraille facilement. Dans la filature piémontoiſe, au contraire, chaque brin ſe joint à un autre, & ne s'en ſépare qu'après s'être tortillé quatre ou cinq fois autour de lui.

Filature piémontoiſe.

La troiſieme maniere, celle de Vaucanſon, renchérit encore ſur celle-ci. Dans le tour qu'il a inventé, les deux brins de ſoie, après leur premier tortillement, ſe réuniſſent une ſeconde fois pour le même objet. Cette opération eſt ce qu'on appelle *la double croiſade*.

Filature à la Vaucanſon.

Si ces fils, ainſi mis en fuſeaux, ſont deſtinés pour la trame, on les enchâſſe perpendiculairement dans une machine à pluſieurs étages, où ils ſont tordus ſéparément; de-là on les porte à une autre machine où ils le ſont enſemble, & alors ils ſont propres à être mis ſur le métier. Ceux qui ſont pour la chaîne ne ſont tordus, comme nous l'avons expliqué plus haut, qu'au moment de leur

Machines à tordre les brins de ſoie.

réunion. On connoît à Valence, aussi-bien qu'à Talavera de la Reyna, ces machines si précieuses aux arts, qui épargnent les bras des hommes. J'avois déjà vu dans la seconde de ces villes une seule roue à dents, qui met en mouvement jusqu'à mille de ces petits fuseaux où viennent se déposer les brins de soie tordus ; mais celles que je vis à Valence étoient plus petites, parce que cette ville ne contient pas, comme Talavera, une Fabrique Royale enfermée dans un seul édifice. Chaque Fabricant y trouve répartis dans différens quartiers les ouvriers & les machines nécessaires à ses opérations, & préfere ceux qui lui conviennent le mieux.

Manipulation de ces machines.

Rien de plus simple que la manipulation de ces machines à tordre, quand la roue dentelée les a mises en mouvement. Des femmes & des enfans surveillent la marche de tous ces petits fuseaux perpendiculaires : dès qu'elle est embarrassée, d'un coup de doigt ils font

diſparoître l'obſtacle. Un des brins de ſoie ſe caſſe-t-il? le dommage eſt réparé en un clin d'œil ; leurs doigts exercés vont en ſaiſir les bouts avec une preſteſſe qui tient du prodige, les réuniſſent par un nœud imperceptible, & le fuſeau arrêté ſe remet vîte au courant de ſes voiſins.

Les brins de ſoie, avant d'être tordus à deux, ſubiſſent une opération que nous ne devons pas omettre. Lorſqu'ils ſont encore en écheveaux on les étend au-deſſus d'un grand baquet où on a mis en ébullition pluſieurs ingrédiens viſqueux, dont les exhalaiſons les préparent à ſe coller les uns ſur les autres ; c'eſt ce qu'on appelle les faire *paſſer à la breve.* Ce que c'eſt que la breve.

On les porte de-là à la machine où on les tord. La ſoie, au ſortir de cette machine, ſe nomme *organſin :* c'eſt dans cet état ſeulement qu'elle peut s'exporter du Piémont, où l'opération de tordre ſe faiſoit mieux qu'autre part, juſqu'au mo- Et l'organſin.

ment où elle a été perfectionnée par Vaucanson (1). Cet habile Machiniste a embrassé toutes celles qui ont rapport à la fabrication des étoffes de soie. Sa méthode regne exclusivement dans les fabriques de Lyon ; mais ces tours à double croisade ne peuvent servir qu'à la soie du pays, puisque celle de l'étranger, qui entre pour la plus grande partie dans ces fabriques, doit, pour être exportée, être réduite en organsin.

Méthode de Vaucanson.

L'Espagne, à cet égard, a un grand avantage sur les Nations fabricantes ; elle a plus de soie qu'elle n'en peut employer, & pourroit lui faire subir les meilleures opérations ; cependant elle s'en tient depuis long-tems à sa méthode défectueuse. Le Gouvernement actuel l'a attaquée par les seuls moyens qui produisent des révolutions dans ce genre,

Efforts nouveaux pour perfectionner la filature des soies en Espagne.

(1) Remarquons que la soie filée & tordue à la Vaucanson, forme un tissu plus uni & plus fort d'un tiers que les tissus de soie ordinaire.

les moyens lents, mais sûrs de la persuasion. En 1781, M. le Comte de Florida-Blanca fit prendre à un Commerçant françois, établi à Madrid, l'engagement de fournir d'abord aux fabriques du Royaume de Murcie (patrie du Ministre espagnol,) puis à celles de Valence, & successivement à celles qui le desireroient, cent tours à filer la soie selon la méthode de Vaucanson; & pour cela, il accordoit à ce Commerçant le privilége d'extraire, libres de droits, six cens mille livres de soie en six ans. Cette mesure pourra cependant être encore long-tems rendue infructueuse par la paresse des Fabricans espagnols, qui répugneront à employer une soie plus serrée & plus fine, parce qu'il faut la tixtre avec plus de soin, parce que le fil de cette soie contient trois bouts au lieu de deux, & que par-là le travail s'augmente sans que le profit croisse en proportion; aussi a-t-on été obligé d'employer des mains françoises au premiers essais de ce genre. Leur effet sera lent.

Les essais de ce genre ont mal réussi dans les Manufactures de la Milanesa.

On ne doit pas trop compter sur leur succès, si on en juge par une fabrique établie il y a quelques années à *la Milanesa*, à une lieue de Valence, par un Manufacturier intelligent, nommé *la Payessa*. Il y a introduit la methode de Vaucanson, & il n'avoit pas, quand j'allai le voir, la perspective de recouvrer les avances qu'il avoit faites pour cet établissement. Il employoit à peine deux cens personnes pendant les plus grands travaux : on s'y bornoit à filer, dévider & organsiner la soie ; & ainsi préparée, elle étoit de cinquante à soixante réaux la livre plus chere que celle qui se prépare suivant la méthode espagnole, & trouvoit par conséquent peu de débit.

Teinture & fabrication des étoffes.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la teinture de la soie ni dans celui de la fabrication des étoffes. Le premier de ces objets se conçoit facilement ; l'autre est difficile à comprendre, & plus encore à expliquer, sans le secours des planches. Nous nous bornerons à observer

ſur le premier que toutes les ſoies ſe teignent en écheveaux immédiatement avant d'être miſes ſur le métier. S'il arrive quelquefois de les teindre lorſqu'elles ſont déjà tiſſues, ce n'eſt que lorſqu'elles ſont tachées ou que la teinture en écheveaux a mal réuſſi. Au moment où j'étois à Valence, il y avoit dans cette ville 117 maîtres Teinturiers, mais tous n'étoient pas occupés.

Ouvrages auxquels on réuſſit le mieux à Valence.

Les ouvrages auxquels on réuſſit le mieux à Valence ſont la plupart des étoffes unies; on y fait auſſi de beaux damas brochés à grandes fleurs pour tentures d'appartemens; mais en général on y entreprend tout d'après les demandes de la Cour, de la Capitale & des Provinces : on y ſuit du plus près qu'il eſt poſſible la rapidité avec laquelle les deſſins de France ſe varient, & ceux qu'on prétend y inventer ſe rapprochent plus ou moins de ceux-ci. L'Académie des Beaux-Arts de Valence s'occupe cependant ſérieuſement à former des deſſinateurs; & il y a pour cet objet une école

publique d'où ſont déjà ſortis des ſujets diſtingués, entr'autres un jeune homme nommé Ferrers, mort quelque tems avant notre arrivée à Valence, & dont on nous fit admirer quelques tableaux de fleurs.

On y moire fort bien les étoffes.

Mais la choſe dans laquelle on excelle véritablement à Valence, c'eſt dans l'art de moirer les étoffes (*dar las aguas*,) art que M. Foz a pouſſé à ſa perfection. Il nous expliqua très-nettement tout le méchaniſme de cette opération, qui conſiſte à promener un cylindre ſur l'étoffe qu'on veut moirer : ce cylindre eſt preſſé par une maſſe énorme, mue çà & là par une mule qui entraîne un levier dans ſa marche circulaire ; l'étoffe eſt pliée à la maniere dont ſe préſente une jalouſie lorſqu'elle eſt fermée, & ces plis doivent ſe varier fréquemment, afin que les ondulations ſoient réparties également. M. Foz nous avoua que la diſtribution & le deſſein de ces ondulations étoient à-peu-près l'effet du haſard, mais nous prouva qu'on pouvoit

influer en quelque ſorte ſur ce réſultat, en mouillant l'étoffe en certains endroits & d'une certaine façon ; & c'eſt en cela que conſiſte le ſecret dont il eſt en Eſpagne ſeul dépoſitaire. La bonté de ſa méthode eſt atteſtée par la beauté des moires qui ſortent de ſes preſſes : il nous mit à même d'en juger en nous faiſant comparer les cordons bleus de l'Ordre de Charles III, moirés par lui, & ceux de l'Ordre du Saint-Eſprit ; je fus obligé de convenir que ceux-ci ne gagnoient pas à la comparaiſon.

Bourſe de Valence.

La Bourſe de Valence eſt un des édifices remarquables de cette capitale : c'eſt-là que ſe raſſemblent les Commerçans & les Fabricans, & où l'on vient s'informer du prix des ſoies de chaque jour, comme ailleurs de celui des effets publics.

Société patriotique de Valence.

Valence a auſſi depuis quelques années une Société patriotique, dont les ſoins portent principalement ſur l'amélioration de la culture des mûriers &

la perfection des soies; elle a déjà donné plusieurs Volumes de Mémoires remplis de bonnes vues. Les encouragemens qu'elle accorde aux Arts ne se bornent pas aux fabriques de soie. Vers la fin de 1786 elle adjugea des prix à l'inventeur d'un nouveau métier pour fabriquer des bas de fil, de coton & d'étaim avec plus de profit, moins de dépense & de travail que par les méthodes ordinaires; à un maître Teinturier pour l'invention d'une machine simple mais ingénieuse, qui réduit facilement en poudre le bois de Brésil & de Campêche, & aux inventeurs d'une machine à tailler le chanvre. C'est sur-tout dans les pays où les Arts sont encore au berceau, où la population n'est pas abondante, que l'on peut impunément, & que l'on doit même épargner les bras des hommes en simplifiant les travaux des fabriques.

Bibliotheque publique.

Il y a à Valence une Bibliotheque publique; c'est celle de l'Archevêché: elle m'a paru peu fréquentée. Rarement

les villes de fabriques abondent en Amateurs des Sciences & des Belles-Lettres; leur culture ſuppoſe des loiſirs; les arts utiles demandent une aſſiduité ſoutenue. Valence eſt cependant la patrie de Grégoire Mayans, mort depuis peu d'années, en laiſſant, même hors de l'Eſpagne, la réputation d'une vaſte érudition à laquelle M. de Voltaire n'a pas dédaigné de rendre hommage en différentes occaſions. La Bibliotheque de l'Archevêché contient une collection de ſtatues & de buſtes antiques, raſſemblée par le neveu du précédent Archevêque. Les ſcrupules du Prélat actuel ont diminué le prix de cette collection, en faiſant mutiler quelques-uns de ſes monumens. Cette auſtérité de mœurs de l'Archevêque de Valence s'étend à tout; c'eſt elle qui prive cette capitale des amuſemens publics. Le Théâtre de Sarragoſſe ayant été brûlé il y a quelques années, le Prélat, ennemi juré des plaiſirs profanes, obtint de la Cour que ceux de Thalie ne ſouilleroient

Collection d'antiques.

Valence manque d'amuſemens publics.

plus déformais fon fiege. Les Valenciens lui en ont fu mauvais gré ; & d'après ce que je leur ai entendu dire de lui, il m'a paru qu'il ne joignoit pas à l'avantage d'édifier par fes vertus, le talent plus rare de les faire aimer.

Maifon de campagne du Chanoine Mayoral.

Nos fpéculations & nos plaifirs ne fe bornerent pas à l'enceinte de cette capitale ; nous vifitâmes une partie de fes environs. La plus agréable de nos excurfions fut au charmant afyle d'un Chanoine de la Cathédrale, Don Pedro Mayoral. Cet Eccléfiaftique, éclairé & fimple dans fes goûts, concilioit une vie fage avec les jouiffances de la belle nature qui environnoit fon habitation, fituée dans le village de Benimamet, à une demi-lieue de Valence, fur une éminence, au centre d'un jardin où les orangers & les citroniers embaument de leurs exhalaifons l'air le plus pur. La fraîcheur des allées, la variété des points de vue, la fertilité qui s'annonce de tous côtés & fous toutes les

formes, en font un séjour délicieux. L'accueil que nous y reçûmes, ajouta encore aux charmes de cette promenade. Notre humeur prend volontiers la teinte des objets qui nous environnent. Comment conſerver un front ſévere au ſein du payſage le plus riant, ſous le climat le plus tempéré ? Le Chanoine avoit dans l'âme & ſur ſes traits, la ſérénité qui régnoit autour de lui. A l'imitation de la nature qui le combloit de ſes dons, il fut prodigue de prévenances; il nous fit parcourir avec complaiſance les tréſors de ſon jardin, & ne voulut pas que notre vue ſeule en jouît. Il nous avoit fait préparer un goûter ſomptueux, dont les richeſſes de cette terre de promiſſion avoient fait cependant les principaux frais. Entr'autres arbres étrangers dont la culture occupoit ſes loiſirs, il nous montra celui qui produit la *chirimoya*, ce fruit d'Amérique dont on a tant exalté la ſaveur, & dont on a dit & imprimé qu'il n'avoit jamais pu réuſſir en Europe.

Nous y trouvons le fruit d'Amérique qu'on appelle *chirimoya*.

Il nous prouva le contraire ; il lui reſtoit encore un de ces fruits, il en fit hommage à notre curioſité. La chirimoya, groſſe comme une poire de moyenne grandeur, fut partagée en huit ou dix morceaux, pour que chaque convive en pût goûter. La chair en eſt blanchâtre, & contient cinq à ſix pépins applatis & noirs : ſon goût reſſemble aux goûts réunis de la pomme, du beurre & de la noiſette; mais il s'y mêle une certaine fadeur qu'il n'a sûrement pas dans ſa patrie, s'il eſt digne de ſa réputation.

Benimamet eſt à un quart de lieue de Burjaſot, autre village plus élevé, dans l'Egliſe duquel eſt enterrée Mlle. l'Advenant, célebre actrice, la le Couvreur de l'Eſpagne, mais dont les dépouilles n'ont pas été traitées auſſi ſéverement que celles de la Melpomene Françoiſe. On nous fit voir à Burjaſot comme une des curioſités du pays, les *Sichas* ou Silhos, qui ſont de grands trous creuſés verticalement

Ce que c'eſt que les ſilhos des environs de Valence, & ce qui m'y arrive.

ment & revêtus intérieurement en pierres de taille. Les Maures les avoient fait conſtruire pour y mettre leurs grains en réſerve. Les Valenciens modernes leur ont conſervé la même deſtination. J'eus la curioſité de deſcendre dans le plus profond de ces Silhos; & je penſai me repentir de cette petite preuve d'intrépidité. La deſcente fut ſans inconvéniens. Les pieds dans un panier de paille, les mains fixées à une corde qu'on me lâchoit peu-à-peu, je me trouvai au fond ſans dangers & ſans efforts; mais quand il fut queſtion de me remonter, le cœur ne me manqua pas, mais la tête fut prête de me tourner. Soulevé d'une trentaine de pieds, j'allois lâcher priſe; heureuſement je criai à tems de me laiſſer doucement retomber. Si mon cri qui annonçoit de l'effroi & en cauſa chez ceux que j'avois laiſſés ſur la terre, n'eut pas été promptement obéi, je n'aurois probablement jamais écrit le récit de mon voyage; y auroit-on perdu grand'choſe?

Dès que je me retrouvai au fond, on me dépêcha un voiturier robuſte & aguerri, qui, de ſa ceinture, m'attacha à la corde fatale, & m'accompagna dans mon voyage perpendiculaire. Je le fis avec autant de ſécurité que de ſûreté ; & arrivant comme la vérité, au bord de mon puits, je trouvai ſur les viſages des aſſiſtans (je dois le dire pour mon honneur), plus de frayeur encore que je n'en avois éprouvé moi-même.

Voyage à l'ancienne Sagunte.

Mais la plus intéreſſante excurſion que nous fîmes hors de Valence, fut notre voyage à Murviedro ; on ſait que cette ville eſt bâtie ſur une partie de l'emplacement de l'ancienne Sagunte ; pouvoit-elle échapper à notre curioſité ?

Murviedro eſt à quatre lieues de Valence, ſur le chemin de Barcelone. Cette route traverſe un des cantons les plus fertiles, les plus variés du Royaume de Valence. Dans le trajet nous fîmes deux pauſes : l'une pour voir *San Miguel de los Reyes*, Couvent de Franciſcains dont

les Cloîtres rappellent beaucoup ceux de l'Escurial, & paroissent avoir eu le même Architecte; l'autre pour visiter la Chartreuse de *Porta Celi*, une des trois qui se trouvent dans les environs de Valence. Cette prédilection des Chartreux pour ce pays, suffiroit seule pour donner une idée de sa beauté & de sa fertilité. Rien de plus délicieux que la situation de la Chartreuse que nous visitâmes. Tout y rappelle l'abondance, tout y entretient la paix de l'ame. On ne peut s'accoutumer à regarder comme le Dieu des vengeances, comme le Dieu dont il faut appaiser le courroux à force d'austérités, celui qui répand ses bienfaits avec tant de profusion autour de cette demeure. Aussi ceux qui l'habitent, ne nous parurent-ils pénétrés que de sentimens paisibles. Nous entrâmes dans quelques-unes de leurs cellules. La propreté, l'élégante simplicité les décoroient; il nous sembla que la bonne conscience jouissant d'elle-même, y devoit habiter, bien plutôt

Nous visitons en passant la Chartreuse de Porta-Celi.

que la pénitence s'abreuvant de ses larmes. Nous allâmes visiter le cimetiere de ces Religieux ; des palmiers en dessinent la modeste enceinte, & ombragent leurs tombeaux ; des rosiers croissent auprès, comme pour empêcher leurs dépouilles mortelles d'infecter l'air qu'on respire dans ces pieux asyles. Nous regrettâmes que par-tout on n'essayât pas ainsi de présenter la mort sous des formes moins hideuses, d'écarter les images qui la rendent si terrible. Pourquoi s'efforcer, nous disions-nous, de joncher d'objets funebres, d'entourer de précipices ce passage inévitable ? Pourquoi ne pas aider les mortels à le franchir, sinon avec joie, du moins avec sérénité? Loin donc de leurs lits de mort, loin de leurs cercueils, tout ce qui peut attrister, tout ce qui peut épouvanter ceux qui leur survivent! Jouissons sans excès & par conséquent sans remords, des biens que nous procure la terre ; & quand la poussiere organisée, que le souffle de la vie anime quelques instans, nous

eſt redemandée par cette mere commune, qu'elle ſerve à féconder ſes entrailles, &c, s'il ſe peut, à parer ſa ſurface.

Livrés à ces douces rêveries, nous reprîmes le chemin de Murviedro. Nous apperçûmes de près de deux lieues les châteaux qui le dominent. Munis d'un Tite-Live, nous cherchâmes la deſcription du fameux ſiege, ſoutenu par les Saguntins contre Annibal. Nous ne doutions pas que les tours, les murailles que nous découvrions, ne fuſſent les reſtes des remparts d'où ce peuple courageux repouſſa pendant long-tems le héros Carthaginois. Nous apprîmes enſuite, que ces châteaux étoient des ouvrages des Maures ; ils avoient bâti ſur les hauteurs où ils ſont ſitués, ſept fortereſſes, qui, toutes communiquoient entr'elles par des conduits ſouterreins, & dont quelques-unes ſont encore preſque entieres. Il paroît que l'emplacement qu'elles occupent, ne faiſoit pas partie de l'ancienne Sagunte, & que cette ville qui s'élevoit peut-être

Premier aſpect de l'ancienne Sagunte.

jusqu'à mi-côte, s'étendoit sur-tout dans la plaine, en s'approchant du rivage de la mer. Tite Live dit, qu'elle n'en étoit éloignée que de *mille pas* : s'il a été exact dans son évaluation, l'opinion qu'on nous fit adopter est très-fondée; car dans ce cas, Sagunte se sera étendue beaucoup au-delà de l'enceinte actuelle de Murviedro, dont la mer est éloignée d'une bonne lieue. A l'appui de cette opinion on nous fit remarquer que ce n'étoit qu'au-bas de cette montagne, qu'on avoit découvert des monumens du séjour des Carthaginois & des Romains. Murviedro est encore semé de pierres qui portent des inscriptions phéniciennes ou latines : celles-ci sur-tout y abondent. On les trouve enchâssées dans quelques-unes des murailles des rues. Il y en a sur-tout cinq, fort bien conservées, qu'on a engagées dans les murs d'une Eglise. Si l'on en rencontre quelques-unes sur le penchant de la montagne ou même plus haut, il paroît qu'elles ont été

Monumens antiques qu'on y trouve.

transſportées ſans intention par les Maures, comme toute autre pierre à bâtir : C'eſt ainſi que dans une des murailles de leurs anciennes fortereſſes, on trouve une ſtatue antique de marbre blanc, à laquelle il manque la tête, & quelques pierres chargées d'inſcriptions, mais poſées à l'envers par des mains ignorantes.

Comparaiſon du ſol actuel de Murviedro avec ce qu'il fut autrefois.

Nous entrâmes avec enthouſiaſme ſur ce ſol foulé tour-à-tour par les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Maures & enfin les Eſpagnols, qui tous l'avoient rendu le théâtre ou de leur valeur ou de leur induſtrie. Nous comparions entr'eux les divers états par leſquels il avoit paſſé ſous ces différens maîtres. Il a eu des ſituations plus brillantes ſans doute ; mais les richeſſes de la nature dont il eſt couvert ; mais ces plants d'oliviers & de mûriers, ces vignes, cette verdure qui le décore depuis l'enceinte de Murviedro juſqu'à la mer, & de tous les autres côtés auſſi loin que la vue peut s'éten-

dre ; mais l'induſtrie de ces habitans qui ſait mettre à profit toutes ces productions, ne valent-ils pas bien aux yeux des Philoſophes, & les exploits des Saguntins, & la magnificence que les Romains déployerent autrefois dans l'ancienne Sagunte? Car cette ville ayant été punie de ſa valeureuſe défenſe par une deſtruction totale, fut enſuite rebâtie par les Romains, qui en firent un de leurs *Municipia*, une des villes les plus brillantes qu'ils euſſent hors de l'Italie. Ce fut à cette époque qu'on y conſtruiſit ces monumens, dont les traces informes atteſtent encore le rôle qu'elle joua dans les derniers ſiecles de la République romaine. Elle avoit entr'autres un temple à Bacchus, dont on apperçoit quelques reſtes à gauche, lorſque revenant de Valence on eſt près d'entrer à Murviedro. On y avoit conſervé juſqu'à nos jours ſon pavé en moſaïque ; mais l'incurie de ceux à qui on en avoit confié le ſoin alloit faire diſparoître entierement

Reſtes de l'ancienne Sagunte.

ce morceau précieux d'antiquité, lorsqu'on s'est décidé à en recueillir les débris dans la bibliotheque de l'Archevêque, où on peut les voir encore.

Débris de son Cirque.

On découvre aussi dans l'intérieur de Murviedro les fondemens de l'ancien Cirque de Sagunte, sur lesquels posent présentement les murs qui servent d'enceinte à une longue suite de vergers. Il y en a encore une partie qui s'éleve un peu de terre, & où l'on peut reconnoître la maçonnerie des Romains. Ce Cirque, comme il est facile de s'en appercevoir, alloit aboutir à une petite riviere dont il ne reste plus que le lit, & qui servoit de corde à l'arc formé par le Cirque. Sans doute lorsque les Saguntins donnoient les spectacles connus sous le nom de *Naumachie*, ce lit étoit rempli par les tributs des canaux voisins qui existent encore.

Description de son Théâtre, qui est bien conservé.

Mais de tout ce qui reste de l'ancienne Sagunte, rien n'est aussi-bien conservé que son Théâtre. C'est en parcourant ce

monument qu'un véritable amateur de l'antiquité peut se procurer des jouissances délicieuses. Nous avions pour guide dans cette promenade savante le Vicaire d'une des Eglises de Murviedro, homme aussi complaisant qu'éclairé sur cette matiere. Il nous avoua que tout ce qu'il alloit nous dire, étoit tiré d'une dissertation d'un savant Espagnol du siecle dernier, connu sous le nom du *Dean Marti*; dissertation dont M. Peyron a donné l'extrait dans ses *Essais sur l'Espagne.* Nous renvoyons à cet extrait, ceux qui veulent se former une idée bien exacte d'un ancien Théâtre à la romaine. Nous nous bornerons aux détails suivans, qui nous ont paru les plus piquans.

Ce Théâtre est assez bien conservé, pour qu'on y reconnoisse la maniere dont les anciens assistoient à leurs spectacles dramatiques. On y retrouve très-distinctement les divers gradins qu'occupoient tous les citoyens chacun suivant son état. D'abord au dégré le plus bas, à la place

qu'occupe l'orcheſtre dans nos Théâtres, viennent les gradins des Magiſtrats; puis ceux de l'Ordre Equeſtre, puis ceux du peuple. On voit encore les deux portes par leſquelles entroient les Magiſtrats; deux autres plus haut excluſivement réſervées à l'Ordre Equeſtre : & preſqu'à la ſommité de cet amphithéâtre, qui continue ſans interruption du bas en haut, on reconnoît encore les deux galeries par leſquelles s'écouloient les flots du peuple, & que les anciens pour cette raiſon nommoient *vomitoria;* enfin les quatre ou cinq gradins les plus élevés étoient deſtinés pour les Licteurs & les Courtiſannes, qui y entroient pardehors ſans qu'il y eût ni porte, ni eſcalier pour les y conduire; car comme ce Théâtre eſt bâti ſur le penchant de la montagne, le terrein s'éleve dans la même proportion que les gradins; enſorte que, de quelque coté qu'on entre, on ſe trouve à-peu-près de plain-pied avec la place que l'on veut occuper. Celles des

Liĉteurs & des Courtiſannes ſont encore bien conſervées : & la crête ſemi-circulaire de tout l'édifice eſt en ſon entier. On retrouve même en-dehors du cordon qui le termine, les pierres ſaillantes où étoient enfoncés les pieux ſur leſquels portoit la grande toile deſtinée à couvrir toute l'aſſemblée. C'étoit comme un rideau horizontal, que l'on tiroit toutes les fois qu'on vouloit la mettre à l'abri du ſoleil ou de la pluie ; car d'ailleurs elle aſſiſtoit aux ſpeĉtacles en plein air. On obſerve avec admiration le ſoin que prenoient les Romains pour éviter le tumulte, les engorgemens, ſoit à l'entrée, ſoit à la ſortie, & toute eſpece d'accidens. Il eſt ſenſible que dans une pareille ſalle, toute bâtie en maçonnerie, ſans un morceau de bois, ceux du feu n'étoient point à redouter. On vient de voir qu'on y pouvoit braver les injures de l'air ; & tout le monde y étoit aſſis. Toutes les meſures d'ailleurs étoient priſes pour prévenir le déſordre. Il y avoit dans un

endroit très-apparent, qu'on reconnoît encore vers le côté droit de l'amphithéâtre, la place des Juges. Quelque ſpectateur turbulent provoquoit-il leur animadverſaſion ? ils avoient à portée d'eux les Licteurs pour le ſaiſir ; ils le faiſoient conduire dans une chambre particuliere, à laquelle ils communiquoient de leur place par un petit eſcalier intérieur : là, ils l'interrogeoient ; & s'ils le trouvoient coupable, une priſon étoit au-deſſous de cette chambre, & leur en répondoit juſqu'à la fin du ſpectacle.

Nous ne prîmes pas les dimenſions de ce précieux monument ; mais notre guide, d'après le *Dean Marti*, évalue ſa capacité à neuf mille hommes ; & cela nous parut croyable. Ce qui ne nous le paroiſſoit gueres, c'étoit que les Acteurs puſſent ſe faire entendre en plein air d'un ſi nombreux auditoire. Nous voulûmes nous en aſſurer, & plaçant un jeune garçon à l'endroit tout-à-fait méconnoiſſable où étoit jadis la ſcene, tan-

dis que nous étions au ſommet de l'amphithéâtre, nous lui fîmes prononcer quelques phraſes dont nous ne perdîmes pas un mot. Nous diſons que l'endroit de la ſcene étoit méconnoiſſable : en effet, au-delà de l'amphithéâtre, dont pluſieurs gradins vers le centre ſont ſenſiblement détériorés, on retrouve à peine quelques veſtiges du lieu qu'occupoient les Acteurs. Cet emplacement n'offre plus que quelques arbres & des maſures. Le bord de l'ancienne ſcene, ce qu'on pourroit comparer dans nos Théâtres modernes à la place des lampions, a été converti en une allée de mûriers ; & des cordiers, le chanvre à la main, parcourent à reculons cette ligne que franchiſſoient jadis les vers de Térence pour parvenir aux oreilles romaines. Ce rapprochement nous fit rêver un inſtant aux viciſſitudes des choſes humaines : notre eſpece ſemble vouloir ſe venger de la fragilité, de la briéveté de ſon exiſtence (nous diſions-nous,) en élevant des mo-

Réflexion ſur la fragilité des monumens humains.

numens qui voient naître & disparoître les générations & les siecles : on diroit qu'ils braveront le tems ; mais le tems, jaloux de ses droits imprescriptibles, dégrade enfin, renverse, anéantit ces ouvrages prétendus immortels. Les astres de la voûte céleste, toujours entiers, toujours incorruptibles, n'éclairent plus que leurs débris ; & bientôt on ne s'accordera pas sur la place qu'ils occuperent : ces astres eux-mêmes, qui effrayent notre imagination par leur immensité & leur durée, comme ils éblouissent nos yeux par leur splendeur, ces astres, nous dit-on, s'éteindront quelque jour à la voix de l'Eternel, qui seul survivra à nos ouvrages & aux siens.

On laisse dépérir l'ancien Théâtre de Sagunte.

Mais nous voilà bien loin du Théâtre de Sagunte. Avant de le quitter, observons qu'on ne prend aucun soin pour conserver ce monument vraiment précieux. Une sorte de Concierge y a son habitation, qu'il étend ou change au gré de ses convenances, en dégradant ce qui

le gêne dans ses distributions. Quelques pauvres familles y élevent des masures informes, auxquelles les Romains ont préparé, il y a près de vingt siecles, des murs & un plafond ; jamais le tems ne fut mieux secondé dans ses ravages. Si le Comte de Caylus, ou Winkelmann, avoient été témoins de ces sacrileges, ils eussent arrosé de leurs larmes ce sol profané ; mais l'antiquité ne paroît pas avoir un seul enthousiaste à cent lieues à la ronde de Murviedro. Rendons cependant justice à l'idée ingénieuse qu'eut l'année derniere le Corrégidor de Murviedro, idée que nos yeux, gâtés par la mesquinerie de nos Théâtres modernes, trouveroient presque gigantesque. Ce Magistrat, ressuscitant, pour-ainsi-dire, ce cadavre d'un Théâtre romain, l'a rendu pour quelques heures à son ancien usage, en y faisant représenter un spectacle espagnol.

Du Théâtre de Sagunte on grimpe plutôt qu'on ne monte aux anciennes

forteresses

forteresses des Maures qui couronnent cette enceinte ; & sur la platte-forme qui en occupe la sommité, s'éleve un humble Hermitage, dont l'habitant jouit d'un des plus beaux points de vue qu'il y ait en Espagne. Il domine sur la riche plaine qui sépare Murviedro de Valence ; il apperçoit les clochers de cette capitale poindre à travers les vergers qui l'entourent ; il a en perspective devant lui la Méditerranée, dont toute la plage est couverte de vignes, d'oliviers & de mûriers depuis Murviedro jusqu'au bord de son rivage : à gauche une chaîne de collines borne l'horizon, & s'abaisse insensiblement jusqu'au niveau de la mer, en ne laissant d'autre intervalle entr'elles que celui que prend la route de Barcelone.

Hermitage placé sur la montagne qui le domine.

Rassasiés de toutes ces merveilles, nous redescendîmes à Murviedro. L'homme d'affaires de notre complaisant guide nous y attendoit avec un dîner abondant, auquel avoient contribué toutes les pro-

Dîner de Murviedro.

ductions du canton. L'aiſance, ſans luxe & ſans élégance, ſe montroit de toutes parts dans ſes appartemens ruſtiques. Nous remarquâmes que l'une des marches qui y conduiſent étoit une de ces pierres à inſcriptions antiques qu'on a trouvées dans les ruines de l'ancienne Sagunte; monumens que leurs auteurs n'avoient pas deſtinés à être foulés aux pieds ignorans des modernes Saguntins. Mais ils ont applaudi à l'heureuſe idée de leur Corrégidor; leurs ſacrileges ſont expiés.

Fabriques d'eaux-de-vie à Murviedro.

Le vin des environs de Murviedro eſt fort & de bon goût; mais il eſt converti, pour la plus grande partie, en eau-de-vie qu'on enferme dans des barrils ſur les lieux mêmes. On les tranſporte au petit port qui eſt à une lieue de Murviedro. Là on les embarque pour le Nord ou pour l'Amérique eſpagnole, qui depuis quelques années offre un débouché abondant aux eaux-de-vie de la côte de Valence.

Nous retournâmes le ſoir à Valence

d'où nous repartîmes le surlendemain, & je dois dire avec beaucoup de regret : nous y avions trouvé réuni ce qui peut fixer un voyageur curieux, l'instruction & le plaisir. La visite des fabriques & de l'ancienne Sagunte ne m'avoit pas empêché d'assister à de grands dîners, à des parties de campagne, à des concerts, à plusieurs bals, & même, malgré l'austérité du Prélat, à une comédie de société, représentée par quelques personnes de la premiere Noblesse, qui, dans cette capitale, entend assez mal ses intérêts pour obéir à sa vanité, en s'isolant des Commerçans. Elles en sont punies par l'ennui. C'étoit pour en secouer un peu le fardeau, qu'elles avoient entrepris la représentation d'une tragédie Espagnole. Je n'avois été adressé parmi cette Noblesse un peu dédaigneuse, qu'au seul Comte de Carlet, Seigneur Valencien qui a beaucoup voyagé, & qui a rapporté des pays étrangers le goût des beaux-arts. Ce fut lui qui me procura le plaisir de

Ressources de la Noblesse fixée à Valence.

paſſer une heure à ce ſpectacle. J'y entrevis les gens de qualité de Valence, & m'apperçus que dans le beau-ſexe il y avoit pluſieurs perſonnes qu'on pouvoit regretter de ne pas voir plus ſouvent & de plus près. Je dois ſur-tout rendre hommage en paſſant à Madame la Comteſſe de Lumiarez, & aux deux Demoiſelles de Maſcarell.

Nous partons de Valence.

En retournant de Valence à Madrid, nous ne voulûmes pas ſuivre la même route qu'en venant. Il y en avoit une autre plus longue de ſept lieues, mais plus praticable. Comme la poſte n'y paſſoit pas, comme d'ailleurs cette maniere de voyager avoit eu pour moi des inconvéniens dont la trace étoit encore fraîche dans ma mémoire & ailleurs, nous louâmes modeſtement un de ces petits cabriolets ſi fort en vogue dans le pays, qui ſont, même dans l'intérieur de Valence, un ſervice ſemblable à celui de nos fiacres, & qu'on appelle *Calezin*. Nous nous embarquâmes dans cette humble

voiture au ſortir d'un dîner chez le Comte de Carlet. Ses convives & lui nous comblerent d'honnêtetés juſqu'au dernier moment. Nous fûmes accompagnés à une demi-lieue hors de la ville par cinq ou ſix perſonnes, entr'autres par le Lieutenant-de-Roi, M. de Cortes, vieillard auſſi aimable que reſpectable, qui nous avoit pris dans une faveur ſinguliere, & qui parut attendri en nous quittant. Nous ſuivîmes enfin ſeuls la route de San-Felipe, la tête encore ravie des beautés de la nature prodiguées dans ce pays privilégié, & l'ame pénétrée des bontés & de la cordialité de ſes habitans.

Pendant ſix lieues nous traverſâmes les campagnes les plus riches ſur un des beaux chemins qu'il y ait en Eſpagne. Les trois dernieres lieues qui menent à San-Felipe, ſont moins agréables, mais les plants de mûriers & d'oliviers, entremêlés de champs de riz, ſe prolongent juſqu'aux approches de la ville.

Chemin de Valence à San-Felipe.

Nous n'arrivâmes à San-Felipe qu'à une heure du matin ; ce qui nous obligea de paſſer la nuit, faute de matelats, ſur le plancher de la cuiſine, environnés de dogues & de chats, & dévorés par les inſectes. Nous abrégeâmes cette nuit incommode ; à quatre heures nous étions ſur pied, & avant de partir nous eûmes encore le tems de viſiter cette ville de San-Felipe, connue dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, ſous le nom de *Xativa*. La ville & le fauxbourg dans lequel nous étions logés, occupent enſemble un terrein très-conſidérable ; le tout ne contient cependant pas plus de dix mille ames. La ville eſt bâtie ſur le penchant d'une montagne, au bas de deux châteaux placés en amphithéâtre. Cette poſition rend raiſon de la longue réſiſtance que Xativa oppoſa aux armes de Philippe V, & dont elle fut punie en perdant ſon nom & ſes priviléges. Entr'autres Egliſes, San-Felipe en a une toute neuve, qui a plus d'apparence que

Nous viſitons cette derniere ville.

beaucoup de cathédrales. Cette ville renferme auſſi un grand nombre de fontaines, qui ſeroient un embelliſſement pour les plus grandes villes.

Miſérable échantillon du Royaume de Murcie.

En ſortant de San-Felipe, nous prîmes congé des beaux chemins & des belles campagnes. Nous marchâmes bientôt entre des collines incultes & dépeuplées, en ne voyant de droite & de gauche qu'un peu de chanvre & de bled. Après trois lieues d'un chemin inégal qui paſſe tour-à-tour ſur des pierres ou ſur un terrein gras que les moindres pluies détrempent, nous arivâmes à la *Venta del Puerto*, miſérable hameau à 14 lieues de Valence, & ſur les confins de ce Royaume de Murcie qu'on nous avoit tant exalté. De ce point la vue eſt bornée de tous côtés par des montagnes arides, à travers leſquelles paſſe la route qui deſcend à Almanza : nous apperçûmes cet endroit après une demi-lieue de chemin à l'extrémité d'une vaſte plaine, ſi connue par la victoire qui aſſura le trône à Phi-

Aſpect d'Almanza.

Fertilité de la plaine qui y conduit.

lippe V. Cette plaine eſt parfaitement cultivée, & ſa fertilité ſemble s'augmenter à meſure qu'on s'approche d'Almanza. On y recueille ſur-tout du bled & du chanvre. C'eſt une tradition dans Almanza, que les années qui ſuivirent immédiatement la bataille de ce nom, furent d'une fécondité extrême; funeſte compenſation des pertes que cette victoire avoit coûtée au genre-humain. Les vainqueurs & les vaincus entaſſés ſur le champ de bataille engraiſſerent ce ſol, théâtre de leur victoire ou de leur défaite, & augmenterent par leur mort la fertilité de ces campagnes qu'ils avoient ravagées pendant leur vie. A une portée de canon en deçà d'Almanza s'éleve un ſocle où l'on monte par quelques marches, & dont les quatre côtés portent en langue latine & en langue eſpagnole, des inſcriptions relatives à la victoire remportée par le Maréchal de Berwick. Ce ſocle eſt ſurmonté d'une petite pyramide, ſur laquelle on voyoit ci-devant

Monument aſſez meſquin de la bataille d'Almanza.

un lion armé. Comme cette pyramide eſt placée tout-à-fait à côté du grand chemin, les Valenciens y voyoient ſans ceſſe un gage importun de leur rebellion, & ſont parvenus à abattre à coup de pierres ce lion qui ſembloit encore les menacer. On y a ſubſtitué la petite ſtatue qu'on y voit aujourd'hui. Pour éterniſer une victoire comme celle d'Almanza, on deſireroit un monument plus impoſant.

Almanza n'eſt qu'un bourg fort ſpacieux, dont les rues ſont larges & les maiſons baſſes, mais aſſez jolies. L'induſtrie n'y eſt exercée que par un grand nombre de tiſſerands, auxquels ne ſuffit pas, à beaucoup près, le chanvre que l'on recueille dans les environs. Au nord d'Almanza, on voit les débris d'un vieux château inhabité qui s'annonce fort bien de loin. Vers l'occident, & à un quart-de-lieue derriere Almanza, s'éleve en forme de trapèze une montagne, dont les contours ſont tellement ſymmétriques, que dans l'é-

Deſcription du bourg d'Almanza.

loignement, on eſt tenté de la prendre pour un énorme retranchement.

Suite de notre voyage.

En ſortant d'Almanza on retrouve les mauvais chemins, & l'on traverſe un terrein pierreux, déſert & couvert de bruyeres, autre échantillon peu ſéduiſant du royaume de Murcie. On côtoye ſeulement pendant une lieue un bois de *Caſcarrales*, grands arbres qui portent pour fruits de longues gouſſes dont l'intérieur eſt une eſpece de ſuc coagulé, & qu'on donne comme un régal aux troupeaux du pays. Peu après nous traverſâmes un bois de chênes verds, *Encinas*, qui produit les *bellottas* ou glands, fruits précieux jadis à l'avidité de nos peres, & qui de nos jours encore n'effraye pas la délicateſſe des Dames eſpagnoles. Il eſt vrai que ces glands de chênes verds, different ſenſiblement de ceux des chênes ordinaires (*robles*). Ils ſont plus petits, & ont un goût qui approche de celui de la noiſette ; au lieu que les autres

qui ont, même en Eſpagne, l'âpreté que nous leur connoiſſons, y ont conſervé leur antique deſtination.

A deux lieues du petit village *del Villar*, on trouve *la Venta del Rincon*, hôtellerie iſolée, mais aſſez bonne, quoique ſituée au milieu d'un ſol ingrat. A une lieue plus loin ſur la gauche, on apperçoit *Chinchilla*, bourg ſur une éminence aride, mais qui domine les plaines vaſtes & fertiles de la Manche. En approchant d'Albacete, le ſol ſe reſſent de leur voiſinage. Ce bourg, qui eſt un quartier pour la cavalerie, à 30 lieues de Valence & d'Alicante, recueille du froment, de l'orge, & a quelques pâturages. Pour fertiliſer ſes environs, on y a pratiqué des arroſemens. Il y a même à une demi-lieue un aſſez bel aqueduc, vers lequel ſe dirige la promenade favorite de habitans.

Bourg d'Albacete.

Albacete occupe un emplacement conſidérable; c'eſt un endroit très-fréquenté par les voyageurs, & ſur-tout par

Il n'eſt pas ſans induſtrie.

les marchands. Son induſtrie s'exerce ſur le fer & l'acier qu'on lui apporte d'Alicante. De long-tems les fabriques d'Albacete ne nuiront au débouché de la quincaillerie de France & d'Angleterre en Eſpagne; mais elles ſuffiſent du moins pour écarter de cet endroit l'oiſiveté & la miſere, & pour donner à ſes habitans un air d'activité & d'aiſance qui réjouit l'œil du voyageur, fatigué de traverſer un pays miſérable.

Vaſtes plainespeu cultivées.

D'Albacete, après avoir paſſé par deux villages ſpacieux, *la Gineta* & *la Roa*, nous arrivâmes au bout de neuf lieues à *Minalla*, autre grand village tellement dépourvu, que nous n'y trouvâmes rien à acheter pour nous nourrir, pas même du pain; chaque particulier en cuit ce dont il a beſoin, & n'en a point à revendre. Ces neuf lieues ſe font à travers une vaſte plaine où la culture, fort négligée, ne donne qu'un peu de bled & de ſafran; ſes habitans d'ailleurs, ſans activité & ſans induſtrie, engraiſſent cependant

beaucoup de ces animaux immondes, proscrits par la loi de Moyse, & que la poésie n'ose nommer sans périphrase.

Nous allâmes coucher *al Provenzio*, bourg assez considérable, dont la culture du safran forme la principale industrie. Nous y fîmes la rencontre d'un Boulanger françois, qui fut enchanté en nous entendant parler sa langue. Ce premier rapport lui inspira assez de confiance pour l'engager à nous faire ses doléances sur les persécutions qu'il éprouvoit, & à nous prier d'en être les interprêtes auprès du Gouvernement. Quoique établi & marié depuis long-tems sur cette terre ingrate, il n'avoit pu effacer le péché de son origine ; il y étoit vu avec jalousie & traité avec rigueur : on ne lui pardonnoit pas de faire de meilleur pain que ses confreres. Ainsi dans tous les états l'envie s'attache aux succès, & les empoisonne. Nous administrâmes au pauvre Boulanger toutes les consolations que nous suggéra notre hu-

Bourg de Provenzio.

Rencontre que nous y fîmes.

manité ; & pour quelques paroles consolantes, quelques promesses vagues d'interposer notre crédit en sa faveur, nous emportâmes ses bénédictions & les effusions de sa reconnoissance.

Moulins à vent connus de Don Quichotte.

Au-delà du Provenzio le terrein s'améliore ; on traverse des campagnes bien cultivées & deux villages, *Pedronera*, qui a une fabrique de salpêtre, & la *Mota*, bien situé dans une vallée peu profonde : ce dernier est dominé à l'Orient par une éminence, sur laquelle s'élevent douze moulins à vent rangés comme en ordre de bataille. D'après leur position, relativement aux villages qui doivent toute leur renommée à Cervantes, le *Quintanar* & le *Toboso*, je ne doutai pas que ces moulins ne fussent ceux qui avoient été témoins & victimes des premiers exploits de Don Quichotte. Nous parcourûmes des yeux les vastes plaines qui en avoient été le théâtre. Nous n'étions qu'à une lieue du Toboso, patrie de Dulcinée ; nons pouvions par un léger détour

Théâtre de ses exploits.

traverſer ce village que la gaieté & le génie de Cervantes ont preſqu'aſſimilés aux lieux les plus célébrés par la trompette de l'Hiſtoire. Nous voyions, pour-ainſi-dire, errer autour de nous l'ombre de ce grand homme & le ſquelette de ſon héros : il nous ſembloit qu'une demi-lieue plus loin l'illuſion ſe ſeroit convertie en réalité ; mais notre voiturier étoit peu verſé dans la littérature, &, comme le cerf de la Fontaine, *n'avoit pas accoutumé de lire*, il ne partageoit pas notre curioſité : nous ne pûmes vaincre ſon inflexibilité ; il fallut nous contenter de découvrir du grand-chemin le clocher du Toboſo, le petit bois où Don Quichotte en embuſcade attendoit la tendre entrevue qu'il avoit fait négocier par ſon fidele écuyer, & la maiſon où Dulcinée reçut ſon langoureux meſſage. Nous ne pûmes le voir que de loin.

Pleins des ſouvenirs que nous rappelloient ces plaines enchantées, nous traverſâmes le Quintanar, & arrivâmes au Village du Corral

Corral, grand village qui n'étoit plus qu'à neuf lieues d'Aranjuez.

C'étoit jusqu'à cet endroit qu'avoit déjà été conduite une des belles routes de l'Espagne, que ce Royaume doit aux soins de M. le Comte de Florida-Blanca, & qui depuis a été poussée plus loin. Il n'en est pas de plus droite, de plus solide & mieux tracée ; elle part d'Aranjuez, & traversant *Ocana*, s'avance dans la Manche jusqu'à seize lieues de la capitale. On venoit de placer la borne qui marquoit la seizieme lieue. De ce point à Madrid on trouve un chemin aussi beau qu'en aucun autre endroit de l'Europe ; mais il reste à vivifier ce pays aride, nud & mal peuplé ; à réveiller l'industrie de ses habitans entassés dans de grands villages éloignés au moins de trois lieues les uns des autres, sans que dans l'intervalle qui les sépare on rencontre un hameau, une ferme, un bouquet d'arbres ; il reste à bâtir des asyles commodes

Beau chemin qui va de ce village jusqu'à Madrid; mais il faut vivifier le pays qu'il traverse.

des pour les voyageurs, qui, en traverſant ces plaines vaſtes & brûlantes, doivent deſirer ſouvent la fraîcheur, l'ombre & le repos. C'eſt un vœu qu'on forme preſque par-tout en parcourant l'Eſpagne; le remplir eſt une tâche digne du zele éclairé de M. le Comte de Florida-Blanca, qui, en effet, y conſacre depuis quelques années les loiſirs de la paix.

A l'époque où je revenois de Valence, ce Miniſtre s'occupoit ſérieuſement de l'établiſſement des poſtes pour les voitures. Juſqu'alors la ſeule maniere d'y voyager rapidement étoit la courſe à franc étrier : tous ceux à qui leur ſexe, leur âge où leur état ne permettoit pas cette méthode leſte, mais périlleuſe, de parcourir l'Eſpagne, étoient obligés de ſe traîner lentement dans des voitures du pays attelées de ſix mules, les ſeules bêtes de trait qui ſoient en uſage. Ces voitures, qu'on nomme *colleras*, font huit à dix lieues par jour tout au plus,

enforte que le voyage de Cadix, par exemple, à Bayonne, c'eft-à-dire un trajet de deux cens lieues, employoit au moins trois femaines. M. le Comte de Florida-Blanca a fenti qu'un des moyens de vivifier fa patrie étoit d'y rendre les communications plus aifées & plus rapides. Il conçut donc à-la-fois le projet d'y conftruire des chemins, d'y bâtir des auberges, & d'y établir des poftes. Les dépenfes & les follicitudes de la derniere guerre ont retardé l'exécution de ce triple plan; & même depuis le retour de la paix elle ne peut avoir lieu que lentement & fucceffivement (1). Les quatre routes principales, celles de Madrid à Cadix, à Barcelone, à la frontiere de France & à la frontiere de Portugal, ont d'abord fixé l'attention

Plan de M. le Comte de Florida-Blanca pour donner des chemins & des poftes à fa patrie.

---

(1) J'apprends que depuis mon départ il y a des Diligences établies fur quelques routes principales, une entr'autres de Bayonne à Madrid, par laquelle on fera, pour foixante francs, ce voyage en fix jours.

du ministere ; & parmi elles la premiere, qui réunit les deux villes les plus intéressantes du Royaume, devoit avoir la préférence ; c'est aussi celle dont M. le Comte de Florida-Blanca s'est d'abord occupé ; & vers la fin de 1784, on pouvoit voyager commodément en chaise-de-poste de Madrid à Cadix, du moins dans la belle saison : car les chemins d'Andalousie ont encore besoin de grands travaux pour n'être pas impraticables après de longues pluies.

Dans le courant de 1785, je fus des premiers à me servir de cette nouvelle commodité pour traverser cette province si renommée, & visiter un des ports les plus célebres du monde.

D'Aranjuez, j'allai d'abord à *Ocana*, petite ville sur un terrein élevé, qui s'abaisse insensiblement aux approches de la *Guardia*, à trois lieues de-là. Ocana n'avoit de remarquable qu'une Ecole d'équitation qui prospéroit sous les auspices du Lieutenant - Général Don Antonio

Ecole d'équitation d'Ocana, récemment supprimée.

Ricardos, & fourniſſoit à la cavalerie eſpagnole des Officiers inſtruits, lorſque la Cour d'Eſpagne, par des raiſons qu'on ne ſe permettra pas d'apprécier, jugea à propos de la ſupprimer en 1785.

En ſortant d'Ocana, la vue embraſſe une vaſte plaine parfaitement unie, qui donne un avant-goût de celles de la Manche : cette province s'annonce auſſi par des bouquets d'oliviers plus fréquens. La Guardia, à l'Egliſe près, paroît de loin un vaſte monceau de ruines. Tembleque, qu'on trouve au bout de deux lieues, n'a pas mauvaiſe apparence, & n'eſt pas tout-à-fait dépourvu d'induſtrie. On y fait quelques ouvrages de mercerie avec de la ſoie qui y vient de Tolede : on tire auſſi un peu de ſalpêtre du terrein qui l'avoiſine ; ce qui aſſurément n'embellit pas ſes environs.

Petites fabriques de Tembleque.

La premiere poſte, après Tembleque, eſt une maiſon iſolée, nommée *Canada de la Higuera* : c'eſt le plus miſérable gîte de toute la route. Je n'y trouvai

que de l'eau qu'il fallut boire, faute de verres, à la cruche même.

Deux lieues plus loin eſt *Madridejos*, joli village au ſortir duquel on eſt agréablement ſurpris de trouver au milieu des plaines les plus dépouillées de verdure, une allée d'ormes blancs, quelques potagers, & pluſieurs bouquets d'arbres : *rari nantes in gurgite vaſto.*

Madridejos.

Au bout de trois lieues d'un pays toujours uni & ſans variétés, on arrive au *Puertolapiche*, petit village près duquel Don Quichotte, à l'entrée de ſa carriere, ſe fit armer chevalier. Il eſt placé au bas de deux côteaux ſemés de quelques oliviers, & qui s'abaiſſent doucement vers l'eſpece de défilé où les vaſtes plaines de la Manche ſe rétreciſſent un inſtant pour s'élargir enſuite, & s'étendre juſqu'aux pieds de la Sierra-Morena.

Village de Puertolapiche, connudans le Roman de Don Quichotte.

Villalta eſt un village à deux lieues plus loin, où l'on fait de gros draps avec

Villalta.

Pont sur la Guadiana.

la laine du canton. Avant d'y arriver, on passe un pont de pierres étroit, long & mal entretenu, des deux côtés duquel est une large flaque d'eaux croupissantes, recouvertes par des herbes marécageuses. On n'est pas peu étonné d'apprendre que cette espece de marais est le fleuve de la Guadiana, qui, à quelque distance de-là, cache tout-à-fait sous terre ses ondes paresseuses, reparoît ensuite, traverse l'Estramadure, puis une partie du Portugal, & forme, à son embouchure dans la mer, la limite entre ce Royaume & l'Espagne.

Manzanares, quartier des Carabiniers.

Cinq grandes lieues séparent Villalta de *Manzanares*, un des plus gros bourgs de la Manche, où les Carabiniers ont un de leurs principaux quartiers, & où, pour prix de l'abondance qu'ils répandent dans le canton, ils violent un peu, aux dépens des bonnes mœurs, les droits de l'hospitalité : ils forment le plus beau corps ds l'armée espagnole, & leur per-

manence dans la Manche y garantit la durée d'une belle race. Frédéric II, dans son systême politique & militaire, eût peut-être applaudi à un désordre utile à ses vues. Charles III l'ignore sans doute; sa vertu ne le toléreroit pas.

Peu après Manzanares on passe la petite riviere de Javalon, dont les eaux, d'après le plan arrêté en 1785, doivent servir à la jonction du Tage à la Guadiana. Le vin des environs de Manzanares ne le cede gueres à celui de *Valdepennas*, autre bourg qui en est à quatre lieues. Tout ce canton est la vraie patrie du bon vin de la Manche. *Santa-Cruz* qu'on trouve deux lieues plus loin, est le chef-lieu des Etats du Grand-d'Espagne, qui est depuis l'année derniere Grand-Maître de la Maison de S. M. C. A deux lieues de Santa-Cruz, on rencontre le petit village d'*Almoradiel*, où se terminent vers le midi les immenses plaines de la Manche. Je crois qu'il n'y a pas en Europe de pays plus

Canton du bon vin de la Manche.

Santa-Cruz.

uni que celui qui regne pendant vingt-deux mortelles lieues entre Tembleque & Almoradiel. Rien de ſi monotone que l'aſpect de ce vaſte horizon : on parcourt trois & quatre lieues ſans que l'œil puiſſe ſe repoſer ſur une habitation humaine ; il s'égare ſur des champs à perte de vue, dont la culture ne paroît pas brillante, quoiqu'il ne manque au ſol que moins de ſéchereſſe pour être excellent. Quelques plantations clair-ſemées d'oliviers interrompent quelquefois l'uniforme aridité de ces plaines : on y remarque moins de vignes qu'on ne s'y attend, quand on ſait la grande conſommation qui ſe fait de vins de la Manche en Eſpagne. Cette province n'eſt pas dans toutes ſes dimenſions auſſi unie que dans celle que l'on parcourt de Madrid à Cadix. Au couchant de Tembleque & de Madridejos elle a des vallées larges & moins arides que ſes plaines : le Roi d'Eſpagne va prendre de deux en deux ans le divertiſſement de la chaſſe aux environs d'Ye-

Plaines vaſtes & nues de la Manche.

Yevenes, où le Roi va chaſſer, & Conſuegra,

venes, village de la partie occidentale de la Manche, à douze lieues d'Aranjuez; il domine une belle & vaste vallée où les plants d'oliviers sont répandus avec profusion, & de l'autre côté de laquelle s'éleve de dessus une chaîne de collines le vieux château de Consuegra. La ville de ce nom est aux pieds du château : c'est-là qu'un François, dont nous avons parlé plus haut, M. Salvador Dampierre, établit il y a dix à douze ans une fabrique de salpêtre, dont le succès ne répondit pas à ses soins. sont dans sa partie occidentale.

Mais revenons sur la route de Cadix. Au sortir d'Almoradiel, on approche de la Sierra-Morena. Il y a peu d'années que pour traverser ce canton, l'effroi des voyageurs, on alloit gagner plus à l'occident la chaîne de montagnes qui porte ce nom : on passoit par le bourg du Viso, & de-là on la franchissoit presqu'au péril de sa vie, dans une de ses parties les plus escarpées, qu'on appelloit le *Puerto del Rey*. M. le Maur, Changement qui s'est opéré sur le chemin de la Sierra-Morena.

François, attaché depuis long-tems au Corps du Génie en Efpagne, & dont les talens languiffoient dans l'oubli, fut choifi en 1779 par le Comte de Florida-Blanca pour rendre au moins praticable cette route, la plus fréquentée du Royaume. Il y a fubftitué un des beaux chemins qu'il y ait en Europe; il regne pendant fix lieues, depuis Almoradiel jufqu'à la Caroline : d'abord il monte prefque infenfiblement ; mais les rochers dont ce pays eft hériffé, s'élevant davantage, il paffe à travers les finuofités par lefquelles ils fe rapprochent & s'éloignent tour-à-tour. M. le Maur n'avoit que le choix ou de fuivre le fond des vallées qui font à leur bafe, ou de franchir leur cime efcarpée. La main du génie s'eft frayé une route mitoyenne : c'eft le long de leurs flancs raboteux qu'elle promene le voyageur étonné. De ces rochers qui s'oppofoient à fon paffage, les uns ont difparu par l'explofion de la poudre, les autres fe font applanis fous fes pas;

Obftacles qu'il y a eu à vaincre pour le conftruire.

il en voit quelques-uns servir d'appui solide à cette même route à laquelle ils sembloient opposer des obstacles invincibles, comme un Conquérant renverse les ennemis de ses projets glorieux, & les convertit en instrumens de son autorité. Ce n'est que par de longs circuits que l'art a remporté ce triomphe; il a appellé à son secours les ponts, les taluds revêtus en maçonnerie, quelques pans de muraille à hauteur d'appui; foibles remparts à l'abri desquels on roule sans danger comme sans frayeur sur le bord des abîmes. C'est ainsi qu'on arrive au *despena perros*, point où les rochers se rapprochent tellement, qu'ils semblent prêts à former une voûte sur la tête du voyageur. Au fond de la vallée s'échappe avec fracas un ruisseau, dont les eaux seront d'un grand secours au canal dont le même M. le Maur a tracé le plan.

A un petit quart-de-lieue au-delà de cette masse de rochers, se trouve la poste de *las Correderas*, groupe de chau-

mieres isolées au sein des montagnes.

Colonies de la Sierra-Morena.

De-là on monte sans effort à la Caroline, chef-lieu des plantations de la Sierra-Morena. Nous avons dit plus haut, qu'elles avoient dû leur état florissant à Don Pablo Olavidé. La disgrace de cet illustre citoyen les a fait déchoir sensiblement ; non que son successeur, Don Miguel Ondeano ne soit plein de zele & d'excellentes intentions ; mais outre qu'il n'a peut-être pas les qualités brillantes de M. Olavidé, & sur-tout cette activité éclairée qui anime tous les lieux où elle se porte, il a été pendant toute la derniere guerre privé des cent mille réaux par mois, que le Roi avoit assignés pour l'entretien de ces colonies ; ce qui a suspendu l'exécution des mesures indispensables, dont l'Intendant évaluoit en 1785 les frais à près de 4 millions & demi de réaux. Tels étoient la construction d'un certain nombre de maisons nouvelles, la réparation de plusieurs qui avoient été détruites par les injures du

Ce qui les a fait déchoir depuis quelques années.

tems, l'établiſſement de huit magaſins de bled, la conſtruction de deux nouvelles égliſes, d'un moulin à huile, d'un corps de caſernes, &c.; toutes meſures dont la néceſſité ſembloit annoncer les progrès de la culture & de la population. Une autre ſource de la décadence de cette colonie dont la formation honore, malgré ſes défectuoſités, le regne de Charles III, c'eſt qu'on s'eſt trop preſſé d'en tirer des impôts. Déjà ces pauvres colons, qui ne cultivent pas un ſol à beaucoup près auſſi fertile qu'on l'avoit cru d'abord, payent au Roi des contributions pour le vin, l'huile, l'eau-de-vie, le ſel & même le bled qu'ils conſomment. Il ſemble qu'on s'eſt trop attaché à prouver à la Cour que cet établiſſement loin d'être long-tems à ſa charge, pouvoit au bout de quelques années la dédommager de ſes avances. Ces diverſes ſources de découragement ont fait un peu languir l'agriculture, & ont même éloigné pluſieurs familles de colons. Ce-

Elles recommencent à se ranimer.

pendant lorſque je paſſai à la Caroline, une perſonne très-inſtruite, m'aſſura que cette émigration avoit ceſſé depuis quelque tems, & que l'on comptoit encore, tant dans cette petite capitale que dans les hameaux qui en dépendent, 5044 perſonnes. Les familles Allemandes, qui d'abord abondoient dans cette colonie, ont diſparu en partie. Celles qui reſtent s'amalgament peu-à-peu avec les Nationaux; & déjà à la Caroline, elles n'ont plus de Prêtres qui parlent leur langue.

Guarroman, village de la nouvelle Colonie.

Guarroman, qui eſt la premiere poſte après la Caroline, eſt un des principaux lieux des colonies de la Sierra-Morena. Il contient environ 114 familles, & continue à proſpérer. Les bleds & les beſtiaux forment la principale reſſource de ſes colons. De Guarroman on deſcend vers Baylen, & l'on ſort de la Sierra-Morena. Baylen eſt un ancien bourg, dans le territoire duquel ſe trouve encore une des plus belles races de chevaux d'Andalouſie.

La poste de Baylen à la *Casa del' Rey*, est la plus mauvaise de la route. Tour-à-tour sabloneuse ou hérissée de rocailles, tortueuse & escarpée, on la franchiroit plutôt à pied qu'en chaise-de-poste.

A une grande lieue de Baylen, on remarque à gauche une grosse *Venta* qu'avoit fait commencer M. Olavidé, mais qu'on a abandonnée depuis sa disgrace, comme si elle eut été frappée du même anathême que son fondateur.

On passe ensuite sur un assez beau pont de pierres le Rumblar, qui, une demi-lieue plus loin, se rend dans le Guadalquivir. On arrive enfin à la *Casa dèl Rey*, poste isolée au milieu des bois. De-là on commence à appercevoir le Guadalquivir, qu'on atteint un peu avant d'arriver à Anduxar. Tout le chemin depuis Guarroman jusqu'à cette ville est semé d'oliviers, dont la verdure pâle & triste est la seule qu'on voye dans ce trajet.

Premier aspect du Guadalquivir.

Anduxar. Anduxar se présente assez bien ; ses environs sont agréables, & annoncent le voisinage d'un fleuve. Le Guadalquivir coule à quelque distance de ses murailles. C'est-là qu'on projette depuis long-tems de commencer à le rendre navigable ; mais il faudra, avant tout, détruire trois moulins qui barrent son cours dans toute sa largeur.

En sortant de la ville, on passe sur deux ponts séparés par une porte ancienne & fort massive, puis on côtoye une longue plantation d'oliviers. On monte ensuite une côte escarpée, & après une poste mortelle de trois lieues & demie, on arrive à *Aldea del Rio*, village sur une éminence au bord du Guadalquivir. Sa situation est riante, ses habitans paroissent heureux & moins pauvres que ceux de tout ce canton. Ils y font quelques draps grossiers de la laine qu'ils recueillent. Nous y trouvâmes d'excellens melons d'eau que les Lucullus de notre capitale

Aldea del Rio.

capitale auroient, au fort de la canicule, payé un louis piece, & que nous eûmes pour dix sols.

On suit d'assez près le Guadalquivir, en allant de ce village à celui del Carpio, placé sur une côte escarpée, & dominé par un vieux château qu'on nous assura avoir été témoin des prouesses du fameux Bernard del Carpio. Village del Carpio.

Il est à cinq grandes lieues de Cordoue. Cette ville ancienne & célébre, comme la patrie de Seneque & de Lucain, comme ayant été pendant plusieurs siecles la résidence des rois Maures, comme possédant dans son territoire les plus beaux haras d'Andalousie, n'a rien d'imposant. On n'y voit d'autre édifice remarquable que sa Cathédrale. Ses rues sont étroites & mal pavées. Elle se présente bien lorsqu'on y arrive de Cadix. Elle forme, en pente très-douce, une sorte d'amphithéâtre semi-circulaire le long du Guadalquivir. Ville de Cordoue.

En venant de Madrid on passe ce

fleuve ſur un pont qu'on nomme Puente d'Alcoleda. Il étoit fort délabré lors de mon voyage, & on étoit occupé à le réparer.

De-là aux murailles de Cordoue, le terrein eſt uni, bien cultivé, & contient beaucoup de plants d'oliviers.

Détails ſur ſa Cathédrale.

Dans le court ſéjour que je fis dans cette ville, je ne manquai pas d'aller viſiter ſa fameuſe Cathédrale, qui avoit jadis ſervi de moſquée aux Maures. Elle forme un quarré long de 150 pas ſur 138. Elle eſt bien éclairée, mais trop baſſe. Ses colonnes ſont de marbre, placées en quinconce & fort bien conſervées. A moins de les compter l'une après l'autre, il eſt difficile d'en ſavoir exactement le nombre, parce qu'il n'eſt gueres de rangée qui ne ſoit interrompue par quelque porte ou quelque chapelle; mais par approximation je les évaluai à 600. Ces colonnes d'un marbre noirâtre ne s'élevent pas à beaucoup près juſqu'au plafond; elles n'ont gueres que dix à douze pieds de haut, & ſont ſans baſe

& ſans chapiteau ; elles ſont réunies entr'elles par deux arceaux placés l'un au-deſſus de l'autre, recouverts de plâtre, & ſoutenus eux-mêmes par un maſſif de maçonnerie également reblanchi. Il en réſulte un enſemble très-peu agréable à l'œil. Auſſi cette Cathédrale eſt-elle bien plus remarquable par ſa bizarrerie que par de véritables beautés. Cependant ce vaſte édifice ſoutenu par une forêt de colonnes, garni de Chapelles, en général aſſez bien ornées, a quelque choſe de grand. Les Chrétiens en conſacrant cette moſquée au culte du vrai Dieu, ne l'ont pas embellie. Ils ont pris ſur ſes dimenſions pour y établir quelques Chapelles principales. Il y en a une, dont le plafond paroît avoir été conſervé tel qu'il étoit ſous l'empire des Maures.

Il regne le long du grand côté de cette Cathédrale, une cour qui eſt un reſte précieux du ſéjour des Maures à Cordoue. Elle eſt toute plantée d'orangers, dont le feuillage antique & touffu ſert

d'afyle à une foule d'oifeaux, & couvre de fon ombrage plufieurs fontaines qui y entretiennent une fraîcheur perpétuelle. Je n'oublierai de long-tems la mauvaife réception qu'on m'y fit. Si comme ce fameux Anglois qui avoit paffé une nuit à Blois, & jugea tous fes habitans d'après la femme de fon auberge, je voulois juger Cordoue d'après cet échantillon, j'aurois pris une mauvaife idée de l'urbanité de fes habitans. J'étois entré dans la Cathédrale fans difficulté; mais tandis que j'étois occupé à compter fes colonnes, à calculer fes dimenfions, le peu de perfonnes que j'y avois trouvées fe retiroient, les diverfes iffues que j'avois obfervées fe fermoient; il n'y en avoit plus d'ouverte que la porte qui conduifoit à cette belle orangerie des Maures : je m'y préfentai pour fortir. Quelle fut ma furprife de me voir accueilli par deux bedeaux qui me reprocherent très-peu civilement le tems que je venois de perdre, felon eux, à *arpenter* leur

Ce qui m'y arriva.

église, comme si ç'eut été là l'heure d'y rester. Je leur représentai fort doucement (ce n'étoit pas le cas de faire le mutin), qu'étranger dans Cordoue, je ne pouvois savoir que midi étoit une heure indue pour sa Cathédrale. Bien vous en a pris, me répliquerent-ils assez durement, (car la douceur souvent ne fait qu'encourager l'insolence,) bien vous en a pris que vous n'ayez pas été apperçu par ces deux dogues, (ils me les montrerent) destinés à y maintenir la police, vous en seriez sorti plus vîte que vous n'y êtes entré, & ils ne vous auroient pas laissé le tems d'en compter les colonnes. En sortant par une porte de la cour qu'ils m'ouvrirent cependant, mais d'assez mauvaise grace, je leur témoignai mon étonnement de ce que des chiens avoient l'étrange destination de chasser les fideles de la maison de Dieu. Mais mon costume de voyageur n'avoit rien d'imposant; ma leçon n'aura pas fructifié.

J'en ſuis fâché pour ceux qui viendront après moi.

Cette Cathédrale au reſte s'annonce très - mal extérieurement. Elle ne préſente qu'un bâtiment maſſif & informe, revêtu d'énormes pilliers quarrés. Dans la ville rien n'indique cette activité qui accompagne l'induſtrie, quoi-qu'il y ait quelques fabriques de rubans, de galons & de chapeaux.

Fabriques de Cordoue.

Chemin de Cordoue.

De Cordoue à Ecija on compte dix lieues, que l'on fait à travers de belles campagnes bien cultivées, & quelques grandes plantations d'oliviers. Dans le trajet on change de chevaux d'abord *al Cortijo de Mango negro*, métairie iſolée que nous trouvâmes entourée de vaches, & où cependant il eut été plus facile de ſe procurer un verre de nectar qu'un verre de lait. Les gens de la campagne nous dirent que *l'uſage du pays* n'étoit pas de traire les vaches.

Colonie de la Carlotta.

De cette poſte il y a trois lieues juſ-

qu'à la *Carlotta*, joli village, tout nouveau & très-bien percé. Sa fondation a eu le même objet, & à-peu-près la même époque que celle de la Caroline. C'est le chef-lieu des nouvelles peuplades d'Andalousie. L'intendant qui préside également à ces deux colonies, étoit alors à la Carlotta. J'allai voir cet estimable citoyen que j'avois connu à Madrid. Je fus frappé de la beauté des appartemens qu'il occupoit; ils me rappellerent ce qu'on m'avoit fait observer plusieurs fois, que c'étoit par des débuts semblables qu'en Espagne presque tous les établissemens échouoient. La *Carlotta* est dans une situation riante, au centre d'un canton uni, où les oliviers réussissent à merveille. Elle est moins considérable que la Caroline, mais plus qu'une troisieme colonie de la même espece, nommée *la Louisiana*, à trois lieues au-delà d'Ecija. Celle-ci a tout au plus 150 familles de colons, dont le bled est presque la seule ressource.

Ville d'Ecija.

C'est entre ces deux colonies, à quatre lieues de la premiere, qu'on trouve Ecija, ville assez grande, bien bâtie, & l'une des plus jolies de l'Andalousie.

Le chemin de la Carlotta à Ecija est agréable. Il traverse tour-à-tour des campagnes bien cultivées, & des plantations d'oliviers ; & tout l'horizon est parsemé de petits maisons de campagne, de métairies & de moulins à huiles.

De l'autre côté d'Ecija, le terrein est moins cultivé. En sortant de cette ville, on trouve un obélisque de mauvais goût, & on passe le Xénil sur un assez beau pont.

Colonie de la Luisiana.

Depuis *la Luisiana* le terrein va un peu en descendant. Les petites fermes qui font partie de cette nouvelle colonie, s'étendent de distance en distance le long du grand-chemin jusqu'à une grande demi-lieue ; quelques-unes sont occupées par des familles Allemandes, qui, heureusement pour le voyageur altéré, connoissent l'usage de traire leurs vaches.

Après avoir quitté la Luisiana, on apperçoit de loin pardessus un côteau aride, quelques maisons de Carmona, qui en est à trois lieues & demie, & qui de ce côté s'annonce assez mal. C'est cependant une ville riante, animée, & assez considérable. Son clocher principal est d'une structure singuliere. C'est une haute tour, fort effilée, qui se termine en flêche, & sur laquelle sont placés en compartimens de toutes les couleurs, les ornemens les plus bizarres de l'architecture. Ce colifichet assez moderne, prouve que le bon goût n'a pas encore pénétré dans cette partie de l'Espagne. Sans doute il n'a pas eu la sanction de l'académie de San-Fernando.

Clocher de Carmona.

De Carmona à Séville il y a six lieues, pendant lesquelles on change une fois de chevaux. Le pays est uni & couvert d'oliviers.

Chemin de Carmona à Séville.

Je n'avois qu'un après-dîné à consacrer aux choses remarquables de la seconde

ville de l'Eſpagne. Un François très-obligeant auquel j'étois adreſſé, ſervit à ſouhait mon impatience & ma curioſité.

Viſite rapide de Séville.

Fabrique de tabac.

Nous viſitâmes d'abord avec ſoin la fabrique de tabac, établiſſement immenſe par l'étendue de l'édifice, & la quantité de bras qu'il occupe. Nous vîmes le tabac en feuilles tel qu'il arrive de la Havane, où l'on n'en fabrique qu'une petite quantité, la maniere de le raper, celle de préparer l'eſpece d'ocre (almazarron) avec lequel on le mêle pour lui donner ſa couleur & ſon onctuoſité; celle d'opérer ce mélange; celle de faire ces petites pipes, connues ſous le nom de *Cigaros*, dont la conſommation eſt ſi prodigieuſe en Eſpagne. Nous parcourûmes les diverſes chambres où ces différentes ſortes de tabac enfermés dans des boëtes, ſont emmagaſinées, étiquettées, emballées, expédiées pour tous les cantons de la Péninſule. Il eſt difficile de trouver réunies, dans un pareil eſpace, plus d'activité, plus de variété dans les

occupations. Auſſi eſt-ce de cette fabrique que découle une des ſources les plus abondantes des revenus du Souverain. On évalue, année commune, à vingt millions de nos livres ce qu'elle produit au fiſc Eſpagnol.

De-là nous allâmes viſiter la fabrique des canons de cuivre, qui, avec celle de Barcelone, approviſionne tous les arſenaux de l'Eſpagne en Europe. On y ſuit encore, avec quelques légeres modifications, la méthode de M. Maritz. J'obſervai avec un plaiſir particulier, la machine ingénieuſe avec laquelle on fore les canons après les avoir coulés dans un moule plein. Fabrique de canons.

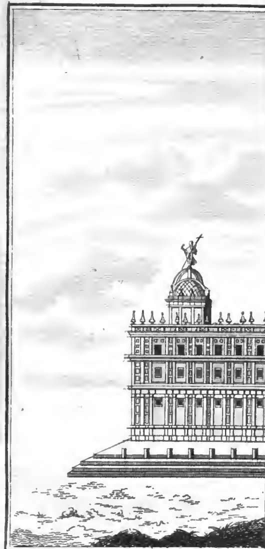
Des détails que je recueillis ſur cette fonderie, je conclus que, ſoit négligence, ſoit mauvaiſe foi des employés ſubalternes, il y auroit une grande économie à faire ſur les frais de cet établiſſement. On raffine à Séville chaque année environ 6000 quintaux de cuivre tant du Mexique que du Pérou; & cha-

que quintal de cuivre raffiné, coûte au Roi à-peu-près 50 réaux, (12 liv. 6 ſ.) Peu avant que je paſſaſſe à Séville, un François avoit propoſé au Roi une méthode, qui devoit épargner 22 réaux par quintal. Mais ſoit par un attachement ſervile à une ancienne routine, ſoit par prévention contre la nation du propoſant, ſoit par quelques motifs encore moins innocens, ſa propoſition fut rejettée. Il ne ſe découragea pas; il raffina & fondit quelques pieces de canon ſuivant ſa méthode. Des épreuves auxquelles on voulut bien ſe prêter pour ne pas trahir trop de mauvaiſe volonté, atteſterent leur bonne qualité; mais l'intrigue, qui ne s'endormoit pas, parvint à borner là ſes ſuccès.

Nouveaux embelliſſemens de Séville.

Au ſortir de cette fonderie, nous viſitâmes les plus beaux quartiers de Séville. Nous parcourûmes les bords du Guadalquivir, de l'embelliſſement deſquels les derniers Intendans d'Andalouſie, Mrs. Olavidé, Domeſaïn & Lerena, ſe


BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI



CATHÉDR

ſont beaucoup occupés. J'admirai l'emplacement qui fait face au fauxbourg de Triana, partie conſidérable de la ville, dont il eſt ſéparé par la riviere. Quelques édifices principaux décorent à une certaine diſtance cette portion de ſes bords. C'eſt dans l'intervalle qui regne entr'eux & le Guadalquivir, que M. de Lerena a commencé une promenade que ſa promotion au Miniſtere l'a empêché d'achever. M. Olavidé a été arrêté par une autre cauſe dans ſes projets d'embelliſſemens. Séville lui doit cependant une partie de ſes quais, quelques établiſſemens, pluſieurs beaux édifices, & une longue allée d'arbres qui regne au bord du Guadalquivir au-delà de ſon enceinte : & malgré les anathêmes de l'Inquiſition, ſa mémoire y vivra long-tems.

Ce qu'elle doit à M. Olavidé.

Pour juger de l'enſemble de Séville, nous montâmes à la *Giralda* par un eſcalier en ſpirale & ſans marches : c'eſt ainſi qu'on appelle le clocher de la Cathédrale, vaſte édifice & l'un des plus

Clocher de la Cathédrale.

beaux monumens gothiques qui nous restent. Il nous parut que l'enceinte de Séville n'est gueres moins grande que celle de Madrid.

Tombeau de Christophe Colomb.

Je ne manquai pas de chercher devant le chœur de cette Cathédrale le tombeau de Christophe Colomb ; il n'est désigné que par une pierre qui porte ces mots : *A Castilla y Arragon otro mundo diò Colon* (1) : inscription laconique en vrai style lapidaire, qui vaut bien ces inscriptions fastueuses dont une éloquence empoulée, gagée par la vanité, charge les mausolées de tant de personnages inutiles, sans cependant les sauver de l'oubli.

Je savois que Séville étoit la patrie du fameux peintre Murillo, & qu'on y conservoit ses principaux chefs-d'œuvres. Je les trouvai aux Capucins, & à l'Hôpital de la Charité.

Tableaux de Murillo.

Aux Capucins, j'admirai sur-tout un

(1) A la Castille, à l'Arragon, Colomb donna un autre monde.

Christ qui se détache de sa croix, avec l'expression de la plus touchante douceur, pour embrasser St. François.

A la Charité, chacun des dix tableaux de Murillo réclame à l'envi l'attention des amateurs. Je fus sur-tout frappé de la vérité de celui de Moyse faisant jaillir de l'eau d'un rocher ; de celui du retour de l'Enfant prodigue, & de celui de Ste. Elisabeth, qui guérit d'une maladie dégoûtante plusieurs jeunes garçons qui l'entourent.

Je visitai aussi l'Alcazar de Séville, qui étoit autrefois l'habitation des Rois Maures, & son Hôtel des Monnoies, deux édifices voisins & remarquables chacun dans leur genre. L'Alcazar est vaste & commode ; mais est un composé de pieces de rapport, entre lesquelles il n'y a pas d'ensemble : l'Hôtel des Monnoies est le plus ancien de l'Espagne.

Alcazar, Hôtel des Monnoies.

Les environs de Séville me parurent comme ceux des autres villes d'Andaloufie, assez bien cultivés. J'y remarquai

Environs de Séville.

Marie.

& peu cultivé, & se termine au milieu des sables. On n'en sort que pour arriver au port Sainte-Marie, jolie ville presque toute rebâtie à neuf, dont la plupart des rues sont larges & tirées au cordeau. C'est proprement la résidence du Capi-

taine-

taine-Général de l'Andaloufie ; mais le Comte d'Oreilly, qui réuniffoit alors cette place à celle de Gouverneur de Cadix, s'étoit fixé dans cette derniere ville. Il avoit obtenu, depuis quelques années, que l'Ecole-militaire qu'il avoit fondée à Avila, lorfqu'il étoit Gouverneur de Madrid, fut transférée au port Sainte-Marie. A portée de la furveiller il commençoit à la tirer de cet état de langueur, auquel fon éloignement & la guerre l'avoient réduite, lorfqu'on lui a enlevé les deux belles places qui le fixoient dans cette contrée.

Ecole-militaire du port Ste.-Marie.

On a le premier afpect de la Baye de Cadix, du haut d'un côteau qui eft à-peu-près à moitié chemin de Xerez au port Sainte-Marie. Ce coup-d'œil eft très-pittorefque, fur-tout pour quiconque a vu auparavant des plans de cette vafte Baye. De-là on en embraffe tout le contour comme fur une grande carte topographique : on y voit diftinctement les deux points qui forment l'entrée de la Baye,

Premier afpect de la baye de Cadix.

le fort Saint-Sébaſtien d'un côté & la ville de Rota de l'autre. On a Cadix en face, on voit la langue de terre baſſe & étroite, qui le ſépare de l'iſle de Léon, le tour preſque ſemi-circulaire, que fait enſuite la Baye pour aller baigner la Carraque, Port-Réal & enfin le port Sainte-Marie. C'eſt ainſi ſans doute que les provinces, les chaînes de montagnes, les ſinuoſités des côtes & des rivieres s'offrent aux regards de ces oiſeaux qui vont au ſein de la nue échapper aux nôtres. C'eſt ainſi que ces objets dans leur maſſe impoſante & dans leurs détails, ont été ſaiſis par ces hardis rivaux des habitans de l'air, ces voyageurs aériens, dont l'intrépidité a réveillé quelques inſtans notre enthouſiaſme, que nous avons enſuite d'autant plus déprimés, que nous les avions d'abord plus exaltés, mais que nos neveux vengeront peut-être de notre dédaigneuſe légéreté, en immortaliſant leurs noms, & en perfectionnant leurs découvertes.

Arrivé au port Sainte-Marie, j'avois

à choisir entre deux routes ; celle qui mene droit à Cadix en traversant la Baye, & celle qui en fait le tour par terre, en passant par Port-Réal & l'isle de Léon. Je me décidai pour la premiere, je frétai pour 60 réaux une de ces grandes barques dont les patrons viennent, à l'envi, offrir le service aux passagers, & en moins d'une heure je fus transporté par un bon vent largue sur le quai de Cadix.

Je m'embarque au Port Ste.-Marie pour Cadix.

Le port Sainte-Marie est situé près de l'embouchure du Guadalete, qui à force de charier des sables dans la Baye, y forme une barre que, pendant l'hiver surtout, on ne franchit pas sans quelque danger. Les Bateliers, intéressés à nourrir une frayeur dont ils rendent les passagers tributaires, ne manquent pas d'exagérer ce danger ; & au moment où il est le plus imminent, prononcent une priere dont ils demandent ensuite le prix par une quête ; mais les passagers les plus timides, & même les plus dévôts, ont encore plus de confiance dans l'habileté

Barre de sable redoutable dans ce passage.

de leurs conducteurs, que dans l'intercession du Saint qu'ils invoquent.

Eloge de l'adminiſtration de M. le Comte d'Oreilly à Cadix.

J'arrivai à Cadix à une époque, où cette ville, ſous l'influence bienfaiſante de M. le Comte d'Oreilly, éprouvoit des changemens avantageux dans preſque tous les genres. Comme il y réuniſſoit tous les pouvoirs, il ne trouvoit aucun obſtacle que ſon activité ne franchît. Cadix lui devoit ſes embelliſſemens, ſon aggrandiſſement, ſa propreté; que ne peu-on dire auſſi ſa ſûreté! Mais la vigilance du Comte d'Oreilly n'avoit pas encore en 1785 embraſſé cette partie eſſentielle de la police; & les meurtres étoient encore très-fréquents à Cadix à cette époque.

Si quelque choſe peut tenir lieu de ce qui aſſure l'exiſtence tranquille des citoyens, cette omiſſion étoit bien réparée. A la voix du Comte d'Oreilly, les maſures diſparoiſſoient pour faire place à des maiſons réguliérement bâties; les rues ſe pavoient, s'alignoient, étoient ſans ceſſe

purgées de leurs immondices ; les emplacemens vuides ſe couvroient d'habitations ; on peut même reprocher à ce Gouverneur d'avoir pouſſé à l'excès cette économie de terrein. Sur plus d'un eſpace preſque triangulaire s'élevoient par ſes ſoins, des maiſons bizarres qui, ſans commodités pour leurs habitans, ſembloient n'avoir pour objet que d'incommoder leurs voiſins. Le Comte d'Oreilly s'occupoit même d'aggrandir aux dépens de la mer, l'enceinte de Cadix. Déjà l'eſpace occupé par la Douane actuelle, & tout ce qui l'avoiſine, étoit une conquête faite ſur cet élément, mais antérieurement à l'adminiſtration du Comte d'Oreilly : il en méditoit une nouvelle. Il vouloit s'emparer de l'emplacement de l'*Alameda*, promenade qui regne le long de la mer, du côté de la Baye, & dont les arbres ne ſe reſſentent que trop de ce voiſinage. Il vouloit y bâtir, prolonger cet eſpace, en élevant juſqu'à ſon niveau cette partie de la greve qui fait une ſaillie vers l'inté- Son projet pour l'aggrandiſſement de cette ville.

rieur de la ville; & c'étoit sur le bord extérieur de cette nouvelle enceinte, qu'il vouloit faire planter une nouvelle allée d'arbres. Mais pour opérer cette espece de miracle il falloit des fonds, & sur-tout assez de pierres & de décombres pour remplir le vuide immense que M. d'O-reilly vouloit usurper sur la mer. Je ne sais d'ailleurs ce que sera devenu son projet depuis sa retraite. En attendant qu'il pût s'occuper de son exécution, il réparoit une espece de rempart qu'on appelle la *Muralla*, & qui domine le port, & faisoit construire une nouvelle porte du côté du quai où l'on débarque les marchandises des Indes.

Il cultive & embellit les environs de Cadix du côté de la porte de terre.

Il s'étoit fort appliqué à décorer les environs de la porte de terre que les brouffailles couvroient autrefois, & qui servoient d'asyle aux brigands. Sous le Gouvernement d'un de ses prédécesseurs; on avoit établi au même endroit quelques jardins & quelques maisons de campagne. Lors de la querelle relative aux isles de

Falkland, le pusillanime Gouverneur crut voir sa place en danger, & l'ennemi près de ses portes se retrancher derriere ces foibles essais de l'industrie ; & il les fit détruire sans observer que le terrein qu'ils occupoient, étoit tout-à-fait dominé par les feux de la porte de terre.

Sous le Gouvernement du Comte de Xerena, prédécesseur du Comte d'Oreilly, on songea à les rétablir ; mais ils n'ont acquis une forme vraiment agréable que sous les auspices de ce dernier. Il a étendu la culture de l'isthme jusques sur le bord du grand-chemin qui mene de Cadix à l'isle de Léon, & a fait clore le jardin qu'il y a créé par une barriere à claire-voie. Cet exemple a été imité par ses voisins ; de façon que pendant un quart-de-lieue, depuis la porte de terre, le chemin est bordé de pareilles barrieres, qui, par leur uniformité, semblent appartenir au même maître. Cette culture se ressent un peu du voisinage de la mer, de la chaleur du climat, de la nature du terrein ;

dont le ſable n'a pu être recouvert de bonne terre que juſqu'à une certaine hauteur; mais il n'en eſt pas moins très-agréable de voir de la verdure, de cueillir des fleurs & des fruits ſur un ſol que tant de circonſtances ſembloient avoir condamné à la ſtérilité. Il y a plus; en parcourant le jardin de l'aſſeſſeur Mora, & celui du Gouverneur qui y tient, en y voyant proſpérer toutes les productions de l'Andalouſie, la vigne, les mûriers & les oliviers, on oublie, & le ſol que l'on foule, & l'élément dont on eſt environné de toutes parts. Avec le tems ces environs de la porte de terre formeront une eſpece de fauxbourg; & déjà à un gros quart-de-lieue de la ville, on a bâti une égliſe pour ceux qui s'y ſont fixés.

Excellente organiſation de l'hoſpice qu'il a établi à Cadix.

Mais rien ne fait plus d'honneur au zele, à l'intelligence & même à l'humanité de M. d'Oreilly, que l'*hoſpice* qui lui doit, ſinon ſon premier établiſſement, du moins la forme admirable qu'il avoit déjà dans le courant de 1785. Il n'y a pas de

fondation de ce genre, mieux entendue, mieux dirigée : elle offre dans une même enceinte des secours pour toutes les classes de l'humanité, qui réclament, ou les soins, ou la surveillance de l'administration; pour les vieillards des deux sexes, pour les incurables, pour les vagabonds, pour les filles abandonnées, pour les fous & pour les enfans des deux sexes que leurs parens ne peuvent élever. Chacune de ces classes est placée dans des appartemens vastes & bien aérés. On y fournit à chacune d'elles la nourriture & des occupations proportionnées à son âge & à son état. Les familles pauvres y trouvent un asyle, sans que le nombre de ces individus effraye la bienfaisance de l'administration. Pendant que j'y étois, une pauvre veuve venoit d'y obtenir des places pour ses cinq enfans. Cependant pour prévenir les abus, chaque *Alcalde de Barrio* (Commissaire de quartier) étoit tenu de présenter chaque semaine au Commandant un état de tous les su-

jets des deux fexes qui, dans fon quartier, avoient befoin des fecours de la charité, & d'expofer les titres de chacun d'eux. Le Commandant examinoit cet état, & indiquoit en marge fes intentions. Il fe vantoit alors, avec un air de fatisfaction où la bienfaifance fe peignoit autant que l'amour-propre, que fur les dix-fept quartiers dont étoit compofé Cadix, il y en avoit déjà quatorze où l'on n'auroit pu trouver un feul être embarraffé de gagner fa vie, ou dépourvu des fecours qui pouvoient la lui rendre fupportable; & que dans très-peu de tems il fe flattoit de bannir entierement de cette ville l'oifiveté & la mifere. L'ordre qui régnoit dans cet établiffement étoit dû fur-tout à fa furveillance continuelle. Il y paffoit la plus grande partie de tous fes après-diné; il étoit parfaitement fecondé par plufieurs citoyens de marque qui, les uns par un pur fentiment d'humanité, les autres pour lui complaire, s'étoient diftribué entr'eux la direction des divers

appartemens de cet hoſpice. Leur préſence paroiſſoit n'y inſpirer que le reſpect & la confiance. La ſérénité qui y régnoit ſur tous les viſages, le diſtinguoit bien de la plupart des établiſſemens du même genre, qui n'offrent que l'image de la captivité & du malheur. On n'y tient enfermés que les filles perdues & les fous. Les individus de toutes les autres claſſes ont la liberté de ſortir en corps à certaines heures ; il n'y a que la décrépitude ou l'impuiſſance abſolue qui ſoient exemptes de travail. Les bras diſponibles ſont employés pour la plupart à carder, à filer & à tixtre le coton qu'on y reçoit des colonies de l'Amérique. Il y avoit déjà au mois de Septembre 1785, plus de métiers dreſſés qu'il n'y avoit de mains pour les mettre en activité. On me montra un magaſin d'étoffes fabriquées dans l'établiſſement même; elles fourniſſoient à ſa conſommation, & on ſe flattoit d'en avoir bientôt à revendre, & de créer ainſi pour cet hoſpice une nouvelle ſource

de fonds. Il en avoit déjà lorfque M. d'O-reilly s'en chargea ; il les a fait augmenter par la ville, en vendant plufieurs terreins qui lui appartenoient. Enfin, la charité des citoyens y verfe des contributions affez abondantes.

On ignore quel eft fon fort depuis la retraite de M. le Comte d'Oreilly.

Je fortis pénétré d'admiration pour un établiffement auffi louable fous tous les rapports ; & en vérité l'adulation, fi elle pouvoit s'attacher à un homme difgracié, ne pourroit exagérer l'expreffion de ce fentiment. Je ne doute pas que M. d'O-reilly n'ait été dignement remplacé fous tous les rapports ; mais aura-t-il des fucceffeurs qui, fuivant fes erremens, feront affez généreux pour pouffer à fa perfection une fondation qu'ils n'auront eu ni le plaifir ni le mérite d'élever ?

Commerce actuel du port de Cadix.

Le commerce occupe prefque exclufivement les habitans de Cadix ; & on fe le perfuade facilement en voyant le nombre de vaiffeaux qui fréquentent fon port ; on y en compte communément fix à fept cens. Il n'y en avoit cependant gueres

que trois cens, lorſque j'y étois. La Baye eſt ſi vaſte, qu'il y a des places pour les divers bâtimens ſuivant leur deſtination. En face de la ville ſont mouillés les bâtimens marchands qui viennent des ports d'Europe. Tout l'eſpace qui les ſépare du rivage eſt couvert d'une foule de barques, de bateaux & de chaloupes qui ſont dans une activité continuelle. Plus à l'eſt, dans le canal du Trocadero formé par un iſlot qui ſe découvre à marée baſſe, ſont mouillés & déſarmés les vaiſſeaux du commerce des Indes ; l'entrée du Trocadero eſt défendue par deux forts, dont les feux ſe croiſent avec ceux du Puntal, l'un eſt le fort *Matagordo* ; l'autre eſt celui de St.-Louis, bâti par Duguay-Trouin.

Diſtribution des vaiſſeaux dans les différentes parties de la baye.

C'eſt au fond de ce canal qu'eſt bâti le joli bourg de Port-Réal ; & ſur ſes bords ſe trouvent les magaſins, arſenaux & chantiers de la marine marchande. Un Commerçant y avoit fait conſtruire un baſſin, & en avoit réglé les dimenſions de maniere à ne pouvoir ſervir que pour

Bourg de Port-Réal.

les bâtimens marchands. Cependant lorsque j'étois à Cadix on venoit de le lui acheter au nom du Roi; & on se disposoit à en construire un autre tout auprès.

LaCarraque, arsenal de la Marine Royale.

Vers le fond oriental de la baye sont mouillés les vaisseaux de la Marine Royale désarmés, & à portée de ses arsenaux & de ses magasins. Le vaste emplacement où ils sont établis, & que se disputent la mer & la terre, est connu sous le nom de *la Carraque.* La Cour d'Espagne, par une précaution souvent éludée, toujours inutile, & qui ne sert qu'à inspirer des soupçons peu favorables à sa marine, ferme rigoureusement l'entrée de la Carraque à tous les profanes. Je voulus essayer d'obtenir une exception; le Commandant de la marine me fit répondre qu'il ne pouvoit acquiescer à ma demande que d'après un ordre formel du Roi. Je trouvai le moyen de m'en passer; je me rendis à l'isle de Léon, ville assez grande, longue, bien percée & bien bâtie sur la

Difficulté d'en approcher.

bord oriental de la baye : c'est le siége du département de la marine. De cette ville, il y a un petit quart-de-lieue jusqu'au bras de mer qu'il faut passer pour aller à la Carraque. Je m'y présentai de compagnie avec un de ces curieux, devant qui toutes les barrières s'applanissent ; & nous visitâmes à notre aise tout ce que renferment les arsenaux, en toiles, cordages, cables, ancres, armes, bois de construction, agrêts, mâtures. J'admirai sur-tout le logement des forçats & la corderie ; bâtiment qui a six cens pas de longueur, & qui s'annonce au moins aussi-bien que celle de Brest. Quoique cet établissement ne remonte qu'à l'année 1777, il a déjà fait de grands progrès ; des gens instruits qui avoient comparé les cordages & les cables des principaux départemens maritimes de l'Europe, m'ont assuré qu'à cet égard la marine d'Espagne ne le cédoit à aucune autre ; que ses cordages étoient mieux travaillés & plus durables, parce qu'en peignant le chanvre, on en déta-

Je la surmonte.

Corderie.

Bonne qualité des cordages qui s'y font.

che toutes les bourres qu'on laiſſe dans les nôtres & qu'en Eſpagne on deſtine à calefater les vaiſſeaux ; d'où il réſulte un double avantage, des cordages plus ſolides, & un meilleur calefatage. Un autre uſage de nos corderies que les Eſpagnols ont évité d'adopter, c'eſt de goudronner en plein les cordages, & de les conſerver ainſi long-tems en pile. Dans cet état le goudron fermente, ronge le chanvre ; & l'on eſt enſuite étonné de voir les cordages ſe rompre après un ſervice très-court.

Le chanvre d'Eſpagne ſuffit preſqu'à la conſommation de ſa Marine.

Ci-devant les Eſpagnols tiroient preſque tout leur chanvre du Nord. Ils ſont ſur la voie de ſe paſſer de toute autre Nation pour cet objet. Le Royaume de Grenade leur fournit déjà preſque tout le chanvre dont ils ont beſoin pour leur conſommation ; & ils en peuvent tirer auſſi de l'Arragon & de la Navarre. Toutes les toiles, tous les cordages que je vis dans leurs magaſins de Cadix, étoient faits de chanvre Eſpagnol ; & le tiſſu des toiles

toiles me parut égal, ferré & très-folide.

Je trouvai auffi dans les arfenaux de la Carraque une grande provifion de planches de cuivre ; mais elles venoient toutes de Suede ou de Triefte. Les Efpagnols ne favent pas encore affez bien raffiner le cuivre pour confacrer celui du Mexique au doublage de leurs vaiffeaux. Les premiers effais de cette opération datent du commencement de la derniere guerre. Lorfque je quittai l'Efpagne, prefque toutes les frégates Efpagnoles étoient doublées en cuivre ; & l'on fe difpofoit à en doubler tous les vaiffeaux. Planches de cuivre.

On nous montra quelques caronades qu'on avoit fait venir d'Angleterre ; mais on trouvoit à cette efpece de canons plus d'inconvéniens que d'avantages. Caronades.

Je trouvai d'ailleurs les magafins de la Carraque médiocrement pourvus, furtout en agrês, mâtures & bois de conftruction. Jufqu'au miniftere actuel on ne pouvoit ni conftruire, ni même ra-

doubler les vaisseaux de guerre dans le département de Cadix ; & pour les carener, il falloit les abattre sur les pontons. M. de Valdez étant alors Sous-Inspecteur de la Carraque, fit adopter le projet d'y former au moins un bassin ; & depuis qu'il est Ministre de la Marine (depuis 1783,) il s'est fort occupé de son exécution. La nature du terrein sembloit la rendre impossible : c'est une espece de terre-glaise qui s'affaisse facilement ; elle paroît participer de la mobilité de l'élément qui l'entoure, & dont elle est saturée. C'est dans la partie la plus élevée de ce terrein, qu'on commençoit à creuser un bassin de construction au mois d'Août 1785. Nous vîmes enfoncer la forêt de pilotis, sur laquelle devoit s'asseoir une couche de pierres, & on espéroit donner ainsi au futur bassin une solidité contre laquelle tout sembloit conspirer. Les Ingénieurs qui dirigeoient ces travaux osoient à peine compter sur leurs succès ; le but sembloit

Efforts heureux du nouveau Ministre de la Marine, pour construire un bassin à la Carraque.

reculer devant eux : à chaque instant l'inconsistance du terrein trompoit leurs efforts, & trahissoit son impuissance pour soutenir le lourd fardeau qu'on lui destinoit. L'art & la constance ont enfin triomphé; & dans le courant de 1787, au lieu d'un bassin, il y en avoit deux à la Carraque pour la construction des vaisseaux de 64 canons.

Beauté des vaisseaux espagnols.

Nous visitâmes l'intérieur de quelques-uns de ceux qui y étoient mouillés & nous fûmes frappés de leur beauté & de leur solidité. On ne peut s'empêcher de gémir à l'aspect de ces superbes monumens de l'industrie humaine, en réfléchissant que leur principale destination est d'être les instrumens & les victimes d'une destruction violente & rapide, comme si, pour les anéantir, il n'y avoit pas assez des ravages du tems & du courroux des vents & des flots. Ainsi l'homme, ce chef-d'œuvre de la nature, si lent à développer ses facultés, après avoir coûté tant de sollicitudes aux

auteurs de ses jours, est souvent ravi tout-à-coup à leur tendresse par un de ces accidens qui l'assiegent, & dont ses passions ont centuplé le nombre.

Chaussée qui conduit de Cadix à l'isle de Léon.

De la Carraque nous revînmes dîner à Cadix par un chemin qui fixa notre attention. Large d'un gros quart-de-lieue au sortir de Cadix, il se rétrecit tellement à une lieue de-là, qu'à marée haute la mer des deux côtés vient battre le pied de la chaussée sur laquelle on chemine, & semble une digue élevée par une main hardie sur les abîmes de l'Océan. La chaussée actuelle est encore un bienfait que la ville de Cadix doit au Comte d'Oreilly. Ce Commandant avoit chargé de cet ouvrage un Ingénieur des Ponts & Chaussées, M. du Bournial, qu'il avoit mandé de France pour l'employer à son Ecole-militaire du port Sainte-Marie. M. du Bournial a élevé cette route, l'a rendue plus solide & plus courte, & a mérité par ce succès la reconnoissance de Cadix, & de nou-

velles marques de confiance en ſon talent.

C'eſt lui, qu'en 1785 le même Comte d'Oreilly vouloit charger de l'exécution d'un projet bien propre à ſéduire l'imagination de ce Commandant, qu'on dit avoir été plus amoureux encore du merveilleux (1) que du bien public. Son objet étoit de conduire à Cadix une ſource d'eau douce à travers un intervalle de onze lieues. Le Commandant & l'Ingénieur avoient déjà calculé que pour deux millions de piaſtres on opéreroit cette eſpece de miracle; & déjà le Comte d'Oreilly avoit recueilli (en Août 1785) des ſouſcriptions pour la valeur de 1,200,000 piaſtres. J'entendis diſcuter avec aſſez d'impartialité le pour & le contre de ce faſtueux projet. Ceux qui l'ap-

Projet d'amener de onze lieues de l'eau douce à Cadix.

(1) J'avois mis quelques autres reſtrictions à l'éloge de cet Officier; je les avois puiſées à la Louiſiane, ſur les côtes de Barbarie & ailleurs: j'ai appris ſa diſgrace, je les ai effacées.

Argumens en faveur de ce projet. puyoient raisonnoient ainsi : Une source d'eau douce est une des choses de premiere nécessité, sur-tout pour une ville opulente & peuplée, qui, comme Cadix, s'étend chaque jour sous ces deux rapports. L'eau qu'on va chercher péniblement aux fontaines du port Sainte-Marie ne supplée qu'imparfaitement à ce défaut: on les a vues dans des tems de sécheresse ne pas suffire aux besoins de Cadix. Comment exposer plus long-tems cette ville importante au plus terrible des fléaux, lorsqu'elle y peut échapper avec une légere augmentation de dépenses ? Elle

Du côté économique. paye, année commune, 96 mille piastres pour le secours précaire que lui prêtent les fontaines du port Sainte-Marie. Pour lui procurer la jouissance non-interrompue d'une source abondante, pour la naturaliser dans ses murs, on ne lui demande que deux millions de piastres, c'est-à-dire un capital dont l'intérêt à cinq pour cent est de cent mille piastres. Que l'économie la plus sordide ose dé-

conseiller une dépense de 4000 piastres qui auroit un objet aussi utile! Voilà le côté économique de la question ; examinons-la, continuent les partisans de l'entreprise, du côté politique.

D'après le systême actuel de l'Europe, d'après la solidité de l'union entre la France & l'Espagne, Cadix est de la plus grande importance pour leurs guerres maritimes : c'est-là que doivent se rassembler leurs forces ; c'est de-là que doivent partir toutes leurs expéditions combinées & lointaines. N'est-il donc pas essentiel d'y pourvoir à la sûreté, à la facilité, à la célérité de tous les approvisionnemens ? Ce canal viendroit comme de lui-même s'épancher dans les barriques des vaisseaux, tandis que pendant la derniere guerre on en a vu qui, prêts à mettre à la voile, retardoient de vingt-quatre heures leur départ pour attendre du port Sainte-Marie leur provision d'eau. Et du côté politique.

Ce projet ne seroit pas d'ailleurs d'une

exécution bien difficile. Le ſieur du Bournial a reconnu & nivelé les onze lieues que doit parcourir le canal ; ſes plans ſont tous dreſſés ; il a calculé à une toiſe près ſon étendue, à une piaſtre près ſa dépenſe. Cet Ingénieur a retrouvé la trace d'un ancien canal creuſé par les Romains pour le même objet, & dont le lit ſerviroit en grande partie au nouveau projet qui n'auroit une exécution diſpendieuſe que l'eſpace de deux lieues. Ce peuple, ſi ſouvent le déſeſpoir des peuples modernes, ne devroit-il pas quelquefois leur ſervir de modele? & parmi ceux-ci en eſt-il un qui ſoit plus digne que la Nation eſpagnole de s'immortaliſer par des entrepriſes à la fois grandes & utiles ?

Argumens contre ce projet.

Ceux du bord oppoſé rangeoient le projet de M. le Commandant parmi ces conceptions éblouiſſantes, mais chimériques, qui ſéduiſent les imaginations ardentes, mais contre leſquelles les gens ſages ſe tiennent en garde. Cadix, diſoient-ils, s'eſt juſqu'à préſent abreuvé

aux fontaines d'eau douce qu'il a dans ſon voiſinage ; pourquoi ſes habitans iroient-ils ſe procurer à grands frais une jouiſſance plus faſtueuſe & non pas plus ſolide ? Ne ſait-on pas d'ailleurs le fonds qu'on doit faire ſur ces ſortes de devis d'un ouvrage auſſi vaſte & auſſi compliqué ? Qui nous répond que ſon auteur ſera bien ſecondé ? qu'il ne ſe dégoûtera pas des contrariétés de tout genre qui l'attendent ? qu'on ne ſe dégoûtera pas de lui ? que la mort ne l'enlevera pas au milieu de ſes travaux ? Suppoſant enfin qu'il les conduiſe à leur terme, qui nous garantira que cette ſource qu'on nous annonce comme intariſſable, ne ſera pas arrêtée dans ſon cours par mille accidens, que le terrein qu'elle parcourra, que l'aqueduc de pierres qui la chariera pendant deux lieues pourront éprouver ? Nous voulons qu'on faſſe promptement diſparoître ces accidens ; mais outre que cette vigilance, toujours ſoutenue, eſt une de ces baſes équivoques ſur leſquelles

on ne doit jamais faire poser l'approvisionnement d'une grande ville, ses habitans éprouveront au moins de courtes interruptions dans l'écoulement de l'eau qu'on leur destine ; & dès-lors cette jouissance devient encore plus précaire que celle dont ils se sont contentés jusqu'à présent.

Ce qu'il faut penser des argumens pour & contre.

J'étois assurément très-impartial dans la question ; mais je vis avec chagrin qu'elle étoit décidée tour-à-tour par l'enthousiasme & l'humeur, par l'adulation & la jalousie, par l'amour aveugle des nouveautés, & par la haine plus aveugle encore de toute innovation. Ainsi, dans aucun pays les projets ne sont appréciés par un sentiment pur ; par-tout les passions des hommes alterent leurs jugemens ; & tel qui se prévaut de l'amour du bien public, obéit souvent, à son insçu, à quelque impulsion honteuse. Le génie entreprend ; la constance seule exécute, dompte les obstacles, arrache à la fortune ses caprices & à l'envie ses

ferpens. Depuis la retraite de M. le Comte d'Oreilly, je ne fais ce qu'eft devenu fon brillant projet ; feroit-il du petit nombre de ceux qui furvivent à leur auteur ? fera-t-il quelque citoyen généreux qui, adoptant cet enfant à peine au berceau, lui prodiguera les foins d'un pere ?

Le tableau du commerce de Cadix fourniroit à lui feul matiere à un long ouvrage, & il excéderoit les bornes que nous devons mettre au nôtre. Nous ajouterons donc peu de chofe à ce que nous avons dit plus haut du commerce de l'Efpagne en général.

Idée générale du commerce de Cadix.

On peut fe former une idée de celui de Cadix en connoiffant l'état des vaiffeaux qui, chaque année, entrent dans ce port & en fortent. Il eft facile à dreffer, par les liftes qui s'impriment chaque femaine, comme dans toutes les grandes places commerçantes de l'Europe. En 1776 il entra à Cadix neuf cens quarante-neuf bâtimens de toutes Nations, fur

lesquels il y en eut 265 françois. En 1777 ce port en reçut 935, dont 280 françois.

Le nôtre y augmente plutôt qu'il ne diminue.

La guerre qui survint peu après ralentit cette activité, mais le nombre de nos vaisseaux entrans à Cadix, paroissoit en 1785 avoir plutôt augmenté que diminué depuis quelques années. Autrefois il n'y arrivoit pas un seul de nos bâtimens d'un port plus septentrional que Calais. Dans ces derniers tems il y en avoit plusieurs expédiés pour Hambourg, Amsterdam, & refretés ensuite pour Cadix. C'est qu'aux avantages qui nous donnoient déjà quelques droits à la préférence, nous commencions à joindre celui de naviguer enfin à presqu'aussi bon marché que les Hollandois; mais il paroît que nous ne jouirons pas longtems de ces favorables circonstances.

Ports de France qui ont le plus de relations avec Cadix.

Les ports de France qui commercent avec Cadix, sont Marseille, le Havre & Rouen, Morlaix, Saint-Malo, Bayonne, Bordeaux, Nantes & Saint-Valery. Nous

venons de les nommer dans l'ordre des relations plus ou moins actives qu'ils ont avec Cadix. Marſeille y importe, année commune, pour près de 12 millions de marchandiſes, parmi leſquelles les ſoieries & les dorures forment les articles principaux. Les lainages compoſent la plus grande partie des cargaiſons qui y viennent du Havre & de Rouen. Celles de Morlaix & de Saint-Malo conſiſtent ſur-tout en toiles, dont le débit ſouffrira déſormais de la concurrence de celles de Siléſie, depuis que, malgré toutes nos réclamations, nous avons été privés des douceurs dont nous jouiſſions à cet égard. Les toiles ſont auſſi un article principal dans les médiocres importations qui ſe font de Nantes. Il ne vient gueres de Bordeaux & de Bayonne que des farines & du lard, & de Saint-Valery que des lainages d'Amiens.

Nations qui abondent à Cadix.

Les Nations qui abondent le plus à Cadix, ſont les Irlandois d'abord, puis les Flamands, les Génois & les Alle-

mands. Les Anglois & les Hollandois y sont en petite quantité. On y trouve aussi beaucoup de François, mais plus encore parmi les ouvriers de toute espece & les marchands détailleurs, que parmi les Commerçans du premier rang. On y compte cependant plusieurs maisons de commerce françoises, aussi recommandables par leur réputation intacte que par leur fortune & leur vaste crédit. En preuve de cette assertion, il suffit de prononcer les noms de *le Couteulx*, *de Magon*, & celui de plusieurs autres maisons distinguées qui partagent leurs fonds & leurs spéculations entre Cadix & leur patrie, & dont les individus, après avoir passé utilement plusieurs années à Cadix, reviennent goûter au sein de leurs familles un repos bien mérité : espece précieuse de colons qu'on ne sauroit attacher par trop de liens à leur Métropole, qu'ils enrichissent doublement en favorisant le débit de ses productions, & en revenant verser chez elle les fruits de leurs utiles

travaux. Ils forment à Cadix un corps de Nation qui a ses fonds, ses assemblées & ses prérogatives, mais auquel dans ces derniers tems, le Gouvernement espagnol, par une jalousie peut-être excusable mais tardive, a suscité des chicanes multipliées.

Les François n'en sont pas le seul objet, & Cadix n'en est pas le seul théâtre. Tous les étrangers qui sont établis à Cadix & dans les autres places de commerce de la Péninsule, y devroient jouir de priviléges particuliers qui remontent aux époques où l'état passif de l'Espagne relativement aux commerce, lui faisoit une nécessité d'acheter par des sacrifices, le secours de leurs fonds & de leur industrie; mais depuis qu'elle s'est reveillée de son engourdissement, depuis que chacun de ses citoyens connoissant ses ressources personnelles, se dit tout bas avec une complaisance que déjà les succès justifient *è anche io son pittore*, le joug que l'Espagne s'est imposée dans

Source des priviléges dont les étrangers devroient jouir, mais qu'on enfreint souvent.

des tems moins heureux lui pese ; & ses employés, trop sûrs de l'approbation tacite du Gouvernement, se permettent pour le secouer, des moyens que le droit des gens n'approuve pas tout-à-fait, contre lesquels les Commerçans étrangers élevent des plaintes quelquefois exagérées, & qui se sanctionneront à la longue par la continuité des infractions d'un côté, & la condescendance forcée de l'autre, en faisant tomber en désuétude des traités qui ne seront peut-être jamais abolis formellement. Car c'est sur des traités que sont fondés les priviléges des Négocians étrangers établis en Espagne. Le plus ancien de ces traités fut celui que cette couronne conclut avec les villes anséatiques. Il a servi de type à ceux des Anglois, des Hollandois & des nôtres. Les François en général plus inquiets, plus exigeants que les autres Nations, eux dont l'activité & les succès éveillent plutôt la jalousie, chez qui la faculté d'user est toujours si près de l'abus,

bus, qui ne savent pas assez ménager les foiblesses de ceux avec qui ils sont en relation, les François sont le plus en butte à cette espece de persécution sourde que le Gouvernement espagnol fait essuyer au commerce étranger. Leurs griefs s'accumulent ; les réclamations sont éludées ou repoussées ; les réparations très-rares, & toujours incomplettes. Et de même que dans les relations de société on garde souvent les accès d'humeur, les procédés de rigueur pour ses meilleurs amis, tandis que les égards sont réservés pour les gens indifférens qu'on veut ménager, parce qu'on n'a plus rien à gagner avec les uns, & qu'on peut perdre avec les autres ; de même les Espagnols emploient à l'égard de leurs alliés une sévérité qu'ils savent adoucir pour ceux qui leur tiennent de moins près. Le caractere national peut aussi rendre raison de cette différence. Les liaisons les plus intimes entre les Cours ne suffisent pas pour amalgamer les Na-

tions ; & ſouvent la nature éloigne celles que la politique voudroit rapprocher. Il en eſt dont la maniere d'être, contraſte moins que la nôtre avec celle des Eſpagnols ; & ce ſont, en dépit des Traités, des Réglemens & des Miniſtres, celles-là qui ont la préférence.

Voilà le texte que j'ai entendu ſouvent commenter pendant mon ſéjour en Eſpagne, & ſur-tout à Cadix. Je me borne à expoſer le fait ſans le parer, ou plutôt le défigurer par les couleurs du reſſentiment. Je touche au terme de ma carriere, & je veux ſoutenir juſqu'au bout l'eſprit de conciliation qui m'a fait prendre la plume. Eſpérons que l'habitude des liaiſons, la réciprocité des bons procédés, & ſur-tout les leçons de l'intérêt, ce premier mobile en politique comme en ſociété, fonderont les caracteres de deux Nations qui ont tant de points de rapprochement, & tempéreront les griefs réciproques dont je viens d'ébaucher l'eſquiſſe.

En attendant il eſt viſible que le commerce des François, comme celui des autres étrangers à Cadix, touche à l'époque de ſa décadence. J'en puis citer en preuves, pluſieurs banqueroutes qui ont eu des contre-coups, la retraite de quelques maiſons, le découragement de la plupart, la diminution récente des vaiſſeaux françois qui abordent à Cadix. Cette révolution n'a pas pour ſeules cauſes celles que je viens d'indiquer ; elle eſt auſſi la ſuite de l'extenſion du commerce des Indes Eſpagnoles à pluſieurs autres ports de la Péninſule, de l'activité des Commerçans Eſpagnols excitée par les ſages meſures du Gouvernement, de la part récente que ceux même de ſes colonies prennent à un commerce, où ils n'ont joué pendant long-tems qu'un rôle tout-à-fait paſſif ; tel eſt le ſort des Nations. La proſpérité des unes produit l'affoibliſſement des autres. Le meilleur des mondes ſeroit celui où leurs ſuccès ſeroient tellement balancés, que les guerres, les

révolutions des empires, les paſſions des hommes ne dérangeaſſent jamais cet équilibre ; mais il paroît que nous ne l'habitons pas.

En quoi consiſte l'induſtrie à Cadix & dans les environs.

Les occupations que le commerce offre à tout ce qui habite Cadix, laiſſent peu de bras à l'induſtrie. On y compte cependant une vingtaine de métiers en rubans & en rézeaux de ſoie, qui tous travaillent fort peu, & paroiſſent cependant avoir un grand débit du produit de leurs fabriques. Il y a tel fabricant à Cadix, dont la principale occupation eſt d'appliquer ſa marque ſur les bas à coins brodés qu'il reçoit de Nîmes, & qui ſous cette nouvelle forme s'embarquent pour l'Amérique eſpagnole, d'où ſont exclus tous les bas étrangers. L'induſtrie fait auſſi quelques efforts dans les villes qui avoiſinent Cadix. Il y a au port Sainte-Marie, à l'iſle de Léon & à Xerez, des fabriques de toiles peintes qui proſperent aſſez. Ces toiles & celles de Catalogne ſont les ſeules qui puiſſent s'embarquer pour les

Indes; mais pour juger combien la fraude élude cette loi, il suffit de comparer ce qui est expédié pour l'Amérique avec ce que ces fabriques peuvent fournir. C'est la véritable patrie de la fraude que Cadix ; & elle se naturalisera par-tout où les prohibitions sont multipliées, les tentations de les enfreindre fréquentes & séduisantes, & où les profits qu'elle donne, sont assez considérables pour pouvoir être partagés avec ceux qui n'ayant qu'un salaire modique pour la prévenir, trouvent plus leur compte à la favoriser. Elle porte principalement sur l'extraction des piastres ; elle trouve pour éluder le droit de quatre pour cent, auquel leur sortie est assujettie, des agens beaucoup plus disposés à les transporter à bord des vaisseaux qu'à les confisquer. Ces abus étoient, dit-on, portés au comble pendant que j'étois à Cadix. Le zele du nouveau Ministre des Finances s'en irrita ; une commission de Magistrats fut envoyée tout-à-coup de Madrid pour les

Les fraudes sont fort multipliées à Cadix.

ſcruter, & pour ſévir contre leurs auteurs. L'auſtérité des Miniſtres de Thémis préſida à cette opération ; l'avidité, l'infidélité des employés du fiſc furent avérées & punies. La Douane de Cadix fut régénérée ; à des agens *pervers & corrompus* on ſubſtitua des *héros d'intégrité.* Tout devoit rentrer dans l'ordre ; la contrebande alloit rendre le dernier ſoupir ſous les coups de l'autorité, ſous les yeux de la vigilance ; mais ces brillans calculs pourroient bien être trompés. Cette fatale contrebande eſt une plante qui tient fortement au ſol où elle s'eſt naturaliſée ; en vain ſa tige eſt raſée au niveau du terrein, elle repouſſe bientôt des racines qui ont échappé au fer deſtructeur. Ceux qui la cultivent, ſemblables aux lapins de M. de la Rochefoucault, s'éloignent, ſe cachent au moment de la criſe. Eſt-elle paſſée ? l'imprudente audace reprend ſes vieilles habitudes, l'intérêt reprend ſes droits. Quand il parle auſſi haut qu'à Cadix, la conſ-

cience parle bien bas ; & les *héros d'intégrité* enhardis par l'eſpoir de l'impunité, excuſés par l'exemple, redeviennent bientôt des hommes ordinaires. L'autorité croit avoir formé des gens vertueux ; elle n'a fait que des victimes qu'on plaint & qu'on imite bientôt après.

Blanchiſſerie de cire.

Mais revenons à l'induſtrie de Cadix & de ſes environs. Il y a au port de Sainte-Marie une blanchiſſerie de cire, par laquelle doit paſſer toute cire étrangere qu'on veut embarquer pour l'Amérique ; elle y eſt cependant ſi mal purifiée, ſi mal blanchie, que les Commerçans preſſés d'embarquer celle qu'ils reçoivent du Nord, payent gratuitement aux Adminiſtrateurs de la fabrique, les deux ducats auquel eſt taxé chaque quintal blanchi par elle, & l'expédient telle qu'elle leur eſt parvenue.

L'Eſpagne s'eſt vue à la veille de ſe paſſer de cire étrangere.

Nous remarquerons à cette occaſion que les Eſpagnols de la Havane étoient, il y a quelques années, à la veille de recueillir aſſez de cire pour la conſom-

mation de toute l'Amérique espagnole. Ils devoient cette production nouvelle à une circonstance singuliere, & viennent de la perdre par une autre qui ne l'est pas moins. Lors de la cession de la Floride aux Anglois en 1763, quelques colons Espagnols qui s'étoient retirés dans l'isle de Cuba, y avoient apporté des ruches, dont les abeilles s'étoient accrues prodigieusement, & donnoient de l'excellente cire ; elles s'étoient acclimatées, & sembloient avoir fixé leur domicile dans cette isle, en fuyant devant les conquérans, comme ces peuples qui, ne tenant point à la terre qui les vit naître, emportoient avec eux leurs trésors & leur industrie ; mais elles ont trouvé dans Cuba de nouveaux persécuteurs. Les colons de la Havane, effrayés du dégât qu'elles causoient à leurs plantations de sucre, ont allumé des feux pour les éloigner. Ils en sont si bien venus à bout, que l'isle de Cuba dépeuplée d'abeilles, a trahi l'espoir que toute l'Amérique espagnole fon-

doit ſur elle, & que ces vaſtes colonies ont été abandonnées de nouveau, pour leur proviſion de cire, à la diſcrétion de la Pologne & de la Barbarie. Auroit-on long-tems la manie des conquêtes, ſi toutes les richeſſes du ſol pouvoient échapper ainſi à travers les airs à l'avidité des conquérans?

La fabrication du ſel eſt la branche d'induſtrie la plus intéreſſante dans les environs de Cadix. Les ſalines regnent dans tout le pourtour de la baye, depuis le Puntal juſqu'au port Sainte-Marie. J'ai recueilli des notions exactes ſur leur exploitation; on pourra les comparer aux opérations uſitées dans nos marais ſalans. Salines de la baye de Cadix.

On introduit d'abord, au moyen d'une petite écluſe, l'eau de la mer dans un grand emplacement, coupé de larges canaux creuſés à une égale profondeur; elle y ſéjourne un certain tems, pendant lequel ſes parties les plus légeres s'évaporent à l'ardeur du ſoleil. De ce pre- Comment le ſel s'y fait.

mier réservoir, on la fait couler dans d'autres canaux un peu moins profonds, où la même cause pompe encore les parties les plus propres à se volatiliser. La qualité corrosive de l'eau qui survit à cette seconde épreuve, en est tellement augmentée, que les ouvriers employés à ces travaux, ne peuvent plus s'y tenir les pieds nuds sans se les brûler comme s'il les trempoient dans de l'eau-forte. Cette eau ainsi dénaturée, est conduite dans un canal long & étroit, qui côtoye un emplacement quarré, partagé en compartimens quadrangulaires, dont l'intérieur est plus bas que les bords. De ce canal, où l'eau, éprouvant une troisieme cuisson, devient encore plus corrosive, on la jette avec des pelles dans ces petits bassins où elle acheve de se cuire. Là les ouvriers doivent la remuer sans cesse avec de longs rateaux. Le sédiment qu'elle dépose se durcit comme la pierre, & c'est à le détacher, à le broyer & à l'extraire, que ces ouvriers sont constamment occu-

pés. Cette agitation continuelle éleve à la ſuperficie une écume blanche qu'ils enlevent avec ſoin, & qui donne un ſel plus blanc, mais beaucoup moins fort, que celui qui ſe forme au fond. Tout le reſte eſt raſſemblé en grands monceaux & en plein air. Le Roi d'Eſpagne en preleve ce dont il a beſoin pour ſes greniers à ſel, & le paye deux piaſtres par laſt de deux tonneaux; mais le revend 120 piaſtres à tous les particuliers, excepté aux pêcheurs qui l'obtiennent à meilleur marché. Les Fabricans de ſel vendent le reſte de leur récolte plus ou moins cher, ſuivant les circonſtances; & comme les pluies de l'arriere-ſaiſon les menacent d'un déchet conſidérable, ils ſe hâtent de vendre; & loin de faire la loi aux acheteurs, ils viennent à l'envi ſolliciter la préférence de ceux qui embarquent du ſel pour l'étranger. Les Nations qui en exportent, ſont les Suédois, les Danois, les Hollandois, les Anglois & ſurtout les Portugais, juſqu'à ces derniers

tems, que la crainte des Barbaresques d'Alger a décrédité leur pavillon. Les chargemens qu'embarquent les Portugais, sont portés en grande partie sur les côtes de Galice & des Asturies, qui manquent de cette denrée, & qu'ils ont été longtems èn possession exclusive d'approvisionner de leurs propres sels. Quelquefois nos pêcheurs de Saint-Malo, de Dieppe & de Granville viennent aussi dans la baye de Cadix prendre des chargemens de sel pour Terre-Neuve; & même lorsque nos salines manquent, nous en prenons pour notre propre consommation.

Tout particulier qui veut établir une de ces salines artificielles sur un terrein qui est à lui, en a la faculté. Il peut vendre sa récolte aux étrangers, & non pas aux nationaux, le sel étant en Espagne comme en France, débité exclusivement pour le compte du Roi. Des gardes veillent à l'entour de ces monceaux de sel qui, de loin paroissent de

petites maiſons blanches, ſemées autour de la baye ; mais ils ne les mettent pas tout-à-fait à l'abri des contrebandiers ni des voleurs.

Cadix contient peu d'édifices remarquables, & peu de monumens des arts. Leur culture ſuppoſe deux claſſes de gens oiſifs, qui ſont toujours en petit nombre dans les villes de fabrique & de commerce, celle des maîtres & celle des amateurs. Ils ne proſperent qu'autant qu'ils ſont entourés de connoiſſeurs qui les encouragent, & les ſoudoyent. La nouvelle Cathédrale de Cadix eſt commencée depuis 1720. Quand enfin elle ſera terminée, elle formera une maſſe lourde & défectueuſe à beaucoup d'égards. Les groteſques moulures de l'architecture gothique y ſont mariées au goût ſimple des ordres antiques ; elle contient cependant de beaux détails. Les huit colonnes du chœur ſont d'un marbre de Tortoſe de la premiere qualité ; les colonnes de la nef, quoiqu'un peu

Nouvelle Cathédrale de Cadix.

lourdes, ſont dans de riches proportions. Leurs chapiteaux, leurs baſes & le plafond des coupoles ſont ſculptés avec ſoin.

Tableaux dignes de remarque. En attendant que cette Cathédrale ſoit achevée, le Service divin ſe fait dans l'ancienne, où je remarquai pluſieurs petits tableaux dans le genre flamand, & d'aſſez bon goût. Il y en a quelques-uns de bien plus précieux dans l'égliſe des Capucins. Ce ſont des chefs-d'œuvre de Murillo, parmi leſquels on remarque ſur-tout un *Ecce homo*, qui me parut joindre à la touche moëlleuſe de ſon auteur, ce caractere de nobleſſe ſublime que le Guide ſavoit imprimer à ſes figures.

Edifices profanes. Parmi les autres édifices, on peut donner quelque attention à la maiſon de la Douane, qui eſt neuve & ſpacieuſe; & à la Salle de la Comédie qui eſt deſſinée avec goût, & diſtribuée avec intelligence.

Enceinte de Cadix. Cadix a une enceinte de murs qui

fait plus pour son embelliſſement que pour ſa défenſe. Ses fortifications du côté de la porte de terre ſont aſſez bien entretenues. C'eſt le ſeul par lequel la ville pourroit être attaquée par terre. Le fort Sainte-Catherine au N. O., n'empêcheroit pas l'entrée de la grande baye. Le fort Saint-Sébaſtien, qui eſt un peu plus à l'oueſt, ne concourroit pas davantage à ſa défenſe. Il tient à la ville par une greve très-raboteuſe qui eſt couverte à marée haute : c'eſt ſur ſa tour qu'eſt placé le fanal qui indique l'entrée du port.

Le paſſage de la grande baye à la rade du Puntal, eſt beaucoup mieux défendu par les deux forts de Puntales & de Matagordo, placés l'un vis-à-vis de l'autre, à l'endroit où la baye ſe rétrecit. Rade du Puntal bien défendue.

Nous traversâmes cette eſpece de détroit, lorſque quittant Cadix avec les regrets qu'y laiſſent tous ceux qui ont paſſé quelque tems dans cette ville, je Bon accueil qu'on reçoit preſque partout des Commerçans.

m'embarquai pour Chiclane avec ceux des Commerçans dont j'avois été le mieux traité. J'y avois éprouvé pour la seconde fois en Espagne que c'est peut-être la classe de laquelle, toutes choses d'ailleurs égales, on doit attendre le meilleur accueil. L'aisance, la multiplicité des relations, peut-être aussi la nécessité sentie à chaque instant de les cultiver ou de les augmenter (car quelle est la vertu que l'intérêt ne profane pas de son alliage impur?) toutes ces causes réunies semblent avoir naturalisé dans cette classe plus que dans aucune autre, les qualités sociales les plus précieuses, l'affabilité & l'obligeance. J'eus à m'en louer infiniment de la part du plus grand nombre des Commerçans nationaux & étrangers, mais sur-tout de la part des François.

Le Consul de cette Nation, M. de Mongelas, n'étoit pas pour lors à Cadix; j'en fus fâché; je le fus encore plus de voir qu'on l'y jugeoit séverement, lui dont j'avois

j'avois appris à connoître ailleurs les excellentes qualités, lui dont la compagne la plus intéressante sous tous les rapports, auroit dû adoucir cette sévérité. A son défaut, je fus accueilli par M. Poirel, son Vice-Consul ; & je ne puis exagérer les prévenances que je reçus de lui & de toute sa société. En général, il est peu de villes aussi agréables que Cadix, même pour ces François légers & dédaigneux, qui croient que hors de leur patrie on ne peut que végéter. Les agrémens du beau-sexe rendent sur-tout le séjour de Cadix enchanteur ; les femmes y ont, à un degré rare, la tournure piquante des Andalouses, modifiée par la fréquentation des étrangers qui y abondent, & par cette envie générale de plaire que les ressources du luxe & le concours des amateurs mettent dans une activité continuelle. Elles donnent cependant assez rarement dans ces écarts que leurs charmes, les hommages enivrans & l'influence du climat excuse-

roient peut-être plus qu'ailleurs. J'y ai remarqué avec édification plusieurs femmes jeunes & jolies, exclusivement occupées de leur ménage & de l'éducation de leurs enfans.

Les plaisirs au reste ne sont pas très-variés à Cadix ; cette ville a eu pendant quelques années une Comédie Françoise, qu'une mauvaise administration fit cesser en 1778. Elle n'a plus à présent qu'un Théâtre Espagnol qui rivalise ceux de la capitale, & qui quelquefois s'enrichit de leurs pertes. La situation de la ville, qui est d'une médiocre étendue pour une population de quatre-vingt mille ames, & que la mer entoure dans presque toute son enceinte, réduit à peu de chose les plaisirs de la promenade. A un quart-de-lieue de la porte de terre, la stérilité recommence & regne à plusieurs lieues à la ronde, si l'on en excepte quelques potagers & quelques vergers voisins de l'isle de Léon, où l'on a suppléé par des arrosemens à l'aridité sablonneuse du

terrein. Les fêtes de taureaux n'ont lieu que pendant les mois les plus chauds de l'année. Cadix est encore du très-petit nombre des villes d'Espagne d'où elles n'ont pas été bannies, & ce n'est pas celle où elles inspirent le moins d'enthousiasme.

Petite traversée de Cadix à Chiclane.

La traversée de Cadix à Chiclane est de quatre lieues; nous la fîmes en deux heures à la faveur d'un bon vent & de la marée. En laissant l'isle de Léon sur notre droite & la Carraque sur notre gauche, nous passâmes sur le pont de *Suaço*, ancien monument des Romains qui réunit au continent toute cette isle dont Cadix occupe la partie N. O., & l'isle de Léon la partie S. E. C'est sous les arches de ce pont, que la baye se rétrecit à tel point qu'au-delà elle n'est plus qu'un large canal qui, bientôt après, se sépare en plusieurs branches. L'une d'elle conduit à Chiclane, bâti sur sa rive droite & dominé par plusieurs éminences, & sur-tout par les ruines d'un vieux château maure. La marée est très-

ſenſible dans ce bras de mer; enſorte qu'à Chiclane même, tantôt il porte d'aſſez groſſes barques, & tantôt on le paſſe à gué.

Deſcription de ce joli village.

Chiclane eſt un joli village où beaucoup de Commerçans de Cadix ont des maiſons de campagne. Ils les ont embellies, ils les ont entourées de la verdure qui fuit de leurs yeux dans leur principale réſidence. Ils y viennent ſouvent ſe délaſſer de leurs travaux pendant quelques jours; mais il y a ſur-tout deux ſaiſons, le printems & l'automne, où le ſéjour de Chiclane eſt brillant. Les citoyennes de Cadix viennent y naturaliſer pendant quelques ſemaines toutes les jouiſſances de la ville: grands repas, bals, concerts, tout l'étalage de l'opulence, tous ſes efforts de la toilette; c'eſt pour-ainſi-dire une lice ouverte par le luxe & le goût, où d'aimables athletes, déployant à l'envi leurs agrémens, dérident les fronts des calculateurs qui les accompagnent, & leur prodiguant les

plaiſirs ſans les compter, leur rappellent qu'il y a des choſes plus précieuſes encore que l'or.

On me conduiſit ſur les hauteurs qui dominent cette petite vallée de Tempé ; de-là on commande ſur l'horizon le plus vaſte & le plus varié : on embraſſe d'un coup-d'œil l'iſle de Léon, Cadix, la baye, tous les lieux qui la bordent & la mer qui eſt au-delà : on ſuit le cours de la riviere Santi-Petri & ſon embouchure dans la mer de l'Oueſt. En ſe tournant vers l'Orient, on apperçoit Medina-Sidonia, d'où vient ce vent ſi redouté des habitans de Cadix, parce qu'il ſemble ſouffler ſur cette ville les crimes & les déſordres par l'influence pernicieuſe de ſon haleine ſur bien des cerveaux. Du même point de vue, on embraſſe auſſi les vaſtes plaines de l'Andalouſie méridionale que j'allois traverſer pour me rendre à Algeſiras, & de-là à Gibraltar.

Belle vue des hauteurs de Chiclane.

Chemin de Chiclane à Algesiras.

On compte quatorze grandes lieues de Chiclane à Algesiras. Je les fis sur le même cheval en un grand jour d'été par une chaleur étouffante, en traversant le pays le plus désert qu'on puisse trouver parmi ceux qui ne sont pas tout-à-fait incultes. Je pris, à la vérité, mon chemin à travers les plaines, en évitant les détours qui m'auroient fait rencontrer quelques villages. Mais croira-t-on que dans ce long trajet, hormis *Vejer* que j'apperçus à une lieue sur ma droite, & Medina-Sidonia à ma gauche & encore plus loin, je ne rencontrai absolument d'autres habitations humaines que quatre ou cinq grouppes de misérables chaumieres qu'on appelle *Cortijos*, & où s'établissent les laboureurs pendant une partie de l'année. Voilà l'inconvénient des grandes propriétés que les anciens, si l'on en croit Plutarque & Pline, avoient très-bien senti, & sur lequel les économistes modernes ont essayé de nous

Inconvéniens des grandes propriétés.

étourdir, en nous présentant l'exception pour la regle. Un Auteur, plus moderne qu'eux encore, a dit que les *Conquérans avoient toujours trouvé une foible résistance dans les pays divisés en grandes propriétés.* Il y a apparence que l'Andaloufie méridionale ne fera pas de longtems leur proie; mais en les attendant, deux fléaux dévaftateurs comme eux, la pareffe & la faim, profanent par leur préfence une terre que la nature avoit produite dans un moment de bienveillance. Croira-t-on que je penfai manquer abfolument de pain en traverfant cette province? J'avois négligé de m'en munir à Chiclane; heureufement je rencontrai au milieu des champs quelques moiffonneurs dont je cernai la provifion.

Pendant dix lieues je traverfai les Etats du Duché de Medina-Sidonia qui, dans ce canton, ne confiftent qu'en champs & en pâturages. Nulle part un feul veftige qui annonçât l'habitation du plus fimple citoyen. Pas un verger, pas un potager,

pas un fossé, pas une tuile. Le grand propriétaire semble y régner comme le lion dans les forêts, en éloignant par ses rugissemens tout ce qui pourroit approcher de lui ; aussi l'un & l'autre regnent-ils sur des déserts. Je rencontrai, au lieu de colonies humaines, sept à huit grands troupeaux de bêtes à corne, & quelques-uns de jumens. En les voyant libres du joug & du frein, errer à l'aventure dans une lice immense, à laquelle l'œil ne découvre au loin ni enceinte ni barriere, on se croit encore aux premiers âges du monde, où les animaux indépendans partageoient avec l'homme l'empire de la terre, trouvoient par-tout leur propriété, & n'étoient celle de personne.

Je ne rencontre dans ce trajet que des troupeaux de bêtes à corne & de jumens.

Il ne faudroit cependant pas juger de toute l'Andalousie par ce canton ; elle ne paroît ainsi déserte que dans les parties consacrées uniquement aux grains & aux pâturages. Sa division en propriétés immenses remonte au tems de la

conquête qui en fut faite ſur les Maures. Les principaux Seigneurs Caſtillans qui accompagnerent alors les Rois conquérans, ſe firent adjuger d'énormes héritages ſubſtitués à perpétuité, ſuivant l'uſage fatal qui s'eſt introduit dans preſque toute la monarchie. L'extinction des mâles dans les grandes familles n'a fait qu'en augmenter les inconvéniens. De riches héritieres vont porter leur opulente dot dans des maiſons non moins opulentes, enſorte que cette loi abſurde des ſucceſſions, eſt, pour-ainſi-dire, une vaſte tontine qui fera tôt ou tard de la plus grande partie de l'Eſpagne l'appanage du petit nombre de familles qui ſurvivront aux autres. Comment un ſeul individu pourroit-il adminiſtrer de pareilles terres? Ces grands propriétaires les afferment donc à différentes perſonnes, mais pour trois ans, ou tout au plus pour cinq; marge beaucoup trop reſſerrée pour que le fermier puiſſe entreprendre aucun défrichement, aucune

bonification. Une autre circonſtance concourt encore avec ces uſages deſtructeurs à faire languir l'agriculture en Andalouſie. On y diviſe la terre en trois portions; l'une ſe cultive; l'autre reſte en jachere; la troiſieme eſt conſacrée à la nourriture des beſtiaux qui appartiennent au fermier, & que celui-ci augmente le plus qu'il lui eſt poſſible pour tirer parti de la courte durée de ſa jouiſſance. Voilà ce qui donne un air de dépopulation à de vaſtes cantons très-ſuſceptibles d'une riche culture; auſſi la premiere réforme à opérer dans l'agriculture de l'Andalouſie ſeroit de donner de longs termes aux baux. L'exemple de la Catalogne, de la Navarre, de la Galice & des Aſturies devroit ſervir de leçon. Là, les baux ſont à longues années, & ne peuvent ſe rompre par le caprice des propriétaires; là auſſi toute eſpece d'agriculture eſt en vigueur; chaque fermier ſe crée un petit établiſſement, entretient du bétail, s'en-



re
dé
for
&
fan
des

Premier
pect de
monta-
ie de Gi-
altar.

Tourmentes, qui a fourni à Camoens un des plus beaux épisodes de son poëme. De ce point on plonge sur la forteresse, dont les contours me parurent parfaite-

n-
c-
a-
e-
nt
m-

pre par le caprice des propriétaires ; là aussi toute espece d'agriculture est en vigueur ; chaque fermier se crée un petit établissement, entretient du bétail, s'en-

toure d'un verger, d'un potager; & en ſe procurant de l'aiſance, embellit, fertiliſe le terrein dont il eſt sûr de jouir long-tems & de faire jouir ſes enfans. Quel contraſte entre ce tableau & celui que j'eus ſous les yeux pendant les dix lieues que je parcourus en quittant Chiclane!

Au bout de ces dix lieues on entre dans un bois, puis on commence à monter pour franchir l'énorme chaîne de montagnes eſcarpées qui ne s'abaiſſent que ſur le bord occidental de la baye de Gibraltar. Ces quatre dernieres lieues ſont exceſſivement fatigantes, & même dangereuſes en quelques endroits. On eſt bien dédommagé de ſes peines, lorſque du ſommet de ces montagnes, à une lieue & demie de la baye, on apperçoit le fameux roc de Gibraltar s'élevant du ſein des ondes comme le génie du Cap des Tourmentes, qui a fourni à Camoens un des plus beaux épiſodes de ſon poëme. De ce point on plonge ſur la fortereſſe, dont les contours me parurent parfaite-

Premier aſpect de la montagne de Gibraltar.

ment dessinés dans l'horizon le plus serein. De-là le roc présente la forme d'un immense catafalque vu de côté : on embrasse du même coup-d'œil le bourg d'Algesiras, tout le contour de la baye, deux petites rivieres qui s'y rendent, le bourg de Saint-Roch placé sur une éminence, la pente qui de ce bourg conduit aux lignes, & la langue de terre platte & étroite qui les sépare de Gibraltar ; & dans le lointain, à droite, au bout de l'horison, on devine plutôt qu'on ne voit les découpures de la côte d'Afrique.

Description du bourg d'Algesiras.

Algesiras, le terme de ma forte journée, est un bourg agréablement situé en pente tout-à-fait au bord de la mer. Une très-petite riviere (la Miel) qui vient des montagnes voisines, baigne le flanc droit d'Algesiras, & s'écoule doucement dans la baye ; elle a sur sa rive droite un petit chantier dont les dimensions, quoique proportionnées au lit de la riviere, suffisent à la construction de quelques bar-

ques, & ſe prêterent même à celles de ces chaloupes canonnieres qui ont joué un ſi triſte rôle dans le ſiege de Gibraltar. A l'époque des crues, cette riviere, ou plutôt ce ruiſſeau, a aſſez d'eau pour convoyer ces petites embarcations juſqu'à la mer, qui n'en eſt qu'à quelques pas. C'eſt près de-là que ſont les ruines de l'ancienne citadelle d'Algeſiras, d'où les Maures ſe défendirent encore quelque tems après la priſe de leur ville. Celle-ci occupoit la même enceinte que le bourg moderne de ce nom. Ce bourg, auſſi-bien que Saint-Roch, ſe peupla au commencement du ſiecle, des Eſpagnols de Gibraltar, qui ne vouloient pas vivre ſous la domination angloiſe. C'eſt pour y attirer ces réfugiés qu'on donna alors au bourg d'Algeſiras des priviléges dont il jouit encore. Ils ne ſont ſéparés de leur ancienne patrie que par une mer de deux lieues, où pendant la guerre derniere pluſieurs d'entr'eux ont trouvé leur tom-

beau en volant à la conquête du berceau de leurs peres.

Petite isle des Palomas.

En avant d'Algesiras, à une portée de carabine du rivage, est placée la très-petite isle des *Palomas*, aussi nommée isle Verte : elle a un fort où la garnison d'Algesiras tient une compagnie en détachement. Elle est si réguliere, si mignonne, qu'on la diroit sortie de la main des hommes, & placée là en attendant que quelqu'amateur lui trouve une place dans un jardin anglois.

Aqueduc d'Algesiras.

Algesiras est abreuvé d'une maniere splendide, qui semble réservée pour des lieux plus importans. L'eau y est amenée d'un quart-de-lieue par un aqueduc neuf & bâti en pierres de taille.

Trajet d'Algesiras à Ceuta.

Il part de ce ce bourg deux fois par semaine un paquebot pour Ceuta, place espagnole située sur la côte d'Afrique, à cinq lieues en face d'Algesiras. Ce trajet se fait souvent en trois & quatre heures, mais quelquefois en huit & dix:

il ne coûte que quatre réaux par tête ; c'eſt peu pour ſe tranſporter d'une partie du monde à l'autre : on peut s'en paſſer la fantaiſie. Je ne me la paſſai cependant pas ; les circonſtances me preſcrivirent ce ſacrifice.

Le petit port d'Algeſiras eſt d'ailleurs fort borné dans ſes ſpéculations de commerce ; il reçoit quelques chargemens de bled & d'eau-de-vie par des barques Catalanes ; & il n'exporte gueres que du charbon tiré des montagnes voiſines, & qu'il fait paſſer à Cadix. Petit commerce du port d'Algeſiras.

Une grande partie des deux lieues que l'on compte entre Algeſiras & Saint-Roch, ſuit le bord de la baye. On paſſe en bateau deux petites rivieres qui s'y rendent, *el Rio de los Pulmones* & le *Guaraïpe*, qu'on prendroit pour un bras de mer. Après ce ſecond paſſage, on s'éloigne de la baye pour gagner le derriere d'un côteau ſur lequel eſt ſitué Saint-Roch, bourg eſcarpé & mal pavé. La derniere guerre, dont un des foyers Route d'Algeſiras à St.-Roch. Bourg de St.-Roch.

étoit dans ſon voiſinage, & la préſence d'une garniſon nombreuſe, ne paroiſſent pas l'avoir enrichi ; mais il a d'aſſez jolis environs, & les côteaux qui l'avoiſinent ſont cultivés avec ſoin.

A Saint-Roch je fus adreſſé à un Aide-Major de la place, né Irlandois, homme plein de ſens & de lumieres, dont ma reconnoiſſance doit placer ici le nom ; il s'appelle *James Lyons*. Il m'obtint du Commandant des lignes la permiſſion de m'approcher de Gibraltar autant que pouvoit le permettre l'ordre récent & très-rigoureux qui coupoit toute communication entre cette place & le continent eſpagnol. Nous partîmes de Saint-Roch à cheval vers les quatre heures ; nous

Buena-viſta. laiſsâmes à notre gauche *Buenaviſta*, groſſe maiſon placée ſur une éminence, & où le Général Duc de Crillon, ſes Aides de Camp, & toute leur ſuite, étoient logés, & d'où l'on avoit la vue ſur Gibraltar, les deux mers & la côte d'Afrique. Nous arrivâmes enfin

enfin ſur l'emplacement du trop fameux camp de Saint-Roch. Détruit par la paix comme d'autres établiſſemens humains le ſont par la guerre, il ne préſentoit plus qu'un monceau de ruines, quelques pans de muraille, mais pas un toît, une porte ou une fenêtre. Théâtre du plus profond ſilence & de la ſolitude, après l'avoir été pendant quatre ans du tumulte qui accompagne les armées, & de la mort qui s'attache ſur leurs pas, il m'offroit un beau champ pour des réflexions ſur les viciſſitudes humaines. Nous traversâmes cet emplacement en diagonale pour aller aboutir droit à la Méditerranée, & la côtoyer juſqu'au fort Sainte-Barbe, qui forme la droite des lignes : nous les remontâmes juſqu'au corps-de-garde principal ; là, nous préſentâmes l'ordre du Commandant de Saint-Roch, & on nous fit ouvrir la grande porte qui conduit des lignes à la place de Gibraltar, en nous donnant un bas-Officier deſtiné à nous ſurveiller

Débris du camp de Saint-Roch.

Lignes de Saint-Roch.

plus encore qu'à nous guider. Ce que nous trouvâmes auſſi-tôt après avoir franchi cette barriere, fut la longue tranchée imaginée par M. d'Arçon, qui fut ouverte pendant la nuit du 15 au 16 Juillet 1782, & qui partant du centre de la ligne, paſſoit ſous le feu de la place, & alloit aboutir à la Méditerranée. On nous montra enſuite ſur la droite ces boyaux & cet épaulement élevés par le Général Alvarez, & qui ont fait tant de bruit dans les Gazettes de Madrid : leur aſpect mêla un petit grain de malignité à mes réflexions philantropiques, & me rappella une jolie piece de vers que quelque aimable oiſif de notre capitale enfanta dans le temps pour égayer l'ennui des aſſiégeans & celui des lecteurs de leurs lents & monotones exploits. On ne ſera peut-être pas fâché de la trouver ici : ceux qui y ſont un peu ſacrifiés eurent la généroſité d'en rire dans le tems, & ne s'en offenſeront probablement pas cinq ans après.

Reſte des ouvrages du dernier ſiege de Gibraltar.

Messieurs de Saint-Roch, entre nous,
Ceci passe la raillerie.
En avez-vous là pour la vie ?
Ou quelque jour finirez vous ?
Ne pouvez vous à la vaillance
Joindre le talent d'abréger ?
Votre éternelle patience
Ne se lasse point d'assiéger.
Mais vous mettez à bout la nôtre.
Soyez donc battants ou battus,
Messieurs, du camp & du blocus.
Terminez de façon ou d'autre ;
Terminez, car on n'y tient plus.
Fréquentes sont vos canonnades :
Mais hélas ! qu'ont elles produit ?
Le tranquille Anglois dort au bruit
De vos nocturnes pétarades ;
Ou s'il répond de tems en tems
A votre prudente furie,
C'est par égard, je le parie,
Et pour dire je vous entends.
Quatre ans ont dû vous rendre sages.
Laissez-donc là vos vieux ouvrages.
Quittez vos vieux retranchemens :
Retirez-vous, vieux assiégeans.
Un jour ce mémorable siege
Sera fini par vos enfans,
Si toutefois Dieu les protege.
Mes amis, vous le voyez bien,
Vos bombes ne bombardent rien :
Vos pétarades, vos corvettes,

Et vos travaux & vos mineurs,
N'épouvante que les Lecteurs
De vos redoutables Gazettes.
Votre blocus ne bloque point;
Et grace à votre heureuſe adreſſe,
Ceux que vous affamez ſans ceſſe
Ne périront que d'embonpoint.

Mais retournons à la proſe pour achever ce qui nous reſte à dire du camp de Saint-Roch. Nous reconnûmes la trace de tous ſes ouvrages; mais le ſable dont ils étoient faits s'étoit déjà éboulé en pluſieurs endroits; & les faſcines qui les couronnoient & qu'on y voyoit encore en monceaux, ſervoient à alimenter le peu de foyers qui fument dans ce canton, ou étoient abandonnées à la deſtruction plus lente que le tems opere. On nous fit remarquer une groſſe tour en pierres qu'on nomme *la Tour du Moulin*, & qui, placée entre les aſſiégés & les aſſiégeans, avoit ſurvécu ſeule à leurs ravages combinés. Nous reconnûmes la place de ces petits jardins qu'on avoit laiſſé établir aux Anglois en avant de leur

Les Anglois repouſſés dans leurs anciennes

forteresse & au-delà des limites que leur avoit fixées la paix d'Utrecht ; des joncs en marquoient encore l'enceinte ; mais le terrein qu'ils renfermoient, en repassant sous ses vrais maîtres, ou plutôt en redevenant neutre, a été rendu à sa stérilité. Les Rois, comme les particuliers, ne sont jamais trop voisins impunément ; & il faudroit que des déserts en les séparant, fussent garants de leur bonne intelligence : la terre en seroit moins habitée ; seroit-ce le malheur de ses habitans ? Mais j'entends les apôtres de la population crier au blasphême ; je reviens bien vîte aux ouvrages construits par le Général Alvarez.

limites depuis la paix.

Après avoir suivi quelque tems ces ouvrages du côté de la baye & en face du vieux môle, nous nous approchâmes en diagonale du côté de la Méditerranée, pour reconnoître de plus près & sous différens aspects, ce roc qui avoit été pendant cinq ans l'objet des spéculations de tant de têtes politiques & militaires.

Différens aspects du roc de Gibraltar.

Nous étions près d'une très-petite tour située à l'ombre de l'immense forteresse, tout au bord de la Méditerranée, lorsque notre févere conducteur nous dit en espagnol, qui en ce moment ne nous parut pas la langue des dieux, « vous ne pou-
Premier corps-de-garde Anglois.
» vez aller plus loin ; le premier corps-» de-garde des Anglois touche à la tour » que vous voyez ». Je fus tenté de lui demander si c'étoit la guerre ou la peste qui nous forçoit de nous éloigner d'eux; mais il n'avoit pas la mine de prendre l'épigramme en bonne part. Il étoit sur son pallier ; il ne nous étoit pas fort utile, mais il pouvoit nous rendre victimes de son humeur ; le plus sûr étoit de ne pas la provoquer, & de nous replier sur notre droite ; c'est ce que nous fîmes. Mais en côtoyant de si près la forteresse d'où des soldats Anglois, placés au bord de quelques-unes des batteries dont elle est hérissée du côté de la terre, nous paroissoient menacer nos têtes d'une visite perpendiculaire, notre

conducteur nous fit observer en passant l'ouverture de la mine que M. le Duc de Crillon avoit pratiquée dans l'intérieur du roc, & qui devoit lui donner sa revanche de la journée des batteries flottantes, lorsque la paix vint tromper ses espérances, & rassurer la forteresse sur ses fondemens. Durant le siege, quelques détachemens de travailleurs intrépides grimpoient à cette ouverture pendant la nuit, à la faveur d'un monceau de terres éboulées qui tient au rocher. L'excavation étoit déjà de plusieurs toises, lors de la suspension des hostilités; mais eût-elle été encore plus profonde, on conçoit difficilement comment la poudre eût pu soulever & briser la masse épouvantable qui auroit encore pesé sur cette mine portée à sa perfection, & comment l'explosion n'eût pas au contraire réagi du côté de son orifice, où elle eut toujours trouvé moins de résistance? Ce n'étoit pas le seul point du rocher que M. de Crillon menaçoit: du côté de la Médi-

Vestiges de la mine pratiquée dans le roc par M. le Duc de Crillon.

terranée, son escarpement, quoique taillé presqu'à pic, ne va pas jusqu'à terre. Il y a entre le pied de la montagne & la mer une espece de sentier qui conduit à la pointe d'Europe. C'est à l'entrée de ce sentier, & près du corps-de-garde Anglois dont nous avons parlé plus haut, que M. le Duc de Crillon avoit fait pratiquer une seconde ouverture dans le roc. Mais qu'auroit gagné ce Général, pourroit-on encore demander, à écailler une portion de sa dure enveloppe en cet endroit le plus élevé & le plus éloigné du corps de la place ?

Autre mine commencée du coté de la Méditerranée.

Ce que le Général Elliot a paru penser de ces deux mines.

Malgré ces questions que j'ai entendu faire par des gens de l'art, malgré les sarcasmes que de mauvais plaisans se sont permis sur ces deux tentatives, des témoins oculaires m'ont assuré que lorsque le Général Elliot, libre de communiquer enfin avec M. le Duc de Crillon, fut promené par lui autour de cette place qu'il avoit si valeureusement défendue, il parut surpris en voyant les progrès

qu'avoit déjà faits une mine qu'il soupçonnoit à peine, & qu'il dit au Général françois que s'il les avoit connus, il n'auroit pas été aussi tranquille. Ce propos étoit-il de la part du Héros anglois un effort pour se rapprocher de l'urbanité françoise ? ou rendoit-il à l'entreprise hardie de M. le Duc de Crillon un hommage sincere ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas de décider.

Amphithéâtre de batteries du côté de la baye.

Quoi qu'il en soit, le rocher de Gibraltar, qui du côté de la Méditerranée est dans son plus grand escarpement, s'abaisse insensiblement en se rapprochant de la baye d'Algesiras. C'est sur cette espece de talud que l'art des fortifications a entassé les moyens de défense. Quelques soldats nous ayant apperçus du haut de ce formidable amphithéâtre, nous adresserent la parole en espagnol, & avertirent leurs Officiers.

Lagune de la porte de terre.

Observons ici que la nature, comme pour rendre Gibraltar inaccessible de tous côtés, a placé entre le pied de cette for-

tereſſe, du côté du couchant & de la baye d'Algeſiras, une flaque d'eau aſſez profonde, qui ne laiſſe entr'elle & la place juſqu'à la porte de terre que l'eſpace d'une chauſſée fort étroite que menacent de près cent bouches à feu. Entre cette lagune & la baye, une petite digue regne au bord de la mer pour en contenir les eaux, & va auſſi aboutir à la porte de terre; & la flaque d'eau, ou *lagune*, eſt renfermée dans l'enceinte de la place par une paliſſade qui commence au pied de la montagne, & ſe termine à la mer; cette paliſſade eſt deſtinée ſur-tout à ſervir de barriere contre la déſertion. Elle fut la premiere victime immolée au ſiege de Gibraltar; & ſes débris, noircis par le feu, enlevés ſous le canon de la place, ſervirent de trophée à quelques grenadiers eſpagnols, qui vinrent en faire hommage à M. le Comte d'Eſtaing, ce Général ſi bien fait pour apprécier la valeur, ſi enclin à la récompenſer.

Paliſſade en avant de la lagune.

Délabrée pendant toute la durée de

la guerre, elle a été rétablie avec soin depuis la paix : de-là le vieux môle se voit très distinctement; il s'avance dans la baye presque perpendiculairement au corps de la place : c'est une espece de jettée étroite garnie de batterie des deux côtés; il masque entierement le nouveau môle qui est à une demi-lieue derriere, & presque dans la même direction.

Les Officiers anglois, avertis par leurs soldats, nous apperçurent à travers cette palissade, & nous saluerent dans leur langue. L'Officier irlandois qui m'accompagnoit leur ayant répondu dans la même langue, ils s'approcherent, & la conversation s'entama. Les Officiers, au nombre de trois, étoient jeunes & très-honnêtes; ils nous inviterent à entrer dans la place; ils insisterent sur-tout quand je leur eus dit que j'avois une lettre pour le Général Elliot. Nous leur objectâmes la défense formelle de la Cour de Madrid, que nous nous permettions aussi peu d'interpréter que d'enfreindre, la

Entrevue avec trois Officiers anglois.

crainte de compromettre l'Officier Irlandois qui étoit le principal interlocuteur, & l'impossibilité d'échapper à la surveillance de notre conducteur. Celui-ci avoit cependant tempéré un peu sa sévérité ; il se prêta d'assez bonne grace à notre entrevue, & s'assit paisiblement sur une pierre en attendant la fin d'une conversation qui l'eût fort peu intéressé, quand même il auroit pu l'entendre : il suffisoit qu'elle eut l'air d'une petite infraction, pour qu'elle eut quelque chose de piquant pour nous. Ces cinq personnes de Nations différentes, se parlant à travers des palissades qui, par les dispositions de la Cour d'Espagne, opposoient un obstacle insurmontable à leur réunion, rappelloient ces rendez-vous que dans les Couvens on obtient à la grille, & où l'on cherche à tromper les yeux des Argus femelles, qui en augmentent le plaisir en y portant la contrainte. Les yeux du nôtre n'avoient pas besoin d'être trompés. Fermés par l'insouciance & l'ennui,

ils ſe rouvrirent à regret lorſqu'il nous fallut remonter à cheval. Les Officiers anglois ne pouvant vaincre nos ſcrupules, nous offrirent des rafraîchiſſemens; nous acceptâmes de la bierre, & nous eûmes la ſatisfaction de boire avec eux ſous le canon de Gibraltar quelques verres de *Porter* à la ſanté de Georges III & du Général Elliot. Dans de pareilles circonſtances, ces diſtinctions qui claſſent les Nations, ces rivalités qui les diviſent, s'anéantiſſent. Nous n'étions plus François, ni Eſpagnols, ni Anglois; nous n'étions plus que des membres de l'immenſe famille du genre-humain. Si la réunion des hommes en Nations fait leur force & une grande partie de leurs vertus, elle eſt auſſi la ſource de la plupart de leurs vices & de leurs malheurs; ſans elle moins de fléaux déſoleroient la terre : on ne connoîtroit ni les révoltes contre l'autorité, ni l'oppreſſion des deſpotes couronnés, ni celle, plus dure encore, des tyrans ſubalternes, ni les intrigues ſourdes de

Réflexions ſur les rivalités nationales.

la politique, ni les ravages éclatans de la guerre : on ne s'égorgeroit plus au nom du fantôme de la gloire ; on ne sacrifieroit plus son repos, celui de sa femme & de ses enfans à des intérêts éloignés & quelquefois étrangers ; & au défaut des Magistrats & des loix, on se chargeroit soi-même de sa vengeance. Plus ces réflexions contrastoient avec tant d'événemens récens, dont l'aspect de Gibraltar réveilloit le souvenir, plus elles faisoient sur nous une impression douce & profonde, & plus elles ajoutoient au charme de notre petit congrès. Il fallut bientôt les bannir & repasser des illusions de l'âge d'or aux fâcheuses réalités du siecle de fer. Le soleil se couchoit ; le calme de la nuit rendoit plus sensibles les cris des matelots dont les bâtimens étoient mouillés devant nous au pied du vieux môle. Déjà le contour du fameux roc se dessinoit plus confusément dans le vague des airs. Nous nous séparâmes des Officiers

anglois, & reprîmes le chemin des lignes. Vingt fois en me retirant je me retournai vers Gibraltar; mon œil avide en dévoroit la ſurface; je voulois, à force de le regarder, emporter dans ma mémoire l'empreinte exacte de cet objet, ſource féconde de réflexions militaires, politiques & philoſophiques. Voilà donc, me diſois-je, ce rocher qui, pendant cinq ans, a fixé les regards de l'Univers. Il eſt inutile aux Anglois ſous tous les rapports, mais ils croient leur gloire intéreſſée à conſerver cette portion de terre en dépit de la nature, qui ſembloit l'adjuger au dominateur de la Péninſule dont elle fait partie : dès-lors ils ſacrifient des millions pour la fortifier, pour la conſerver, pour la défendre. D'un autre côté, l'Eſpagne n'a qu'un intérêt de vanité à la recouvrer; & c'eſt à cette chimere que, ſous un Monarque économe du ſang & du bien de ſes ſujets, elle ſacrifie pendant quatre ans des ſommes immenſes, les plans de campagne les

Réflexions ſur le ſiege de cette place.

plus brillans, &c, si nous osons le dire, jusqu'à sa gloire bien entendue ; & la Maison de Bourbon enchaîne la plus grande partie de ses forces navales au pied de ce rocher, plus méprisable encore en lui-même que l'art de la guerre ne l'a rendu formidable.

Retour de Gibraltar à St.-Roch.

Au milieu de ces rêveries, je gagnai le fort Saint-Philippe qui est à l'autre extrémité des lignes du côté de la baye. Nous les suivîmes en dedans jusqu'au corps-de-garde principal ; nous y déposâmes notre apathique conducteur, qui n'avoit trouvé que de l'ennui & de la fatigue où j'avois trouvé tant de jouissances & puisé tant de réflexions ; & nous reprîmes la route de Saint-Roch, en côtoyant la mer, en passant sur ce petit môle de bois où l'on s'embarquoit, & où l'on recevoit les blessés pendant la nuit fatale des batteries flottantes. Nous traversâmes ensuite le pont *Mayorga*, vis-à-vis duquel ces batteries prirent leur point de départ lorsqu'elles firent voile vers

vers la place. J'y crus entendre gémir les mânes de ces valeureux assiégeans qui trouverent la mort au milieu des flots & des flammes ; j'y crus entendre gronder cette formidable artillerie qui des deux côtés fit tant de fracas & si peu de ravages. Nous arrivâmes enfin à Saint-Roch à huit heures.

Mon premier projet étoit d'aller de St.-Roch à Malaga, & de revenir à Madrid en traversant le Royaume de Grenade. C'est peut-être la partie de l'Espagne qui doit le plus piquer la curiosité d'un voyageur ; il y trouve la nature la plus imposante à la fois & la plus riante ; de hautes montagnes dont les sommets sont en tous tems couronnés de neige, des vallées fécondes où regne une fraîcheur que n'altere pas même la présence de la canicule, des torrens d'eau limpide qui s'écoulent avec fracas du haut des rochers, qui fertilisent les campagnes & ne les submergent presque jamais, les sites les plus pittoresques. Il

trouve ſur-tout dans la capitale de ce Royaume des monumens qu'il chercheroit en vain dans le reſte de l'Europe; les palais bien conſervés des anciens Rois Maures, dont le Royaume de Grenade a été le dernier aſyle; leurs bains, leurs jardins, leurs moſquées, & autres reſtes du goût & de la magnificence des Arabes, qui ont ſurvécu aux ravages des conquérans pour l'inſtruction & le plaiſir de la poſtérité. M. Peyron, dans ſes Eſſais ſur l'Eſpagne, en avoit donné une deſcription auſſi exacte qu'attachante, qui avoit ajouté à mon empreſſement de parcourir ces merveilles de l'art & de la nature. Elle diminue mes regrets pour mes Lecteurs à qui je ne pourrois rien offrir de mieux; mais elle ne ſauroit conſoler ma curioſité trompée par les circonſtances. Je fus obligé de ſacrifier ce joli voyage aux affaires qui me rappelloient à Madrid; & de Saint-Roch je repris la route de cette capitale par la ligne la plus droite, en faiſant ſeule-

ment un petit détour pour voir les établissemens de Ximena.

Il y a quatre grandes lieües de Saint-Roch à Ximena. Les deux premieres se font presqu'entierement dans le sable, mais à travers un bois où les bouquets d'arbustes remplissent les intervalles des grands arbres, & qui est d'ailleurs semé d'oliviers sauvages, de figuiers, de chênes verds, & sur-tout d'arbres de liege, *alcornoques*. Les deux autres lieues serpentent sur une vaste plaine, ou plutôt sur un vaste potager, que se partagent les melons, les concombres & le maïs.

Ximena est bâti sur la pente d'un rocher escarpé que dominent les débris d'un vieux château. J'étois adressé à Don Manuel Behic, François d'origine, qui, depuis quelques années, étoit Contrôleur d'une fabrique de canons de fer & de boulets destinés exclusivement pour l'Amérique espagnole. Elle avoit été établie depuis peu par les soins du Ministre des Indes, M. de Galvez, sous les auspices

Fonderie établie à Ximena.

d'un Capitaine de vaisseau. On n'étoit pas content de l'administration de celui-ci, & je trouvai à Ximena un Colonel du Génie qui étoit chargé d'en scruter les vices, & d'examiner si l'établissement pouvoit être continué. Il résultoit de ses observations, que la riviere qui faisoit aller les machines de la fabrique étoit à sec sept à huit mois de l'année, que le reste du tems elle ne suffisoit qu'à mettre en mouvement un seul martinet de forge. Malgré ce mécompte, qui auroit dû rendre l'Intendant fort sobre en avances, il en avoit déjà fait qui sembloient appartenir à la fabrique la plus florissante; erreur ou infidélité trop commune chez les Espagnols, qui débutent souvent d'une maniere somptueuse dans des établissemens que l'expérience fait bientôt abandonner. Déjà le Ministre des Indes avoit choisi un autre emplacement pour celui de Ximena : il est à trois quarts-de-lieue de l'ancienne fabrique, au bord du *Guadiaro*, qui en tout tems porte assez

d'eau pour faire aller deux forges. En sortant de Ximena, je passai à portée de cet endroit où l'on travailloit déjà au nouvel établissement. Il ne peut que prospérer ; sa situation est très-favorable ; il est à portée d'une mine très-riche qui donne soixante & quinze livres de fer sur un quintal de minerai.

De Ximena j'allai coucher trois lieues plus loin à Gausin, joli bourg au milieu des montagnes les plus escarpées, d'où l'on apperçoit très-bien celle de Gibraltar. Du haut de ce belvedere, les paisibles habitans du Gausin voyoient les feux jaillir de cette forteresse sans être effrayés de leur fracas, comme les dieux d'Epicure voyoient du haut de la voûte céleste les jeux cruels des malheureux humains sans que leur sérénité en fût troublée. Bourg de Gausin, d'où l'on découvre Gibraltar.

Je profitai d'un reste de jour pour admirer la position de Gausin. Une profonde vallée est à ses pieds, & reçoit le tribut des ruisseaux qui s'écoulent avec

bruit du flanc des montagnes voiſines ; avantage dont les habitans ont profité pour s'entourer de légumes & de verdure. Les côteaux voiſins ſont couverts de vignes ; & ce qui ne ſert pas peu à la décoration de ce payſage, c'eſt un aſſez vaſte enclos qui côtoye la grande route en ſuivant ſa pente rapide, & qui appartient à un Couvent de Franciſcains ; car quoiqu'on déclame contre les Moines, il faut convenir que par-tout, & principalement hors des villes, leurs poſſeſſions ſont les mieux cultivées, que leurs habitations forment des points de vue piquans, & que leur ſéjour vivifie les campagnes adjacentes. Eſt-ce parce que la pieuſe facilité des fideles les a laiſſés preſque par-tout s'emparer des plus agréables poſitions ? ou bien les loiſirs de leur vie ſolitaire leur laiſſeroient-ils plus de moyens d'embellir leurs aſyles ?

Couvent de Franciſcains.

Pendant ma promenade d'obſervation je rencontrai M. le Corrégidor, qui me

fit de Gaufin une peinture digne d'un bon patriote ; il m'exalta fur-tout la pofition du vieux château ruiné qui domine ce bourg, & duquel les habitans jugeoient, à vol d'oifeau, les coups que fe portoient les affiégeans & les affiégés de Gibraltar. Je le mis fur la voie de me parler de la Banque nationale ; il me parut regretter qu'on eût groffi fes fonds de l'excédent des octrois des villes & communautés. Selon lui, il auroit pu être mieux employé. Gaufin, par exemple, avoit été obligé de fe défaire de quarante mille réaux qui auroient rempli un objet plus utile, fi l'on les eût confacrés à raccommoder le pavé du bourg ou les mauvais chemins qui y aboutiffent. C'eft ainfi que par-tout le citoyen, s'ifolant dans fon étroite enceinte & hors d'état de faifir les grands rapports de l'adminiftration, voudroit, dans fon égoïfme, que tout fût facrifié à fa commodité particuliere.

Au-delà de Gaufin, le chemin, pen-

Beau pays après Gaufin. dant deux ou trois lieues, fuit le flanc des montagnes à travers des vignes qui s'élevent prefqu'à leur fommet, & s'abaiffent jufqu'au fond des vallées. De petites maifons de vignerons, femées fur la pente de ces montagnes, atteftent l'activité qui regne dans cet heureux canton. Le pays devient enfuite plus efcarpé que jamais; on ne trouve plus jufqu'à Ronda que des montagnes énormes & toutes dépouillées, à travers lefquelles ferpente le chemin le plus raboteux. On traverfe de diftance en diftance quelques malheureux villages juchés à mi-côte fur des rocs décharnés : ce font des repaires de voleurs & de contrebandiers; leur pofition & leur nom indiquent affez qu'ils doivent leur exiftence aux Maures qui, fans doute, cherchoient au fein des montagnes les moins acceffibles des afyles contre les attaques des Chrétiens. Les principaux font *Guatazin*, *Benali* & *Atajate* : ce dernier eft à trois grandes lieues de Gaufin, prefqu'au pied des

rochers ; de-là le chemin remonte encore, & va gagner le ſommet des hautes montagnes, d'où on apperçoit pour la derniere fois le roc de Gibraltar.

Bientôt après on découvre Ronda, qui, vu à cette diſtance, paroît ſitué au milieu d'un baſſin formé par les côteaux voiſins, & au ſein du pays le plus pierreux & le plus aride. On eſt détrompé en arrivant dans cette ville, qui, graces à ſes fortifications naturelles, n'a été arrachée aux Maures qu'à la fin du quinzieme ſiecle. Elle eſt entourée d'une double enceinte de rochers, entre leſquels coule une petite riviere. Du tems des Maures on n'y pénétroit que par une porte baſſe flanquée de groſſes tours ; puis on paſſoit ſur un pont court, mais fort élevé, au pied duquel jaillit avec abondance une groſſe ſource qui ne tarit jamais. La ville de Ronda occupe un emplacement conſidérable, mais inégal. Le double rempart naturel qui l'entoure n'eſt plus qu'incommode pour ſes habitans de-

puis qu'il eſt inutile pour leur sûreté. On a formé le projet de leur donner un ſecond pont à l'endroit où les rochers ſe rapprochent le plus. Ce projet avoit réchauffé le zele patriotique de M. Giron, Officier Général diſtingué par ſa naiſſance comme par ſes talens, & l'un des principaux citoyens de Ronda. Il preſſoit l'exécution de ce projet; & déjà vers la fin de 1785, des piles énormes par leur hauteur & par leur maſſe, s'élevoient ſous ſes yeux du fond de ce foſſé naturel au niveau du terrein de la ville, & promettoit à ſes habitans un nouveau moyen de s'échapper de leur vaſte priſon.

Au nord-eſt, ſes environs qu'on n'apperçoit pas en venant de Gauſin, ſont remplis de vergers qui fourniſſent en abondance des pêches, des prunes, diverſes ſortes de poires & de pommes d'une excellente qualité; rencontre aſſez rare en Eſpagne; car ſoit que l'art des jardiniers, ſoit que la nature du ſol s'y

refuſe, le pays des oranges, des figues & des olives n'eſt pas celui de tous ces fruits exquis qui font l'ornement & les délices de nos deſſerts d'automne. Ce qui porteroit un peu à inculper l'art, c'eſt que la table du Roi eſt couverte d'excellens fruits de cette eſpece, qu'il tire de ſes jardins d'Aranjuez & de Saint-Ildefonſe dirigés par d'habiles jardiniers, tandis qu'on en chercheroit vainement dans le reſte de la Caſtille.

Paxarete, fameux par ſon vin, eſt à quatre ou cinq lieues de Ronda, & appartient à M. Giron.

Grazalema, ſitué comme Ronda au ſein des rochers, n'en eſt qu'à trois lieues. Ses habitans ayant de l'eau en abondance & d'ailleurs peu de reſſources, ſe ſont conſacrés à la préparation des laines. Il en eſt réſulté une des principales manufactures de draps eſpagnols pour la conſommation du peuple.

Fabrique de draps de Grazalema.

La lieue & demie qu'on parcourt en ſortant de Ronda eſt agréable par la

quantité de vergers dont la route eſt bordée; le terrein eſt enſuite inégal, pierreux & peu cultivé. Ce jour-là j'allai coucher à *Cannete*, grand vilain bourg, dominé par les débris d'un ancien fort. Le pays qui conduit de-là à Offuna eſt aride & raboteux, & n'offre que des champs & des plantations d'oliviers, dont la verdure pâle, qui ombrage à peine un terrein grisâtre, attriſte plutôt un payſage qu'elle ne l'embellit.

Ville d'Offuna.

Au bout de cinq grandes lieues, on arrive à Offuna, chef-lieu du Duché de ce nom. La ville eſt grande, mais rien n'y annonce l'aiſance, quoique beaucoup de nobleſſe y ſéjourne. J'y remarquai une *alameda*, ou promenade publique, décorée d'une fontaine : deux piliers de mauvais goût voudroient auſſi contribuer à ſon ornement ; ils ſe partagent les deux portions d'une inſcription faſtueuſe, où ſont nommés le Pape, le Roi d'Eſpagne, le Duc d'Offuna qui vivoit alors, & les deux Corrégidors, auteurs de cet

ouvrage, qui y eſt qualifié de *famoſa obra:* elle ſe termine en diſant que, pour conſacrer ce *monument éternel*, on a gravé cette inſcription. J'obſervai que ce *monument*, ce *fameux ouvrage*, conſiſtoit en deux fontaines d'aſſez mince apparence, & en deux rangées de bancs maſſifs en maçonnerie groſſierement enduite de plâtre. Ils trompoient déjà à la fin de 1785 le vœu modeſte qui les avoit dédiés à l'éternité; leurs débris, dont le ſol eſt jonché, atteſtent au bout de huit ans d'exiſtence, la fragilité des établiſſemens humains. Il ſeroit difficile de trouver quelque part un monument de plus mauvais goût, & ſur-tout une gaſconade plus caractériſée; auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon que les Andalous ſont appellés les Gaſcons de l'Eſpagne.

Singuliers oiſeaux ſur le chemin d'Oſſuna à Ecija.

Il y a ſix lieues d'Oſſuna à Ecija, à travers le pays le plus uni & le mieux cultivé. A une lieue d'Oſſuna, je remarquai une grande lagune couverte d'une foule d'oiſeaux blancs, plus longs & plus

gros que des canards, & qu'on nomme en espagnol *alablancos*. Au moindre bruit ils s'envolent par nuées, & déployent des aîles où un rouge éclatant est mêlé au blanc d'une maniere fort singuliere. Je ne puis mieux comparer ce spectacle, qu'à celui que donne en petit un jeu de cartes qu'on jette en l'air & qui retombe en désordre. L'eau sur laquelle vivent ces oiseaux est saumâtre : on les chasse, mais ils ne sont pas bons à manger.

Retour d'Ecija à Madrid.

A Ecija, que j'avois déjà vu en allant à Cadix, je pris la poste, & j'arrivai à Madrid en suivant pendant soixante & quinze lieues le chemin que j'avois pris en partant.

Excursions hors de Madrid.

De retour à Madrid, je profitai des loisirs que mes affaires m'y laissoient de tems en tems pour faire des excursions vers certains points peu connus qui piquoient ma curiosité.

Au village de San Fernando.

Je commençai par *San Fernando*, village à trois lieues de Madrid, qui a eu quelques années de célébrité à cause de

la fabrique de draps qu'on y avoit établie. Elle a été transportée à Guadalaxara, mais ses draps y ont conservé le nom de leur berceau ; & comme l'*enseigne fait la chalandise*, le changement de domicile ne leur a rien fait perdre de leur réputation ni de leur vogue. Ce lieu qu'animoit ci-devant la présence de l'industrie, est voué à la tristesse & au silence. Le vaste édifice qui ne retentissoit que du bruit des machines & du chant joyeux des artisans, n'est plus frappé que des voix impures de ces infortunées que la police de Madrid arrache au vice pour les condamner à la pénitence : c'est-là qu'elles expient les plaisirs faciles qu'elles ont donnés aux amateurs nombreux de la Cour & de la Capitale, & quelquefois les refus que leur caprice fait éprouver à ceux qu'on n'humilie pas impunément. San Fernando est pour Madrid ce qu'est la Salpêtriere pour Paris, l'épouvantail du vice, mais quelquefois aussi un repaire qui s'ouvre à la voix de la vengeance

déguisée sous le masque de Thémis. D'ailleurs, réunies pour-ainsi-dire, en corps, elles en sortent, s'il est possible, plus corrompues, ou, si l'on veut, moins susceptibles de quelque amendement.

A-peu-près à la même distance de Madrid est un petit village, à peine connu de nom, qui me parut mériter quelques heures d'attention ; il s'appelle *Loeches.* L'envie de le voir m'avoit été inspirée par la lecture d'une brochure angloise qui parut pendant mon séjour à Madrid, sous le titre d'*Anecdotes sur les Peintres les plus éminens de l'Espagne.* M. Richard Cumberland, plus connu par quelques succès dramatiques que par des succès politiques, avoit passé près d'un an à Madrid, occupé, disoit-on, des moyens de détacher l'Espagne de notre alliance; il étoit accompagné de ses deux filles. Mesdemoiselles de Cumberland, au sein de la guerre qui divisoit les deux pays, furent parfaitement accueillies dans les cercles Castillans. Il n'y avoit pas à la vérité

vérité un grand mérite à déposer auprès d'elles les animosités nationales. Elles réunissoient l'esprit à la figure & les graces aux talens. La galanterie leur rendit ses hommages ; la politique essaya vainement de les faire servir à ses vues. En traitant avec M. Cumberland, on oublioit qu'il étoit leur pere ; & la loyauté espagnole eut à compter un triomphe de plus.

Ceux qui ont connu ce couple charmant, que depuis j'ai eu le plaisir de voir en Angleterre, excuseront cette digression ; j'en demande pardon aux autres. Au reste, Madame la Duchesse de la Vauguyon, qui a passé quelques années à Madrid, pourra attester que ce n'est pas pour les seules Angloises aimables que les Espagnols réservent leurs prévenances ; & que, de quelque Nation qu'on soit, on est sûr de leur plaire quand on en a le desir & les moyens.

De retour à Londres, M. Cumberland consigna dans une brochure les ob-

fervations qu'il avoit faites fur les arts à Madrid. Cette production, peu digne d'être la fœur de Mefdemoifelles Cumberland, n'étoit qu'une compilation indigefte, où l'Auteur avoit recueilli des anecdotes fur les Peintres qui avoient brillé en Efpagne. Rubens, qui y avoit fait deux voyages, n'y étoit pas oublié. Je favois qu'accueilli à la Cour de Philippe IV, il avoit enrichi des productions de fon pinceau fécond le palais de ce Monarque; mais j'ignorois qu'il en eût enfeveli plufieurs dans un petit Couvent de Religieufes à quatre lieues de Madrid. Je l'appris dans la brochure de M. Cumberland; & je voulus m'en convaincre par mes propres yeux. Je trouvai en effet à Loeches une petite Eglife fondée par le Comte Duc d'Olivarez, & à laquelle la Métropole du monde chrétien envieroit fes décorations. Six tableaux capitaux de Rubens, des plus grandes dimenfions comme de l'effet le plus magique, furmontent fes Autels ou

Tableaux précieux que renferme l'Eglife de Loeches.

tapissent ses murailles. Le principal est un tableau allégorique du triomphe de la Religion; il domine le maître-Autel, & réunit tous les genres de beauté & même les défauts qui caractérisent son auteur, richesse de composition, coloris brillant, vivacité d'expression & négligence de dessin. Après ce tableau, ce qui me frappa le plus fut celui où Elie est représenté debout dans le désert, au moment où un Ange lui apparoît pour ranimer ses forces; l'attitude du Prophête, l'expression de sa figure, ont quelque chose de divin. Je remarquai avec intérêt que Rubens avoit donné à ses traits une ressemblance frappante avec ceux d'Henri IV, soit que ces traits qu'il avoit plus d'une fois fixés sur la toile, se soient placés par hasard sous son pinceau, soit qu'il ait trouvé piquant d'établir en Espagne, sous la forme d'un Prophête, le portrait d'un Monarque si odieux à ce pays, sous le double rapport de la religion & de la politique.

On voit encore dans la même Eglise une excellente copie d'une sainte Famille d'André del Sarto, dont l'original est à l'Escurial, & une répétition d'un autre tableau du même Couvent, qui représente un Christ mort sur les genoux de sa mere, & qui est également de Rubens.

La Sacristie en contient aussi quelques-uns qui ont leur mérite, entr'autres deux Bassan & un Titien.

Je passai quelques heures à contempler à loisir & sans témoins, ces chefs-d'œuvre presqu'ignorés de la peinture. Satisfait, mais non rassasié, je quittai l'Eglise de Loeches pour retourner à Madrid.

Visite aux *Toros de Guisando.*

Un autre objet de curiosité, peut-être encore plus ignoré des Espagnols eux-mêmes, se trouve au sein des montagnes de la vieille Castille, à quatre ou cinq lieues de l'Escurial : c'est un monument qui a fait le désespoir de quelques antiquaires, & qu'ils connoissent

ſous le nom de *Toros de Guiſando*. Guiſando eſt un Couvent d'Hyéronimites, placé à mi-côte, dans une chaîne de rochers eſcarpés, où, ſuivant une ancienne tradition, les fils de Pompée furent défaits par le parti de Céſar, & où les vainqueurs, pour célébrer leur triomphe, ſacrifierent cent taureaux aux dieux, & en laiſſerent quatre en pierre ſur le théâtre de leurs exploits. Une autre tradition veut que ces prétendus taureaux ſoient des éléphans, & qu'ils atteſtent, au lieu du triomphe des Romains, le paſſage des Carthaginois, qui ont en effet laiſſé dans pluſieurs endroits de l'Eſpagne la groſſiere effigie de ces animaux. Aſſurément il ne faut pas être bien verſé dans l'hiſtoire naturelle pour diſtinguer un taureau d'un éléphant, & l'incertitude des antiquaires eſpagnols ſur cette queſtion pourroit donner lieu à de mauvaiſes plaiſanteries. Je voulus l'examiner de près, & formai le projet téméraire de la décider. Je trouvai dans un enclos

de vignes, dominé par le Couvent de Guisando, quatre énormes blocs d'une pierre dure, & semblable au granit; ils me parurent si informes, que je fus tenté de les prendre plutôt pour des jeux de la nature que pour des productions de l'art. En les considérant de plus près, on reconnoît, ou plutôt on devine, l'intention du sculpteur; mais les efforts de son ciseau ont presque disparu sous la lime du tems: on ne retrouve plus de traces ni des cornes du taureau, ni de la trompe de l'éléphant. La forme des oreilles indiqueroit plutôt ce dernier animal que le premier; la croupe & les flancs sont si émoussés dans leurs contours, qu'on n'ose encore décider entre les deux. Bref, après une heure d'observation, je laissai la question indécise comme je l'avois trouvée. L'un des blocs paroît avoir été déplacé par les mains de quelques curieux. L'expérience lui a été funeste; il est brisé en deux morceaux qui sont à quelques pas l'un de

l'autre ; & la partie poſtérieure, enfoncée dans la terre, paroît plutôt tenir à ſes entrailles qu'avoir été deſtinée à parer ſa ſurface.

J'étois preſque honteux de mon voyage infructueux. Je gravis péniblement vers le Monaſtere, d'où l'on plonge ſur ce monument hiéroglyphique ; je n'y trouvai pas de doute ſur l'interprétation qu'on devoit lui donner. La tradition, dont j'ai parlé plus haut, eſt conſignée ſur une eſpece de pancarte que l'on communique aux étrangers : ils y liſent diſtinctement les inſcriptions latines gravées ſur les flancs d'un des blocs, & dont on découvre à peine quelques traces ſur l'original. La principale de ces inſcriptions porte : *Bellum Cæſaris & Patriæ ex magnâ parte confectum fuit ; S. & Cn. Pompeii filiis hîc in agro Baſtetano profligatis.* Une autre : *Exercitus victor hoſtibus effuſis.* Elles indiquent aſſez que ces monumens ont pour objet de célébrer une victoire ſur les fils de Pompée. Reſte à

ſavoir ſi le terrein où elles ſont eſt l'*Agrum Baſtetanum;* reſte à concilier cette verſion avec celle des hiſtoriens, qui placent en Andalouſie la défaite du parti de Pompée. Les bons Hyéronimites, jaloux du luſtre de leur canton, me trouverent réponſe à tout; & pour qu'il ne manquât rien à ma croyance, on me montra les cavernes où les fils de Pompée chercherent un aſyle après leur défaite, & y trouverent la mort. Je crus entendre gémir leurs illuſtres manes; & mon imagination reculant de dix-huit ſiecles, me faiſoit oublier que j'étois entouré d'Hyéronimites. Ils me le rappellerent, en m'obſervant que ces mêmes aſyles des martyrs de la liberté, l'avoient été quatorze cens ans plus tard des martyrs de la pénitence; & il me fallut entendre le récit de la retraite des Fondateurs de leur Ordre au ſein de ces cavernes, le détail de leurs auſtérités, reconnoître la trace de leurs pas, & juſqu'à celles de leurs larmes. Bien raſſaſié de ce col-

loque aſcétique, plus ſatisfait encore de l'accueil vraiment cordial de ces Religieux, je redeſcendis dans la plaine; je jettai un dernier coup-d'œil ſur les monſtrueux hiéroglyphes dont on venoit de me donner la clef, & repris la route de l'Eſcurial.

Les *Toros de Guiſando*, dont bien des gens à Madrid même ne ſoupçonnent pas la réalité, entrent ſouvent dans la converſation familiere, pour exprimer d'une maniere burleſque le courage d'un homme capable d'affronter les plus grands dangers; & à ce titre, ils ſe trouvent dans la bouche d'un des héros de Cervantes. Quand à mon retour je dis que j'avois vu, palpé ces fameux taureaux, on me regardoit preſque comme un homme extraordinaire. L'illuſion diſparut quand j'eus donné le ſignalement des ennemis dont j'avois bravé l'approche.

Il eſt un autre canton plus éloigné de Madrid, & qui joue, plus encore

Récits fabuleux ſur le canton des *Battuecas*.

que les *Toros de Guisando*, un rôle distingué dans l'histoire fabuleuse d'Espagne ; c'est celui des *Battuecas*, auquel Montesquieu fait allusion dans ses Lettres Persanes, quand il dit que les Espagnols ont dans leur propre Royaume des cantons qu'ils ne connoissent pas. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue, les mœurs des Espagnols étoient inconnues dans les *Battuecas*. Des villages voisins on y avoit entendu des voix extraordinaires ; les bergers n'osoient y mener leurs troupeaux : il en falloit moins pour en faire la retraite des démons, ou au moins de quelque peuple farouche ; chacun en racontoit à sa maniere l'origine & les particularités. Les *Battuecas* fournirent un aliment de plus à l'imagination des Espagnols : elles figurerent dans leurs Comédies & leurs Romans ; & Moreri ne dédaigna pas de donner à ces contes ridicules une place dans son Dictionnaire.

Le Pere Feijoo, Religieux fort éclairé, qui n'est mort que depuis peu, fut un des premiers qui combattirent avec succès ces absurdités. Il résulte de ses recherches, & du petit voyage que je fis aux Battuecas peu avant mon départ, que ce sont deux vallées incultes qui n'ont gueres qu'une lieue de long, & qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés, que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hiver. Ce petit canton est remarquable par les grouppes de rochers bizarrement taillés, par la variété des arbres, par les sinuosités de la petite riviere qui arrose ces vallées, par les excavations des montagnes qui les forment, par la quantité d'animaux de tout genre auxquels elles servent de repaire. La seule habitation humaine qui mérite d'être remarquée, est un Couvent de Carmes Déchaussés, dont les cellules sont comme ensevelies sous les rochers escarpés qui les menacent & les arbres qui les ombragent. On

feroit le tour de l'Europe avant de trouver un lieu plus propre à devenir l'asyle du silence & de la paix. Le canton, qui est presque inaccessible, & qui ne se trouve sur le chemin d'aucune ville, est on ne peut pas moins fréquenté. Le peu de curieux qui s'y présentent y sont regardés comme des extravagans par les paisibles habitans, qui ne peuvent s'imaginer ce qu'on vient chercher chez eux. Leur territoire, d'où ils ne sortent presque jamais, est situé dans l'Evêché de Coria, entre la vieille Castille & l'Estramadure, à huit lieues de Ciudad-Rodrigo, & quatorze de Salamanque.

J'avois envie de ne pas quitter l'Espagne sans avoir vu cette ville fameuse dans les Romans & dans l'histoire des Sciences espagnoles. Faute de guide qui connût le chemin des Battuecas à Salamanque, je me déterminai à retourner à Madrid, & à prendre de-là mon point de départ.

La Cour étoit alors à St.-Ildefonse.

Je paſſai par cette Maiſon Royale qui me rapprochoit de douze lieues du but de mon voyage : elle eſt éloignée de Salamanque de vingt-ſept grandes lieues du pays, qui en font près de quarante du nôtre. Tout le canton que nous parcourûmes (car j'avois un compagnon de voyage) quoiqu'aride en apparence, eſt très-fertile & même aſſez bien cultivé : cela vient en grande partie de ce que les poſſeſſions n'y ſont pas auſſi vaſtes que dans pluſieurs autres provinces d'Eſpagne ; de ce que beaucoup de gens du peuple ou ont des héritages en propre, ou afferment avec avantage ceux des grands propriétaires. Les cultivateurs ſe ſont établis à portée de leurs terres ; ce qui a multiplié les bourgs & les villages. Quoiqu'on ſe plaigne de la dépopulation de cette partie de l'Eſpagne, j'en comptai juſqu'à douze qu'on appercevoit du même point de vue aux environs d'Arevalo.

Le premier endroit un peu remarqua-

Bourg de Santa Maria de Nieva.

ble que nous rencontrâmes après avoir dépassé Ségovie, fut *Santa Maria de Nieva.* On y compte six cens feux. Plus heureux que les habitans de la plus grande partie de l'Espagne, ceux de ce bourg ont la faculté de vendre des comestibles à leur gré ; ils comptent aussi parmi leurs avantages la possession d'une image miraculeuse de la Vierge, & le privilége, moins innocent, d'avoir chaque année une fête de taureaux où accourent tous les amateurs du voisinage, & où les plus fameux *Matadores* de la Péninsule ne dédaignent pas de venir cueillir des palmes sanglantes.

De dessus l'éminence où est placée Santa Maria de Nieva, on découvre un assez beau pays, si l'on peut appeller ainsi un pays vaste, qui n'a ni eaux courantes, ni arbres, ni verdure, ni maisons de campagne, & qui n'offre que l'aspect tristement uniforme d'immenses champs de froment.

On entre bientôt après dans un bois

de ſapins, foible échantillon de nos landes de Bordeaux, mais dont l'induſtrie n'a pas même tiré la ſeule reſſource que ces arbres préſentent.

Bourg d'Arevalo, jadis floriſſant.

Au ſortir de ce bois le terrein redevient nud & parfaitement uni. Malgré ſa ſéchereſſe, il eſt très-bien cultivé juſqu'aux portes d'Arevalo, bourg qui doit avoir été jadis une ville aſſez conſidérable. Il eſt entouré preſqu'en entier d'une petite riviere, dont le lit profond ſemble avoir été creuſé pour la défenſe d'une fortereſſe. La porte d'Arevalo eſt un bâtiment maſſif & ſans ornement; elle conduit à un pont dont l'art n'a pas davantage à s'honorer, mais dont la ſolidité peut braver les ravages des débordemens & preſque ceux du tems. Ce double monument n'a cependant pas paru indigne d'une inſcription pompeuſe, qui apprend au voyageur que les bourgs & villages de trente lieues à la ronde ont contribué à ſa conſtruction. L'intérieur d'Arevalo, malgré le dénuement

de ſes habitans modernes, porte encore les veſtiges d'une ville autrefois importante. On y remarque des reſtes de colonnes antiques, ſur leſquels poſent de miſérables baraques & des balcons à demi-pourris. Je me rappellai à cet aſpect ces banqueroutiers, jadis opulens, qui achevent d'uſer, au ſein de la détreſſe, les débris de leur ſomptueuſe garde-robe. Le Clergé ſeul conſerve ſes richeſſes au milieu de la pauvreté qui l'environne : on compte encore dans Arevalo huit Paroiſſes & huit Couvens.

Vin que produit ce canton.

Tout l'eſpace de ſix lieues de Santa Maria de Nieva à Arevalo, n'offre gueres d'autre culture que celle du bled : quelques vignes éparſes de diſtance en diſtance donnent un vin dont l'habitude ſeule peut rendre ſupportable le goût terreux & amer.

Au-delà d'Arevalo juſqu'à Penaranda, on ne voit que des campagnes fertiles & cultivées avec le plus grand ſoin. Malgré les richeſſes de la terre, les habitans

bitans paroissent pauvres. Réduits aux jouissances de la pure nécessité, ils dédaignent celles de commodité. Privés de communications au-dehors & d'objets de comparaison, ils semblent n'avoir ni le desir ni la connoissance de ces jouissances. Il ne leur vient pas dans l'idée d'embellir leurs héritages : un jardin, un potager est pour eux un objet de luxe que leur parcimonie se refuse. La fainéantise leur impose des privations, & l'habitude des privations entretient à son tour la fainéantise : ils tourneront dans ce cercle jusqu'à ce que des chemins, des canaux, des moyens de transport plus faciles, leur ayent fait connoître les avantages du commerce.

Entre Arevalo & Penaranda, nous passâmes la nuit à *Flores de Avila*, misérable village où toutes les incommodités nous assaillirent. Le souper frugal qu'on nous y donna fut interrompu vingt fois par les aboiemens des chiens, les larcins des chats, les importunités des men-

dians, & les tracasseries d'une vieille édentée qui faisoit les honneurs de l'hôtellerie. La nuit se passa sur la couche la plus dure, & au milieu des insectes qui troublent si souvent en Espagne le repos du voyageur. A ce prix on est matineux sans effort. Nous reprîmes de bonne heure la route de Penaranda, jolie petite ville qui a environ mille feux. Elle contient, comme Arevalo, quelques débris d'architecture, qui prouvent qu'autrefois elle étoit plus considérable; elle appartenoit aux Comtes de ce nom : l'un d'eux est ce Comte de *Penaranda*, si connu dans les fastes de la politique par son arrogance, qui pensa faire rompre vingt fois le Congrès de Westphalie. A l'extinction de la race mâle de ces Comtes, Penaranda a passé dans la Maison d'Uceda, par le mariage de la Duchesse actuelle de ce nom.

Arrivée à la petite ville de Penaranda.

Les habitans de Penaranda ont la plus grande confiance dans une image de la Vierge; sans son secours, disent-ils,

Confiance de ses habitans dans une image de la Vierge.

ils auroient déjà succombé vingt fois à leur infortune. Douces illusions que la philosophie moderne a la cruauté de ridiculiser, & qu'il faudroit peut-être entretenir pour la consolation du pauvre, quand l'autorité vigilante & éclairée a d'ailleurs les moyens de réprimer les abus de la superstition! Elles sont assurément bien innocentes, elles sont même précieuses, ces illusions, quand elles n'ont d'autre fruit que de nourrir au sein des malheureux la patience & l'espérance (1). Les habitans de Penaranda, comme ceux de la plupart des provinces espagnoles, nous parurent avoir besoin de ces deux ressources; ils sont accablés d'impôts; ils gagnent péniblement le peu qu'ils possèdent, & leur détresse étouffe leur industrie. Leurs Seigneurs, qui ignorent quelquefois jusqu'à la situation géogra-

(1) Mais la vérité, me dira-t-on. Ah! sans doute, la vérité; mais rendez-la donc préférable aux illusions.

phique de leurs Etats, en abandonnent l'administration à des Intendans, des Tréſoriers, des Alcaldes, qui font maudire leurs noms en abuſant de leur autorité. Qui oſeroit en pareil cas élever ſa voix en faveur de l'opprimé ? & quel eſt l'opprimé qui oſeroit porter lui-même ſes plaintes au pied du trône ? Les loix lui offrent en vain leur refuge; leurs interprêtes redoutent trop ceux qui, ſi ſouvent, ſavent les éluder, ceux contre leſquels on ne les invoque pas impunément. Je ſais que de nos jours même il y a eu quelques Magiſtrats aſſez vertueux & aſſez intrépides (1) pour braver le reſſentiment des Grands, en diſcutant rigoureuſement la nature de leurs droits, en les dépouillant de leurs uſurpations. A cette réſolution hardie étoit attachée la gloire de remettre la couronne en poſſeſſion de

(1) Je les nommerois ſi je ne craignois de réveiller la haine que leur courage a excité; mais mes Lecteurs eſpagnols les nommeront de reſte.

ses priviléges; & un pareil projet a quelque chose d'éclatant qui soutient le courage. Mais où sont ceux qui, sans autres mobiles que l'équité & l'humanité, entreprennent la défense à la fois obscure & hasardeuse de quelques citoyens qui n'ont souvent à offrir que leur admiration, leur estime & leur reconnoissance, pour prix des services qu'on leur rend? Ils sont rares en Espagne comme ailleurs.

Bonne auberge de Penaranda.

Je ne croyois pas que la petite ville de Penaranda m'eût mené si loin. Ne la quittons cependant pas sans rendre justice à son auberge : c'est la plus commode & la plus propre que j'aie trouvée dans toute l'Espagne. Contre l'usage de ce pays, les hôtes y ont de la complaisance, de la prévenance même, & jusqu'à quelques provisions de bouche.

A une demi-lieue de cette ville, nous entrâmes dans un bois de chênes verts que nous fûmes près d'une heure & demie à parcourir : c'est une possession des

Comtes de Penaranda. Nous y rencontrâmes un maître Maçon que nous acostâmes, & dont l'intelligence nous frappa; elle m'auroit étonné bien davantage dans les premiers tems de mon séjour; mais j'étois accoutumé depuis plusieurs années à trouver de l'esprit, des idées nettes, une rare précision de langage jusques dans ces classes qu'ailleurs la misere & la profonde ignorance ravalent presque au niveau de la brute. Le Corrégidor de Penaranda ne nous auroit probablement pas donné sur la culture du pays, sur les moyens d'y faire fortune, &c., des détails aussi lumineux que ceux que nous reçûmes de notre compagnon de voyage; il nous devinoit à demi-mot dans une langue qui ne nous étoit pas très-familiere; il assaisonnoit ses récits d'épigrammes que nos gens de bon ton n'auroient pas désavouées. C'est de lui que nous apprîmes que la plus grande partie des terres du canton étoit affermée à des laboureurs, qui ne rendoient aux proprié-

taires qu'environ le quart de la récolte, en prenant à leur compte tous les frais, & qui, avec un peu de bonheur & de ſoin, s'enrichiſſoient en quelques années. Je crois cependant qu'il abuſa un peu de notre qualité d'étrangers, pour nous donner comme un fait très-avéré ce qui nous parut alors, ce qui me paroît encore, un conte ridicule. Il nous aſſura que dans quelques-unes des Paroiſſes voiſines, il y avoit des troupeaux de vaches dont les veaux mâles n'avoient jamais de cornes; ce qui n'empêchoit pas qu'ils n'euſſent toutes les propriétés des bœufs ou des taureaux, ſuivant la deſtination qu'on leur donnoit.

Je ne conſeille pas aux Naturaliſtes de partir de l'aſſertion du Maçon de Penaranda, pour dire qu'en certains pays il y a des races de *bêtes à cornes* qui n'ont pas de *cornes;* mais ſi cette bizarrerie de la nature n'étoit pas pour eux une choſe nouvelle, je leur fournis,

pour la faire croire, une autorité de plus.

Quoi qu'il en soit de notre compagnon de voyage, véridique ou mauvais plaisant, sa conversation instructive & enjouée abrégea les deux grandes lieues qui séparent Peñaranda de Ventosa, misérable village sur une éminence, du haut de laquelle on commence à découvrir Salamanque. Après Ventosa, on trouve *Huerta*, bourg dans l'hôtellerie de laquelle j'observai, pour la premiere fois, une singularité qui, à quelques égards, pourroit être imitée ailleurs. Nous y trouvâmes affiché à l'entrée un placard où l'*Alcalde Mayor* prescrivoit à l'hôtesse la maniere dont elle devoit traiter les voyageurs, le prix qu'elle pouvoit leur faire payer pour leur couchée, pour la nourriture de leurs montures, &c. Jusques-là il n'y avoit rien que d'assez raisonnable; mais la prévoyance du placard alloit jusqu'à défendre à l'hôtesse d'*en-*

tretenir des cochons & des poules, de laiſſer jouer chez elle certains jeux défendus, d'y recevoir des hommes armés ou des femmes de mauvaiſe vie. C'eſt avec de pareilles entraves, auxquelles la commodité perd beaucoup ſans que les mœurs y gagnent, que l'Eſpagne manquera long-tems de bonnes auberges, & reſtera l'épouvantail des voyageurs. Ceux qui la parcourent ſans réflexion, en accuſent la pareſſe & l'inſouciance des Eſpagnols en général. En voyant les choſes de près, on obſerve que ce défaut tient bien davantage à la conſtitution municipale des villes & communautés, à la tyrannie des Seigneurs, à d'antiques uſages qu'on ne pourroit abolir ſans refondre une grande partie de la légiſlation. Le tems ſeul & la conſtance peuvent amener une pareille révolution; le miniſtere actuel la médite, la prépare, mais ne veut pas la bruſquer.

Au ſortir de Huerta on apperçoit diſtinctement les tours de Salamanque, & Approches de Salamanque.

on ne les perd plus de vue. On marche à son but en suivant les rives du Tormes, près duquel cette ville est située. A une certaine distance, sa position est très-pittoresque ; & si le pays étoit un peu moins nud, elle rappelleroit celle de Tours au bord de la Loire. En approchant de Salamanque, comme en arrivant à Tours du côté de Blois, on voit à droite de petites collines arides & pierreuses, sur lesquelles s'élevent quelques habitations & quelques bouquets d'arbres, & à gauche de petits bois taillis qui séparent la grande route de la riviere. A moitié chemin, nous traversâmes un de ces vastes pâturages ou *communes*, connus sous le nom de *valdios*, qui ne sont que trop communs en Espagne, mais qui n'y sont pas revêtus de cette brillante verdure, le plus bel ornement des campagnes. Un grand troupeau de taureaux y paissoit lors de notre passage. C'étoit un des cantons qui approvisionnent les arenes de Madrid &

de Valladolid. Après avoir été souvent témoins de leurs luttes sanglantes, ce ne fut pas sans quelque émotion que nous nous vîmes entourés de ces animaux redoutables ; mais ils étoient libres ; on ne les provoquoit pas ; ils avoient déposé leur férocité, & bientôt nous fûmes aussi tranquilles qu'au milieu d'un troupeau de moutons. La nature a formé bien peu d'êtres méchans ; la nécessité seule en force quelques-uns à l'être : ils le deviennent lorsqu'ils en reçoivent la loi ou du besoin de se nourrir, ou de celui de se défendre. En pareils cas, & même en d'autres encore, les hommes sont-ils plus doux que les taureaux & que les lions ?

En entrant dans Salamanque, on traverse d'abord des rues sales, étroites & mal peuplées, qui n'annoncent pas une grande ville ; mais on est surpris agréablement en arrivant sur la place également remarquable par sa propreté & par la régularité de son architecture : elle nous parut fort supérieure à cette *Plaza Mayor*,

Belle place de Salamanque.

dont les habitans de Madrid sont si vains. Elle est toute en pierres de taille, & ornée de trois rangs de balcons qui regnent autour sans interruption. Des arcades forment le rez-de-chaussée; & leur frise est ornée de médaillons des personnages les plus illustres que l'Espagne ait à citer. D'un côté on voit ceux de tous les Rois de Castille jusqu'à Charles III exclusivement; de l'autre, ceux des héros les plus connus, comme Bernard del Carpio, Gonsalve de Cordoue, Fernand Cortez : ceux du côté oriental sont encore vuides. Puisse l'Espagne avoir bientôt à remplir ces places vacantes!

Cathédrale de Salamanque.

Les édifices qui forment la place de Salamanque ne sont pas les seuls de cette ville qui méritent d'être remarqués; la Cathédrale, quoique contemporaine de Léon X, & bâtie par une junte d'Architectes, a payé plus d'un tribut au mauvais goût. On ne peut cependant nier que la hardiesse de sa nef, le fini de ses

ornemens gothiques, n'en faſſent, dans ce genre, une des Egliſes les plus remarquables de l'Eſpagne. En apprenant au reſte qu'outre cette Cathédrale, Salamanque contient vingt-cinq Paroiſſes, vingt-cinq Couvens d'hommes & quatorze de femmes, ſans compter un bon nombre de fondations pieuſes, on ne ſera étonné ni de ſa pauvreté, ni de ſa dépopulation. Son Univerſité, jadis fameuſe, où l'on accouroit en foule du reſte de l'Europe, a bien déchu de ſa ſplendeur, quoiqu'elle ſoit loin encore de mériter les aviliſſans épithetes que quelques voyageurs modernes lui prodiguent. D'après la derniere forme que lui a donnée le Conſeil de Caſtille, cette Univerſité a ſoixante-une chaires, ſans compter un Théâtre anatomique qui en dépend, & le College des trois langues (hébraïque, grecque & latine). Elle peut nommer en ce moment pluſieurs Profeſſeurs habiles, occupés à pourſuivre dans ſes derniers retranchemens la prétendue philo-

ſophie d'Ariſtote, qui eſt devenu l'objet des invectives de toute l'Europe après avoir été celui de ſa ſtupide vénération en France, en Italie, auſſi-bien qu'en Eſpagne.

Les édifices conſacrés à cette Univerſité ſont composés de deux parties ſéparées l'une de l'autre par une rue : d'un côté ſont les petites écoles, *Eſcuelas menores ;* de l'autre on voit les portes de l'Univerſité proprement dite. L'une d'elles frappe d'abord la vue ; outre qu'elle eſt décorée de fleurs très-bien ſculptées, on y lit une inſcription qui annonce que déjà l'on touche au ſeuil du ſanctuaire des Sciences ; elle eſt en hébreu. Par-là on entre dans une cour qui conduit aux différentes écoles : de mauvais tableaux, dont la muraille eſt barbouillée, indiquent la ſcience qui s'enſeigne dans le voiſinage ; & des vers latins un peu plus ſupportables, placés au - deſſous, chantent la générosité des principaux protecteurs de l'Univerſité, comme Alfonſe X,

dit l'Aſtronome, Ferdinand III, ou les avantages de la ſcience en queſtion. La Bibliotheque eſt au-deſſus ; elle eſt publique ; & à en juger par nous, on y eſt accueilli avec un empreſſement qui ne laiſſe rien à deſirer. Cette Bibliotheque eſt très-bien entretenue : nous y remarquâmes beaucoup de livres étrangers, ſur-tout des Anglois & des François ; mais peu d'ouvrages modernes. Elle ne paroît pas contenir plus de vingt mille volumes.

Un autre établiſſement plus moderne que l'Univerſité de Salamanque, & de nos jours plus célébré, eſt celui des grands Colleges, ou *Colégios Mayores*. Il y a en Eſpagne ſept maiſons d'éducation qui portent ce nom. Là, jadis étoient élevés, & le ſont encore aujourd'hui, les jeunes gens les plus diſtingués de la Monarchie : c'étoit de-là que ſortoient tous ceux qui occupoient les places dans l'adminiſtration, ainſi que nous l'avons dit dans quelqu'endroit de cet Ouvrage. Une

Détails ſur les *Colegios Mayores.*

pareille distinction avoit excité de l'animosité entre les éleves de ces Colleges (*Colegiales*) & l'ordre des Avocats, à qui la modicité des facultés interdisoit une éducation aussi brillante. Ceux-ci s'en sont vengés de nos jours : c'est parmi eux que l'Etat a trouvé les sujets dont il s'honore le plus ; & leur triomphe a jetté du ridicule sur les prétentions exclusives de leurs dédaigneux rivaux. Il y a plus : c'est du sein de ceux qui les ont supplantés qu'est sortie la réforme des abus auxquels ces Colleges étoient livrés. En 1776 le Conseil de Castille leur a donné une nouvelle forme, qui, en les rendant plus réguliers, les rendra probablement plus utiles.

La seule ville de Salamanque contient quatre de ces Colleges, ceux de *Saint-Bartholome*, de *Cuenca*, d'*Oviedo* & *del Arzobispo*. Le premier, qui est le plus ancien, a été récemment rebâti, & mérite l'attention des connoisseurs ; il est d'un Biscayen formé en Italie ; mais le

génie de l'Architecte semble s'être épuisé dans la façade & la cour ; on le cherche en vain dans l'intérieur. On y trouve toutefois une bibliothèque riche en manuscrits : il est d'ailleurs sorti de son sein plusieurs Savans fameux, même hors d'Espagne ; tel est cet *Alphonse Tostado*, dont l'immense érudition & la prodigieuse fécondité servent encore de proverbe parmi les Espagnols modernes.

Le *College de Cuenca*, imposant par sa masse & sa symmétrie, est surchargé d'ornemens de mauvais goût. On en peut dire autant de celui de l'*Arzobispo* ; l'un & l'autre sont des monumens de la patience infatigable, qui caractérisoit les artistes des siecles passés ; & il faut convenir qu'ils pouvoient mieux employer leur tems & leurs peines.

Il n'y a rien à dire du *Colegio Mayor* d'Oviedo. On nous avoit beaucoup exalté l'Eglise des Dominicains, la façade des Augustines & l'Eglise de San-Marcos, ci-devant appartenante aux Jésuites.

Au milieu de cette profusion d'édifices sacrés qu'on trouve à Salamanque, il falloit bien faire un choix; nous nous bornâmes à ces trois Eglises.

Eglise des Dominicains.

Celle des Dominicains a une façade travaillée avec beaucoup de soin dans le genre gothique, une nef vaste & bien éclairée, des Chapelles richement décorées, & nous parut en tout cela ressembler à beaucoup d'autres Eglises d'Espagne. Mais on nous avoit aussi parlé des beaux tableaux qu'elle contenoit; nous les cherchâmes en vain. Le plafond du chœur est peint à fresque par ce Palomino dont nous avons fait mention plus d'une fois, & qui, en écrivant la vie des Peintres espagnols, a donné des leçons sur les beaux-Arts. Il nous parut qu'à Salamanque, du moins, il n'avoit pas joint l'exemple au précepte.

Un Moine fort officieux vint s'offrir à nous montrer les curiosités de son Eglise. Nous crûmes qu'il alloit être notre

Cicerone pour les peintures; il nous mena droit au reliquaire. Une seconde fois la curiosité trompée fut obligée de se parer du masque de la dévotion, & nous voilà au milieu d'une douzaine de soldats & de gens du peuple à écouter la liste de toutes les reliques dont ce cabinet est tapissé. Mon compagnon de voyage, à qui sa religion rendoit ces détails moins précieux qu'aux vrais croyans, regardoit autre part, & cherchoit à interprêter lui-même les *ex-voto* dont il étoit entouré. Le démonstrateur, étonné qu'on voulût éluder son entremise, rappelloit le transfuge, lui adressoit des exhortations qui, selon l'intention du bon Religieux, eussent touché une ame préparée à la grace; mais la brebis égarée restoit sourde à la voix du Pasteur : vainement il lui offroit à baiser tantôt l'ongle, tantôt la dent mâcheliere d'un Saint. Le Frere errant ne se laissoit pas séduire; lorsque le Moine arrive à une petite cassette toute remplie de reliques. *C'étoit*

le Pape un tel qui en avoit fait présent à la Communauté. Nous n'avons rien de plus précieux ; apportez tous vos chapelets, frottez-les à cette collection de richesses spirituelles. Tous à l'envi obéirent à l'exhortation, excepté mon compagnon & moi-même. Nous parûmes un peu confus d'avoir été surpris sans cet emblême d'un bon chrétien. Déjà on commençoit à nous regarder de travers. Nous étions tout-à-fait inconnus dans cette ville : nous nous rappellâmes le Saint-Office avec un léger mouvement de frayeur, & nous épiâmes la premiere occasion de détruire l'idée qu'on venoit de prendre de nous. Elle se présenta bientôt ; le Moine montra à son auditoire une relique qui ne contenoit *rien moins*, nous dit-il, que quelques cheveux de Notre-Seigneur. Chacun plia le genou, tandis que le Dominicain crioit : *Venez, approchez-vous ; c'est celle-là qui mérite vraiment d'être adorée.* Je m'approchai comme les autres, & baisai dévotement la relique. Le

rôle de mon camarade devenoit embarraſſant. Alloit-il ſe dénoncer lui-même comme hérétique par ſon inaction, ou pouvoit-il ſe permettre par reſpect humain ce qui lui paroiſſoit un acte d'idolâtrie ? Son choix fut bientôt fait : il n'étoit ni ſuperſtitieux ni fanatique ; il prit le parti de nous imiter. Je connois pluſieurs perſonnes de ſa ſecte qui lui en feroient un crime ; je le trouvai, moi, très-excuſable de s'être permis un acte qui devoit lui ſembler indifférent. Témoigner de la vénération à un objet qu'on n'en croit pas digne, eſt-ce autre choſe que ſaluer un homme en place que l'on n'eſtime pas ? Qui de nous ne s'eſt jamais permis de ſemblables hommages ? D'ailleurs, c'eſt ici une choſe de convenance, je dirois preſque de police générale. A quoi bon, de plus, offenſer une troupe de gens en faiſant la critique de leurs mœurs? Or, aux yeux d'un homme indifférent les actes extérieurs de la religion font partie des mœurs. Ces tems de fa-

natiſme ſont heureuſement paſſés, où l'on ſe faiſoit un mérite d'inſulter aux objets d'un culte qu'on croyoit idolâtre, où l'on m'eût peut-être fait un crime de ces maximes de tolérance. Je deſire toutefois, pour la gloire du miniſtere eſpagnol actuel, que de même qu'il tolere dans les ports de la Monarchie des habitans d'un autre culte que le ſien, on puiſſe la parcourir en entier ſans être expoſé au danger que mon compagnon de voyage, avec moins de prudence, eût pu courir dans l'Egliſe des Dominicains de Salamanque.

Nous omettons l'énumération de tous les tréſors ſacrés qu'on nous y fit paſſer en revue; nous ne parlerons que de la Bible du fameux anti-Pape Benoît XIII, qui étoit né en Eſpagne, & qui fut dépoſé par le Concile de Conſtance. « Gardez-vous bien, nous dit notre conducteur, de le confondre avec » un Pape du même nom qui ſortoit » de l'Ordre des Dominicains; celui-ci

» étoit un véritable Pape ». Nous nous rappellâmes le mot de Moliere : *Vous êtes Orfevre, M. Josse.*

Eglise des Augustines.

Le portail de l'Eglise des Augustines est imposant par sa masse & la profusion d'ornemens dont il est surchargé; mais tout l'édifice est en général de mauvais goût; il fait face à un château du Duc d'Albe, qu'en espagnol on appelle *Palais*, comme les possessions des Grands-d'Espagne se nomment des *Etats*. Une partie de ceux de la maison d'Albe est située dans les environs de Salamanque : il y a même à quatre lieues de-là une ville de leur nom (*Alba de Tormes*,) dans laquelle ils ont aussi un Palais. Mais ces *Etats* & ces *Palais* se ressentent de l'absence continuelle de leurs Seigneurs : c'est une réflexion que le voyage d'Espagne réveille à chaque pas. Tant que les opulens propriétaires ne vivifieront pas au moins quelquefois par leur présence leurs vastes héritages, les Sociétés patriotiques, l'établissement des fabriques,

les encouragemens pour les défrichemens, l'exclusion des marchandises étrangeres, &c. &c., ne seront que de vains palliatifs aux maux qui minent depuis deux siecles la Monarchie espagnole. C'est à eux sur-tout à seconder les efforts de l'administration, & à en assurer le succès. Comment, éloignés si constamment de leurs *Etats*, y réprimeront-ils les vexations qu'on y exerce en leur nom ? Comment s'occuperont-ils des moyens d'en améliorer la gestion, de créer des débouchés à leurs productions? Tant que le luxe obscur & ruineux qu'ils déployent à la Cour & dans la Capitale absorbera leurs richesses, ils se priveront des moyens de les rendre utiles à leurs concitoyens.

Ancien College des Jésuites de Salamanque.

L'ancien College des Jésuites est l'édifice sacré le plus digne d'attention à Salamanque : il a été donné à une Communauté de Chanoines Réguliers, sous le nom d'Eglise de *San-Marcos*, ou St.-Marc. Sa façade a un magnifique portail d'ordre corinthien : sur la même ligne,

on voit l'ancien Séminaire des Jésuites, qui, à la priere du dernier Evêque de Salamanque, a été consacré à l'éducation d'une trentaine de jeunes Ecclésiastiques qu'on y a établis en 1778. La cérémonie de leur admission, par les mains de ce Prélat, est retracée dans un beau tableau de Bayeux, éleve du fameux Mengs, & l'un des meilleurs Peintres dont l'Espagne s'honore en ce moment. Les tableaux qui garnissent les murs du cloître principal retracent les principaux traits de la vie de St.-Ignace; les Jésuites les avoient fait peindre à Rome.

La partie postérieure de l'édifice est occupée par une Communauté de Prêtres Hibernois; ce qui fait donner improprement à l'Eglise de St.-Marc le nom d'Eglise des Irlandois.

Retour de Salamanque à Madrid.

Avant de quitter Salamanque, nous allâmes visiter un ancien pont romain de vingt-sept arches, sur lequel, au sortir de la ville, on passe la petite riviere de Tormes; nous reprîmes ensuite

la route de Madrid. Ce petit voyage, en comptant l'allée & le retour, fait environ cinquante lieues d'Espagne, c'est-à-dire près de soixante-quinze de nos lieues communes.

Voyage à Tolede.

Il est une ville plus rapprochée encore de Madrid & plus célebre que Salamanque ; je fus la voir à différentes époques. Je veux parler de Tolede, ancienne résidence des Rois Maures, & siege du Primat des Espagnes. Cette ville est située sur la rive droite du Tage qui l'entoure de toutes parts, excepté du côté du Nord : elle est à douze lieues de Madrid & à sept d'Aranjuez. Ce fut de cette Maison royale que je partis pour Tolede. Je suivis un chemin assez inégal & assez mal tracé, qui tour-à-tour s'éloigne ou se rapproche du Tage. Presqu'au sortir d'Aranjuez, du côté du couchant, la vallée de ce nom s'élargit, & le Tage, plus large, se couronne moins d'arbres & de verdure. Sur le chemin de Tolede ses rives offrent cependant encore quelques points de vue

piquans : il ſe cache derriere des bouquets de bois ; on le deſire ; il reparoît pour arroſer un bout de prairie ou répéter l'image de quelque hameau. C'eſt ainſi qu'en ſe jouant il arrive aux murs de Tolede. Mais dans le trajet ſes bords ſe ſont élevés, ſe ſont tapiſſés de rocailles, & ce fleuve qui coule ſi tranquillement près d'Aranjuez, que l'œil a de la peine à deviner ſon cours & l'oreille à ſoupçonner ſa préſence ; ce fleuve, à l'approche de Tolede & ſous ſes murs, fait bruire au loin ſes flots qu'il traîne avec effort ſur un lit raboteux.

Cependant, le terrein s'eſt élevé inſenſiblement ; enſorte qu'après avoir paſſé le pont du Tage qui eſt d'une hauteur preſque effrayante, on ſe trouve au niveau de Tolede, quoique cette ville ſoit en partie placée ſur un roc eſcarpé. Des rues déſertes, des maiſons en ruines, l'abſence preſque abſolue de l'aiſance & de l'induſtrie, s'arrangent mal avec l'idée

Singuliere ſituation de Tolede.

qu'on ſe fait de cette ville (1), qui eſt la premiere en rang dans les Cortes du Royaume de Caſtille (2), qui a paſſé long-tems pour ſa capitale, & dont tous les monumens atteſtent l'antique ſplendeur. Madrid, qui, dans ces derniers ſiecles a groſſi ſa population aux dépens des villes voiſines, a mis ſur-tout Tolede à contribution. L'aſpect de ſes ruines, l'aridité de ſes environs, concourent à lui donner un air de miſere que dément cependant à quelques égards l'intérieur de ſes maiſons : il y regne une propreté extrême qui ſe marie bien rarement avec la pauvreté. Les habitans de Tolede le cedent à peine aux Hollandois à cet égard ; & ce que ceux-ci mettent de

(1) Elle porte le titre pompeux d'*Impériale* depuis que le Roi de Caſtille, Alfonſe VI, en l'arrachant aux Maures, prit le nom d'Empereur.

(2) Burgos cependant lui diſpute cette prééminence.

recherches à laver leurs murs & leurs vitres, à rendre tous leurs meubles luisans comme une glace, ceux-là l'employent à défendre l'entrée de leurs demeures aux rayons du soleil, & à s'entourer de fraîcheur, même au fort de la canicule. J'en visitai plusieurs l'après-dîné; je me crus transporté dans le palais du Sommeil : rien ne troubloit le calme de leurs paisibles habitans. Le soleil, à trois heures de l'après-midi, sembloit déjà couché pour eux. Les fenêtres & les jalousies hermétiquement fermées, les planchers humectés par de fréquens arrosemens, de vastes toiles tendues au-dessus de leurs cours, tout concouroit à faire illusion sur l'ardeur du climat & sur l'heure du jour.

Il n'y a pas long-tems que l'industrie des habitans de Tolede se réduisoit presqu'à ces recherches de mollesse. Depuis quelques années ils se sont réveillés de cette méridienne perpétuelle à laquelle ils sembloient condamnés. Leur Prélat*, sous les dra-

peaux d'une charité éclairée, a déclaré la guerre à la fainéantise & à la misere. Ses immenses aumônes, qui, année commune, vont à cinquante ou soixante mille francs, n'ont pas suffi à sa bienfaisance. L'Alcazar, ancienne habitation des Rois Goths, avoit été reconstruit presqu'en entier sous Charles-Quint; mais depuis l'incendie qu'il éprouva au commencement de ce siecle, il étoit dans un grand délabrement : on ne voyoit plus de ce bel édifice que ses façades, sa cour principale environnée d'arcades, qui conduit à un magnifique escalier. L'Archevêque actuel a relevé ces ruines; il a rebâti tout le rez-de-chaussée; il y a établi des métiers en soieries qui occupent beaucoup de bras jusqu'alors oisifs, & dont les produits sont déjà recherchés fort audelà de Tolede. Il y a fondé un hospice pour les pauvres femmes & les vieillards; il y a recueilli deux cens enfans du peuple qu'il y fait élever & entretenir, & qui y trouvent dans une école de dessin

de quoi acquérir de l'aptitude à tous les métiers & à tous les arts.

Tel eſt l'emploi que ce Prélat fait de ſon ſuperflu & de ſes loiſirs. Quand on l'approche, comme j'en ai eu l'occaſion à différentes repriſes, on s'apperçoit qu'il eſt riche en connoiſſances & en vertus; mais l'on ne ſe douteroit pas de la richeſſe de ſon Siége. Une ſimplicité apoſtolique regne dans tout ſon extérieur; il paroît ſur-tout ignorer le luxe de la table. Malgré ſon exactitude édifiante à remplir ſes fonctions ſpirituelles, il trouve encore des momens à donner à la littérature. Avant de parvenir au Siége de Tolede, il avoit occupé celui de Mexico; il y avoit découvert le recueil des Lettres de Fernand Cortez; il l'a publié à ſon retour en Europe avec des obſervations. Il a auſſi donné quelques ouvrages d'érudition, & entr'autres une nouvelle édition du Miſſel Muſarabe (1).

(1) C'eſt la collection des Offices tels qu'ils ſe

Détails sur la Cathédrale de Tolede. Son palais archiépiscopal se ressent de son éloignement pour la magnificence. En revanche, sa Métropole est un des monumens sacrés les plus précieux qu'il y ait en Europe ; elle remonte à la fin du sixieme siecle. Pendant près de quatre cens ans elle fut possédée par les Maures, & profanée par le culte Mahométan. Recouvrée enfin par Alfonse VI, elle conserva la forme de Mosquée jusqu'au regne de St. Ferdinand, qui lui donna celle

célebrent suivant l'ancien Rit Muzarabe, que suivoient les Chrétiens dans les pays occupés par les Arabes. Il differe du Rit Romain par quelques prieres, par la transposition des cérémonies ordinaires de la Messe, légeres dissemblances qui échapperoient peut-être à des auditeurs peu attentifs. Tombé en désuétude, il fut ressuscité par le Cardinal Ximenès, qui fit réimprimer le Missel Muzarabe, & fonda à Tolede une Chapelle où l'Office est jusqu'à nos jours célébré suivant ce Rit. C'est-là que j'entendis, en 1783, une Messe Muzarabe que l'Archevêque fit chanter pour satisfaire la pieuse curiosité de Monseigneur le Nonce. La Messe Muzarabe se célebre encore dans une des Eglises de Salamanque.

qu'elle

qu'elle a encore de nos jours. Toute la ſomptuoſité des édifices gothiques y eſt déployée, & ſous les regnes ſuivans elle a été encore enrichie de décorations de tous les genres. Ses vitres ſont couvertes de peintures du plus brillant coloris; deux de ſes façades ſont remarquables par le nombre, le fini & la variété des détails de ſculpture dont elles ſont ſurchargées. Les ſtalles des Chanoines méritent d'être examinées de près, à cauſe de l'élégance & du bon goût de leurs bas-reliefs. Pluſieurs Chapelles ſont également dignes d'attention par les tableaux, & ſur-tout par les tombeaux qu'elles renferment. D'abord le chœur offre ceux de quatre Rois de Caſtille, qu'on nomme vulgairement *Reyes viejos*, vieux Rois, & celui du Cardinal Mendoza, l'un des plus illuſtres Prélats qui aient occupé le ſiege de Tolede.

Tombeaux qu'on y remarque.

La Chapelle de la Vierge eſt magnifiquement décorée. C'eſt devant elle qu'eſt enterré le Cardinal Portocarrero,

qui étoit Archevêque de ce Siége. Son épitaphe ne ressemble point du tout à celle de Piron, comme l'a dit sans réflexion M. Peyron dans ses Essais sur l'Espagne. L'une a été enfantée dans un mouvement de verve épigrammatique: celle du Cardinal respire l'humilité chrétienne, & point du tout l'épigramme. *Hîc jacet pulvis, cinis & nihil: Ci-gît de la poussiere, de la cendre, & rien.* Il y a loin de-là à la mauvaise plaisanterie de l'Auteur de la Métromanie:

Ci-gît Piron, qui ne fut rien;
Pas même Académicien.

Dans la Chapelle de St.-Jacques vous vous arrêterez avec admiration & recueillement devant le tombeau de Don Alvar de Lune, cet illustre & malheureux favori de Jean II, & devant celui de Dona Juana Pimentel, son épouse. Vous y ferez quelques réflexions philosophiques sur l'instabilite de la faveur des Rois, & sur la vanité de ces monumens un peu

plus durables qu'elle, mais dont la majestueuse enveloppe ne peut encore parvenir à nous déguiser le néant des grandeurs humaines. Les inscriptions dont on les charge ont beau être pompeuses comme celles de ces deux tombeaux, elles se réduisent toujours à nous apprendre que les héros qu'elles veulent immortaliser ont été & ne sont plus. La même Chapelle renferme encore les tombeaux de plusieurs parens du favori, entr'autres celui d'un Archevêque de Tolede, un des plus beaux qu'il y ait dans cette Cathédrale.

Je recommanderai encore au Voyageur curieux des monumens de ce genre, celui d'un autre Archevêque, Don Juan de Contreras, & celui d'un Evêque d'Avila, dans la Chapelle de St.-Ildefonse. Mais la plus remarquable de toutes à cet égard, est celle des nouveaux Rois, *delos Reyes nuevos*, qui, outre qu'elle est richement décorée, renferme les tombeaux de six Rois ou Reines de Castille, tous chargés

d'une inſcription & d'une ſtatue couchée ſur une urne ſépulcrale ; ce qui rappelle ces beaux vers modernes :

Pour mieux repréſenter leurs grandeurs abattues,
L'Artiſte ſur le marbre a couché leurs ſtatues.

Portraits de tous les Archevêques.

La Salle Capitulaire contient la ſuite des portraits de tous les Archevêques de Tolede ; collection précieuſe, non-ſeulement parce que beaucoup de ces Prélats, comme les Mendoza, les Ciſneros, les Tavera, les Albornos, les Tenorio, ſe ſont fait un nom indépendant de leur éminente dignité ; que quelques-uns étoient du ſang royal, comme de nos jours l'Infant Don Louis, frere du Monarque actuel, qui a occupé ce Siége pendant quelques années, mais encore parce que pluſieurs de ces portraits datent de la renaiſſance de l'art de la peinture en Eſpagne, & qu'en les comparant, on obſerve les différentes gradations par leſquelles cet art a paſſé ; enfin, parce que depuis le Cardinal Ximenez (qu'on

ne connoît en Eſpagne que ſous le nom du Cardinal Ciſneros) ils ont tous le mérite de la reſſemblance.

On trouve d'ailleurs dans la Cathédrale pluſieurs autres tableaux dignes d'attention ; la Sacriſtie ſur-tout en renferme pluſieurs. On y voit un charmant tableau de l'Aſſomption de Charles Maratte, un des chefs-d'œuvre de Dominique le Grec, éleve du Titien, tableau qui n'eſt pas fort inférieur aux meilleurs de ce grand maître ; & un des bons ouvrages d'Orrente, Peintre Valencien dont nous avons déjà parlé. Le plafond de cette Sacriſtie eſt peint à freſque par Luc Jordan, & n'eſt pas une des moindres productions de ce Peintre, fameux ſur-tout par ce genre de compoſition. Il avoit auſſi un talent particulier pour imiter la maniere des autres peintres, & il l'a prouvé par un tableau du Baptême de J. C. qui eſt dans une piece voiſine de la Sacriſtie, & que des yeux peu exercés prendroient aſſurément pour un des meilleurs ta-

Tableaux remarquables qui ſe trouvent dans cette Cathédrale.

bleaux de Raphaël. Cette piece, qu'on nomme *Vestuario*, contient encore plusieurs autres tableaux de prix ; tels sont la Naissance & la Circoncision de J. C., tous les deux du Basan; une Samaritaine de Rubens, une Sainte Ines, & surtout un Pape assis, où se retrouve toute la magie du pinceau de Vandyk.

On pourroit encore citer plusieurs tableaux remarquables qui enrichissent la Cathédrale de Tolede & les pieces adjacentes, si l'on ne craignoit d'ennuyer par trop d'exactitude; mais on ne peut se refuser au plaisir de citer une production d'un Peintre espagnol, fort peu connu hors de sa patrie, & qui mérite de l'être; c'est *Blas de Prado*, natif de Tolede, qui est l'auteur d'un tableau qu'on remarque dans le cloître de la Cathédrale. Il frappe les moins connoisseurs par la correction de son dessin, son excellent coloris, & sur-tout par la douceur d'expression de ses figures. Il représente la Sainte Vierge entourée de plu-

ſieurs Saints, & couronnée par des Anges en préſence d'un cavalier armé. J'avoue que, malgré les noms impoſans des Peintres dont j'ai cité plus haut les ouvrages, celui-ci me fit un plaiſir que je n'avois pas éprouvé à leur aſpect, & que j'eus la foibleſſe de me reprocher quand on me nomma ſon auteur. Je crois que bien des amateurs ſe ſont trouvés dans le même cas : on tâche alors de ſe juſtifier à ſes propres yeux, en redoublant d'attention pour retrouver les perfections du grand maître & les défauts du peintre obſcur, comme ſi les hommes ſupérieurs n'étoient pas quelquefois au niveau de la médiocrité, comme ſi la médiocrité ne s'élevoit pas quelquefois au-deſſus d'elle-même ! Ne ſait-on pas d'ailleurs que, dans tous les genres, d'heureux haſards font les réputations plus ſouvent que le véritable mérite ? Combien d'hommes peu connus auxquels il n'a manqué que des prôneurs pour s'aſſeoir à côté des hommes ſupérieurs !

Ce cloître de la Cathédrale, où l'on me fit admirer, où j'aurois, je crois, admiré de moi-même ce tableau de *Blas de Prado*, est remarquable à d'autres égards : il est vaste & formé sur de belles proportions ; ses murailles étoient chargées d'assez bonnes peintures à fresque, qui commençoient à céder aux ravages du tems & de l'humidité, lorsque l'Archevêque actuel a confié le soin de les réparer aux deux meilleurs pinceaux de l'Espagne moderne. MM. Bayeux & Maella ont commencé à s'en occuper en 1777, & lorsque j'ai quitté l'Espagne leur entreprise étoit à-peu-près consommée. Ils ont retracé les principaux traits de la vie de St. Eugene & de Ste. Léocadie, patrons de la Cathédrale, & de quelques autres Saints fameux à Tolede par leur zele pour la Religion chrétienne. Les sujets me parurent intéressans, quelques-uns même d'un grand effet. Je fus sur-tout frappé de la douce, de la touchante expression d'une Santa Casilda,

jeune Princeſſe, qui, du haut du palais de ſon pere, encore payen, tend une main ſecourable aux Chrétiens qui languiſſent dans les priſons du Roi perſécuteur.

Ornemens & tréſor de cette Egliſe.

Nous pourrions faire une longue énumération de tous les ornemens, de tous les meubles, de tous les vaſes conſacrés au Service divin dans cette Cathédrale; il ſuffit pour s'en former une idée, de ſavoir que le Siége de Tolede eſt un des plus riches de la chrétienté, qu'il a été ſouvent occupé par des Prélats pieux, qui ſe feroient reproché de faire un uſage profane de leur opulence, & qu'il a toujours été à portée d'éprouver la munificence des Souverains de l'Eſpagne. Nous nous bornerons à dire qu'on y montre aux curieux un trône d'argent maſſif ſur lequel ſe place une image de la Vierge, & qui peſe douze quintaux & demi. On leur fait auſſi admirer derriere le chœur un morceau de ſculpture du plus mauvais goût, qu'on appelle,

je ne ſais pourquoi, la *Tranſparente ;* c'eſt un ouvrage moderne qui défigure cet édifice au lieu de l'embellir. La piété, ou ſi l'on veut la crédulité, y trouvera encore un monument plus curieux ; c'eſt une pierre qui porte l'empreinte des pieds de la Ste. Vierge, lorſqu'elle deſcendit du Ciel pour paſſer elle-même la premiere chaſuble à St.-Ildefonſe ; miracle qu'un ſculpteur moderne a conſacré dans une des Chapelles de cette Cathédrale. Ce morceau de ſculpture venoit de s'achever lorſque je le vis pour la premiere fois, & me parut faire encore plus d'honneur au ciſeau de ſon auteur qu'à la Religion. La pierre brute qui porte le gage de ce miracle, plus précieuſe que le marbre qui en offre l'hiſtorique, eſt expoſée à tous les regards derriere un grillage de fer. Je n'oſerois aſſurer de quel pays ſont les pieds dont elle garde la forme ; mais je répondrois qu'ils n'ont pas appartenu à une Chinoiſe.

Après la Cathédrale il y a encore plu-

ſieurs édifices ſacrés qui méritent l'attention d'un Voyageur ; tel eſt ſur-tout l'Hôpital de St. Jean-Baptiſte, dont les portiques, les cours, & ſur-tout l'Egliſe, annoncent, par la beauté & la ſageſſe de leurs productions, l'époque de ſa fondation, c'eſt-à-dire le milieu du ſeizieme ſiecle, & le bon goût de ſon Fondateur, le Cardinal Tavera, qui y a un magnifique tombeau. C'eſt le dernier ouvrage d'Alfonſe Berruguete, habile Sculpteur; formé à l'Ecole de Michel-Ange, & honoré de la faveur de Charles-Quint. Hôpital deSt.-Jean Baptiſte.

Une autre belle fondation du même genre que Tolede doit auſſi à un de ſes Prélats, le Cardinal de Mendoza, c'eſt l'Hôpital des Enfans-trouvés ou de *Santa-Cruz*, édifice qui tient encore au genre gothique, mais dont on ne peut qu'admirer le fini des ornemens, & ſur-tout l'eſcalier principal. On y remarque dans l'Egliſe ſix grands tableaux de l'Ecole de Rubens, & qu'on a cru long-tems de ſa propre main. Hôpital des Enfans-trouvés.

Maiſon des foux.

Un autre aſyle ouvert à l'humanité malheureuſe réclamoit à Tolede ma curioſité ; c'eſt la maiſon des foux. On en compte deux principales en Eſpagne, une à Sarragoſſe & l'autre à Tolede. J'ai été voir pluſieurs fois celle-ci ; j'ai toujours été étonné, édifié de la propreté & de l'ordre qui y regne ; & rapprochant cette obſervation de celles que j'avois faites en voyant l'Hôpital de Valence, celui de Burgos, l'Hoſpice de Cadix, l'Hôpital-général de Madrid, & pluſieurs autres établiſſemens de ce genre, j'ai ſouvent admiré combien la dévotion & la charité chrétienne rendoient les mêmes hommes très-différens d'eux-mêmes, comment elles triomphoient de leurs défauts & leur créoient des vertus qui leur paroiſſent étrangeres. Les Eſpagnols ſont auſſi magnifiques dans les décorations de leurs Temples, que ſimples dans celles de leurs maiſons particulieres. Lorſqu'on parcourt leurs fondations pieuſes, on oublie leur apathique in-

dolence & leur malpropreté, deux chefs d'accusation sur lesquels ils ne sont pas généralement absous ? On devroit aimer la Religion, quand elle n'auroit fait que ce bien aux hommes. Mais, dira-t-on, elle a en revanche réveillé, aigri en eux des passions funestes qui dormoient au fond de leurs ames. Elle n'est pas moins la mere de l'ardent fanatisme, de la barbare intolérance, que celle de la charité compatissante. Sans examiner si la vraie Religion ne renie pas de semblables enfans, félicitons-nous du moins d'être nés dans un siecle où, même en Espagne, elle est à-peu-près purgée de cet alliage impur qui l'a trop long-tems déshonorée. Mais rentrons un instant dans la maison des foux de Tolede.

L'aspect d'un pareil établissement a toujours quelque chose d'affligeant pour l'humanité lors même qu'on y apporte la curiosité de la philosophie; mais j'avoue que je n'ai jamais partagé le sentiment de ceux qui se disent humiliés

à la vue de cette dégradation de la raison humaine. Je n'éprouve l'humiliation que lorſque je peux faire autour de moi des comparaiſons à mon déſavantage. Quelle eſt dans la création la claſſe mieux traitée que l'eſpece humaine? ou s'il en eſt, ſommes-nous dans le cas de rougir devant elle? La honte ſuppoſe une connoiſſance réciproque entre l'être qui l'éprouve & celui qui la fait éprouver. Nous ne connoiſſons pas les Anges; les bêtes ne nous connoiſſent pas; & la folie étant un défaut involontaire à l'abri duquel ne ſe trouve aucun être raiſonnable, je ne vois pas comment, à l'aſpect d'un inſenſé, aucun individu de l'eſpece humaine peut ſe ſentir humilié; l'inſenſé lui-même ne ſauroit l'être, s'il étoit capable d'un ſentiment raiſonné. C'eſt à l'homme ivre, c'eſt à l'homme en colere à rougir; ils bravent la raiſon qui veut les contenir. L'inſenſé, rejetté de ſon empire, eſt eſclave ſous une puiſſance qui l'a ſubjugué ſans ſon aveu: il n'eſt

même à plaindre que lorſque des intervalles lucides lui donnent la conſcience de ſon état. Hors ces cas, un malheureux qui ſouffre de la goutte me paroît avoir bien plus de droits à ma compaſſion. Avec ces réflexions préliminaires, on entre d'un air plus ſerein dans ces aſyles de l'humanité, dépouillée de ſon plus beau privilége. Je ne trouvai qu'un homme furieux dans celui de Tolede; c'étoit un Prêtre qui, de deſſus le grabat où il étoit enchaîné, vomiſſoit ſans interruption des imprécations contre les principaux perſonnages de la Monarchie eſpagnole. Je ne vis en lui qu'une bête féroce ſous la figure humaine, dont les rugiſſemens s'exprimoient par la parole. Sans le maudire ni le plaindre, je me bornai à fuir ſon approche. Ses commenſaux étoient beaucoup moins effrayans; je remarquai ſur-tout un Moine de St.-François qui avoit conſervé ſon habit, & s'étoit affublé d'une perruque de papier : ſa ſeule manie étoit de monter ſur

une pierre, & de débiter de-là comme d'une chaire quelques lambeaux de sermons qu'il entremêloit de facéties, & terminoit par des cabrioles. En 1783, j'avois passé un quart-d'heure dans son auditoire; j'y reparus deux ans après, & ne fus pas peu étonné de voir qu'il me reconnoissoit. J'admirai cette bizarrerie inexplicable de la nature, qui, en traitant si mal ses facultés intellectuelles, lui avoit conservé une mémoire aussi heureuse. N'est-ce pas-là un problême de plus à résoudre pour la métaphysique?

Restes de la machine de Juanelo pour faire monter à Tolede l'eau du Tage.

Des écarts de l'esprit humain, passons, sans sortir de Tolede, à une invention qui l'honore. Je veux parler de la fameuse machine imaginée par un Cremonois, nommé *Juanelo*, pour faire monter l'eau du Tage dans la Ville de Tolede, mais de laquelle on ne voit plus à présent que les débris. D'après la description qui en a été transmise par la tradition, elle devoit être extrêmement compliquée,

compliquée, & pour cette raiſon abreuver plus cherement les habitans de Tolede, qu'ils ne le ſont depuis qu'on a ſubſtitué à l'ingénieuſe machine le ſervice des mules qui portent l'eau du Tage dans toutes les maiſons de la ville. Vainement a-t-on eſſayé pluſieurs fois de ſuppléer la machine de Juanelo par une invention également utile. Les mules ont triomphé de cette conſpiration, & ſont reſtées en poſſeſſion de leurs pénibles fonctions.

Aſſez près des ruines de cette machine on en apperçoit de bien plus anciennes, qui doivent avoir fait partie d'un aqueduc deſtiné à charier, juſqu'à la hauteur de l'Alcazar, de l'eau, dont la ſource eſt à ſept ou huit lieues de Tolede; préſent à la fois utile & magnifique, par lequel les Romains ont marqué leur ſéjour en plus d'un endroit de l'Eſpagne. Ce n'eſt pas le ſeul de leurs monumens dont on apperçoive la trace aux environs de Tolede. Près d'un Cou-

vent de Minimes qui est hors de la ville, je reconnus les ruines d'un cirque, & près du château de St.-Servant les restes d'un ancien chemin romain.

Délabrement de la ville de Tolede.

Ainsi tour-à-tour les Romains, les Arabes, les Goths, & les Espagnols contemporains de Charles-Quint, avoient pris soin de vivifier & d'embellir Tolede. On n'en peut dire autant des Espagnols modernes. Des maisons désertes, de beaux édifices qui se dégradent, point ou presque point de fabriques, une population réduite de deux cens mille ames à vingt-cinq mille, les environs les plus arides, voilà le tableau qui s'offre aux yeux du voyageur attiré par la réputation de cette ville fameuse. Sous le regne actuel, il s'est fait quelques heureux efforts pour l'arracher à son dépérissement universel. Nous avons vu que son Prélat avoit rebâti une partie de l'Alcazar, & y avoit établi quelques fabriques de soie. Les armes blanches de Tolede étoient renommées autrefois pour leur trempe & leur

ſolidité. Charles III a fait élever un édifice aſſez vaſte pour leur fabrication; & les eſſais qui y ont déjà été faits, promettent que bientôt les citoyens modernes de Tolede ne ſeront point en ce genre inférieurs à leurs aïeux.

Ils ne me pardonneroient pas de paſſer ſous ſilence leurs *cigarrales*, petites maiſons de campagne que je ne puis mieux comparer qu'aux baſtides qui entourent la ville de Marſeille, ſi ce n'eſt qu'elles ſont moins ornées & beaucoup moins nombreuſes. Sur les bords de la Saone, de la Loire ou de la Tamiſe, ces *cigarrales* déshonoreroient le canton : ce ſont des boſquets délicieux pour l'aride Caſtille; c'eſt-là que dans les jours étouffans de la canicule, on va, l'après-dîné, chercher la fraîcheur & le repos à l'ombre de quelques vergers : encore ne peut-on y parvenir qu'à la ſueur de ſon front, en traverſant ſans abri quelque bout de prairie brûlée, ou en graviſſant quelque côteau raboteux. Mais c'eſt l'Eden pour

Petites maiſons de campagne des environs de Tolede.

les habitans de Tolede ; pourquoi leur enlever leur illusion ?

Conclusion. Je termine ici la description de mon voyage en Espagne, ou plutôt le tableau que j'ai promis de ce Royaume. Je ne prétends pas que mes courses de Bayonne à Madrid, de Madrid à Valence, à Cadix, à Gibraltar, à Salamanque, à Tolede, &c. m'aient fourni assez de notions pour ne laisser rien à desirer sur les curiosités de tout genre (1) qu'offre l'Espagne, sur les

---

(1) En curiosités, sur-tout, j'aurois eu à voir & à décrire les antiquités moresques dont Grenade est presque le seul dépôt en Europe, les antiquités romaines de Tarragone, d'Alcantara, de Merida, &c. les trésors sacrés que renferment Sarragosse, Saint-Jacques de Compostelle, & autres monumens de la pieuse magnificence des Espagnols, quelques provinces entieres & la plupart des ports de la Péninsule. Faire connoître l'Espagne moderne sous des rapports passagers, qui ne restent pas, comme les chaînes de montagnes, le cours des fleuves, les monumens durables, sous les yeux de cent générations d'observateurs, faire rendre à ses habitans la justice qui leur est due en ce moment, tel a été mon but essentiel. On trouvera de quoi suppléer à ce qui me manque, dans

productions, sur les mœurs, sur l'administration de ses différentes provinces. Le tableau général que j'ai essayé de tracer de tous ces objets, & dont ces différentes excursions ne sont que le complément, présente (je l'espere du moins) ce qui peut, dans ce genre, piquer la curiosité de ceux qui veulent connoître un pays étranger sans y séjourner long-tems ; ce qui doit sur-tout fixer leurs idées sur de vieilles préventions qui se sont propagées jusqu'à nos jours, & pourroient encore aller plus loin. Je n'ai pas eu pour objet d'écrire un livre purement amusant. S'il a quelque

l'Auteur des *Essais sur l'Espagne* (M. Peyron); qu'une mort prématurée a empêché de perfectionner son ouvrage ; mais principalement dans le *Viage de España*, ouvrage de M. l'Abbé Pons, qui s'est sur-tout appliqué à décrire dans le plus grand détail les monumens de tous les genres, bons, médiocres & mauvais, anciens & modernes, sacrés & profanes, que renferme l'Espagne ; ouvrage qui n'est pas encore fini, & qui prouve au moins, pour les Lecteurs les plus difficiles, le zele patriotique, la patience infatigable de son auteur.

chose d'attachant, c'est peut-être par la variété qui y regne. Entreprendre un ouvrage profond étoit au-dessus de mes forces. En écrire un purement frivole ne m'a pas paru digne du tems que j'y ai consacré, ni de la classe de Lecteurs dont j'ambitionne sur-tout le suffrage. Dans tout ce que j'ai dit, je me suis proposé de tenir un juste milieu entre l'enthousiasme qui exalte tout, & l'esprit de dénigrement qui n'épargne rien. Trouvera-t-on que j'ai rempli mon but ? Les Espagnols trouveront-ils que je les ai aussi bien traités que je l'ai été par eux ? Il seroit fâcheux pour eux & pour moi qu'ils m'accusassent d'ingratitude, & mes autres Lecteurs, de m'être laissé aveugler par la reconnoissance.



COMPILATION

Des Instructions (1) *de l'Office de la Sainte-Inquisition, faites à Tolede en* 1561, *& dans lesquelles se retrouvent celles de l'Année* 1484.

NOUS, Don Ferdinand de Valdès, par la Divine Miséricorde, Archevêque de Séville, Inquisiteur Apostolique Général, contre la Perversité hérétique & l'Apostasie dans tous les Royaumes & Seigneuries de S. M.; &c.

Faisons savoir à vous les Révérends Inquisiteurs Apostoliques contre la Perversité hérétique & l'Apostasie dans tous lesdits Royaumes & Seigneuries, que nous sommes informés que,

(1) Cette piece doit paroître d'autant plus précieuse, que les exemplaires des Instructions du Saint-Office étoient devenus très-rares, ce qui épaississoit encore les ténebres dont est entouré ce redoutable Tribunal; aussi n'a-t-il pas tenu à lui que cette réimpression n'ait été arrêtée.

quoiqu'il soit pourvu & disposé par les Instructions du Saint-Office de l'Inquisition qu'on observât une même procédure dans toutes les Inquisitions, il en est cependant quelques-unes où elle n'est pas observée comme il convient; & afin de pourvoir à ce qu'à l'avenir il n'y ait point de différence entr'elles à cet égard, après des discussions & des conférences répétées dans le Conseil de l'Inquisition générale, il a été arrêté que dans toutes les Inquisitions on observeroit l'ordre suivant.

I.

Examen & qualification des propositions.

QUAND les Inquisiteurs s'assembleront pour examiner les témoignages résultans de quelque visite, ou de toute autre voie quelconque, s'il se trouve des personnes suffisamment convaincues de quelque délit dont la connoissance (1)

(1) Le Traducteur ne s'est pas prescrit une exactitude littérale; il s'est permis d'élaguer les répétitions, & de resserrer le style diffus de ces instructions. (*Note du Traducteur*).

Le Roi, par une cédule publiée en 1770, a ordonné

appartienne au Saint-Office, on devra consulter des Théologiens lettrés, consciencieux, & pourvus des qualités requises, lesquels donneront leur avis & le signeront.

I I.

Dénonciation.

LES Inquisiteurs une fois convaincus, par la décision des Théologiens, que la matiere regarde la foi, qu'il s'agit ou de cérémonies en usage chez les Juifs ou les Mores, ou d'hérésie ou d'adhésion manifeste & incontestable à l'hérésie, le Fiscal fera sa dénonciation contre la personne ou les personnes en question, en demandant qu'elles soient arrêtées sur la présentation des dépositions & de l'avis qui qualifie leur délit.

I I I.

Décret d'emprisonnement.

LES Inquisiteurs, après avoir vu ensemble l'information, s'ils sont tous deux présens, pronon-

à l'Inquisiteur Général de recommander aux Inquisiteurs de borner leurs facultés à la connoissance des seuls crimes d'hérésie & d'apostasie, sans flétrir ses sujets par des emprisonnemens, avant d'avoir acquis contr'eux des preuves évidentes. (*Note de l'Editeur*).

ceront l'emprisonnement. Il paroît que l'on rendroit ce décret plus authentique en le concertant avec les Consulteurs de l'Inquisition, s'il n'y avoit aucun inconvénient à le faire, & que les Inquisiteurs le crussent nécessaire & convenable; & ce dont on sera convenu formera acte dans le procès.

I V.

On ne citera ni n'examinera celui qui n'auroit pas contre lui des dépositions suffisantes.

DANS le cas où quelqu'un auroit contre lui des dépositions concernant le délit de l'hérésie, qui ne suffiroient pas pour justifier son emprisonnement, on ne prendra contre lui aucunes autres mesures de rigueur ; elles ne serviroient qu'à donner l'éveil aux dénoncés. Il vaudra donc mieux attendre de nouvelles preuves ou de nouveaux indices.

V.

Renvoi au Conseil, s'il y a division d'avis, & si la matiere est grave.

SI les Inquisiteurs s'accordent, quant à l'emprisonnement, ils le feront exécuter comme ils

en feront convenus ; & dans le cas où l'affaire feroit d'un nature grave, parce qu'elle concerneroit des perfonnes qualifiées ou pour d'autres motifs, ils confulteront le Confeil (1) avant d'exécuter leur Sentence ; & s'il y a partage dans les avis, ils la renverront au Confeil pour qu'il en décide.

V I.

Ordre pour emprifonner, & le fequeftre.

Les Inquifiteurs figneront l'ordre d'emprifonner, & il fera donné à l'Alguazil du Saint-Office, & non à une autre perfonne, à moins que celui-ci ne fut légitimement occupé. L'emprifonnement fera accompagné du fequeftre des biens, conformément aux inftructions du Saint-Office. On n'énoncera pas plus d'une perfonne dans l'ordre d'emprifonnement, afin que, s'il falloit communiquer un de ces ordres à quelqu'un d'étranger au Saint-Office, les autres puffent demeurer fecrets, & afin que l'on puiffe placer dans chaque Procès la Sentence de chacun des prifonniers. Le fequeftre des biens doit avoir

(1) Le Confeil Suprême de l'Inquifition, connu fous le nom de la *Suprema*.

lieu quand l'emprifonnement eft pour héréfie formelle, & non dans les autres cas où les Inquifiteurs peuvent emprifonner; & dans ledit fequeftre feront compris feulement les biens qui fe trouveront au pouvoir de la perfonne qu'on fera prendre, & non ceux qui feront entre les mains d'un tiers. L'on inférera dans le Procès le décret qui prononcera l'emprifonnement du coupable, & on y exprimera le jour où le décret aura été expédié & la perfonne à laquelle il aura été remis.

VII.

Qui doit affifter à la prife-de-corps.

Le Receveur de l'Inquifition, ou fon Lieutenant (fi le premier eft occupé à quelques fonctions de fa charge) avec fon Alguazil & le Notaire des fequeftres, affifteront aux prifes-de-corps faites par l'Inquifition, afin que le Receveur puiffe agréer celui que l'Alguazil lui nommera pour recevoir le fequeftre; & que s'il ne l'agréoit pas, il en demande un autre qui ait les qualités requifes.

VIII.

Comment doit fe faire le fequeftre.

Le Notaire des fequeftres formera la defcrip-

tion la plus détaillée de tous les objets dudit ſequeſtre, pour que, quand le Receveur prendra poſſeſſion des biens, ou que le ſequeſtre ſera levé, on puiſſe en dreſſer un tableau exact, ayant ſoin d'exprimer en tête le jour & le mois, & de faire ſigner au bas du ſequeſtre celui ou ceux à qui on le confiera, conjointement avec l'Alguazil, en appellant des témoins, & exigeant une caution ſuffiſante de celui à qui le ſequeſtre ſera remis. Celui-ci recevra du Notaire une copie ſimple & ſans frais du ſequeſtre; mais ſi quelqu'autre lui en demandoit une, il ne ſera pas tenu de la donner ſans ſe faire payer une rétribution.

I X.

Ce que l'Alguazil doit prendre ſur les biens ſequeſtrés.

L'ALGUAZIL prendra ſur les biens ſequeſtrés l'argent qui lui *paroîtra* néceſſaire pour conduire le priſonnier juſques dans ſa priſon, & ſix ou huit ducats de plus pour la dépenſe de celui-ci, à la charge de qui doivent être ſeulement ſa nourriture & ce que conſommeront les bêtes de ſomme qui le conduiront, lui, ſon lit & ſes effets. S'il ne trouve point d'argent parmi

les choses sequestrées, il vendra partie de celles dont on peut le plus se passer, jusqu'à la concurrence de ladite somme; il exprimera & signera au bas du sequestre ce qu'il aura reçu; il remettra, en présence du Notaire des sequestres, lequel en fera mention dans le procès-verbal, le surplus à l'homme chargé de la dépense des prisonniers, & on rendra compte du tout aux Inquisiteurs, en présence de qui ce dernier recevra ce qui devra lui être remis.

X.

Ordre que doit suivre l'Alguazil à l'égard des Prisonniers.

LE Criminel étant arrêté, l'Alguazil le mettra au secret, de maniere que personne ne puisse le voir ni lui parler, ni lui donner aucun avis par écrit ni de vive voix, & il en fera de même avec tous les autres prisonniers qu'il ne laissera point communiquer entr'eux, à moins que les Inquisiteurs ne l'aient averti qu'il n'y aura aucun inconvénient à le permettre. Il ne laissera en leur pouvoir ni armes, ni argent, ni papiers, ni bijoux d'or & d'argent; il les menera ensuite à la prison du Saint-Office, & les remettra entre les mains de l'Alcayde: celui-ci attestera, sur

les décrets d'emprisonnement dont l'Alguazil aura été porteur, qu'il a reçu les prisonniers, en y exprimant le jour & l'heure de leur remise, pour que l'état de leur dépense puisse être mis en regle. Le décret sera joint au procès, & aussitôt l'Alguazil rendra compte aux Inquisiteurs de l'exécution de leurs ordres. L'Alcayde observera toutes ces formalités envers chaque Prisonnier avant de l'enfermer, le visitant & examinant tous ses vêtemens, de peur qu'il n'introduise dans sa prison rien de ce qui a été exprimé ci-dessus, ni rien qui soit dangereux; le tout en présence d'un des Notaires du Saint Office. Ce qu'on trouvera sur le prisonnier sera énoncé dans le sequestre, & remis en dépôt à quelqu'un, d'après l'avis des Inquisiteurs.

X I.

Ordre de l'Alcayde.

L'Alcayde ne réunira pas lesdits Prisonniers, & ne les laissera pas communiquer entr'eux, si ce n'est en se conformant exactement aux ordres des Inquisiteurs.

X I I.

Idem.

De plus, il tiendra un registre où il énon-

cera tout le linge & toutes les hardes que chacun des Prisonniers aura apporté, & lequel sera signé de lui & du Notaire des sequestres. Il en sera de même de toutes les choses qu'il recevra tant que durera l'emprisonnement, rendant compte d'icelles avant de les accepter aux deux Inquisiteurs pour qu'ils le permettent; il les examinera avec soin pour s'assurer qu'elles ne cachent aucun avis, & il les donnera aux Prisonniers suivant qu'ils en auront besoin.

XIII.

Premiere audience & questions que feront les Inquisiteurs.

Le Prisonnier étant déjà en prison, les Inquisiteurs, quand bon leur semblera, le feront comparoître devant eux; & en présence d'un Notaire du secret, après l'avoir lié par le serment, ils lui demanderont son nom, son âge, sa profession, son domicile, & depuis quel tems il est prisonnier. Les Inquisiteurs traiteront les Prisonniers avec *humanité*, suivant leur qualité, gardant sur eux une autorité convenable, sans chercher à les provoquer. D'ordinaire les Prisonniers s'asseoient sur un banc ou sur une chaise basse, pour qu'ils puissent déduire leurs raisons

avec

avec plus d'attention ; mais ils restent debout pour écouter les chefs d'accusation.

X I V.

Idem.

AUSSI-TÔT après on leur ordonnera de déclarer leur généalogie le plus longuement qu'ils pourront, commençant par leurs pere & mere, leurs aïeux, & nommant tous les collatéraux dont ils se souviendront, exprimant quels ont été leur emploi & leur domicile ; avec qui ils ont été mariés ; s'ils sont vivans ou morts, & les enfans qu'ils ont laissés ; avec qui eux-mêmes sont ou ont été mariés ; combien de fois ils l'ont été ; les enfans qu'ils ont eus & qu'ils ont, & quel est leur âge ; & le Notaire écrira dans le procès-verbal leur généalogie, plaçant chaque personne au commencement de la ligne, & expliquant si quelqu'un de leur famille a été pris ou puni par l'Inquisition.

X V.

Idem, *& les Monitions qu'on doit faire aux Accusés.*

CELA fait, on doit demander à l'Accusé où il a été élevé & avec qui ; s'il a étudié quelques facultés ; s'il est sorti du Royaume, &

conditions & juger avec rectitude, ils doivent craindre sans cesse d'être induits en erreur dans les dépositions comme dans les confessions; & c'est avec cette précaution qu'ils examineront & décideront la cause, conformément à la vérité & à la justice, avec impartialité.

XVII.

Les Inquisiteurs n'auront, hors de leurs fonctions, aucune relation avec les Accusés.

Les Inquisiteurs ne communiqueront ni ne parleront avec les Accusés, pendant l'audience ni après, que de choses relatives à leur objet. Le Notaire, en présence de qui elle se tiendra, devra écrire tout ce que l'Inquisiteur ou les Inquisiteurs diront aux Prisonniers, & les réponses de celui-ci; & l'audience finie, les Inquisiteurs feront lire par le Notaire tout ce qu'il aura écrit, pour que le Prisonnier puisse à son gré ajouter ou corriger quelque chose, & que ses réponses, une fois fixées, ne soient plus l'objet d'une audition de témoins.

XVIII.

Accusation du Fiscal.

Le Fiscal aura attention de libeller les charges des Accusés dans les termes prescrits,

X X.

Que toujours l'Accusé déclare sous le serment qu'il a fait.

L'Accusé ayant fait, dès le commencement du Procès, serment de dire la vérité, on doit lui rappeller ce serment toutes les fois qu'il paroît à l'audience, afin que le serment précede toujours la déposition; précaution qui est d'un grand effet quand il doit s'expliquer sur d'autres personnes.

X X I.

Le Fiscal doit demander que l'Accusé soit mis à la question.

A la fin de l'accusation, il paroît *convenable* & *utile* que le Fiscal demande qu'au cas que l'intention de l'Accusé ne soit pas bien prouvée, & que cela paroisse nécessaire, il soit appliqué à la question, parce que ne devant la subir que sur la réquisition de la partie publique & sans qu'elle lui soit notifiée, elle ne peut être donnée à une époque du procès qui lui fournisse moins l'occasion de s'y préparer, & où il en soit moins affecté.

X X I I.

Monition à l'Accusé. On lui donne un Avocat.

Le Fiscal présentera l'accusation aux Inquisi-

teurs ; le Noraire la lira en entier en présence de l'Accusé ; le Fiscal prêtera le serment qui est de droit, & on sortira aussi-tôt de l'audience. L'Accusé y répondra chapitre par chapitre, en présence de ou des Inquisiteurs devant qui elle aura été faite ; & pour éviter la confusion, la réponse sera écrite dans la même forme, quoiqu'il eut répondu négativement sur tous les chapitres.

XXIII.

Sentence de preuve, sans fixation de terme.

L'INQUISITEUR ou les Inquisiteurs feront observer à l'Accusé combien il lui importe de dire la vérité ; & cela fait, ils lui nommeront pour prendre sa défense le ou les *Avocats du Saint-Office* députés à cet effet ; & en présence d'un Inquisiteur quelconque, l'Accusé communiquera avec cet homme de loix, &, d'après son avis, répondra à l'accusation par écrit ou de vive voix ; & l'homme de loi, avant de se charger de sa défense, jurera de le défendre bien & fidelement, & de garder le secret sur tout ce qu'il verra & saura ; & quoiqu'il ait prêté serment lorsqu'il a été reçu pour Lettré du Saint-Office, il doit, comme Chrétien, *exhorter* l'Accusé à dire la vérité, & à demander

une pénitence s'il eſt coupable. Sa réponſe ſera notifiée au Fiſcal. *Et les Parties étant préſentes, ainſi que l'Avocat, la cauſe étant terminée, on recevra les preuves. Dans cette Sentence l'uſage n'eſt point de fixer un certain terme ni de citer les Parties pour aſſiſter au ſerment des témoins, parce que ni l'Accuſé, ni perſonne en ſon nom, ne doit s'y trouver préſent.*

XXIV.

Ce qu'on doit dire à l'Avocat.

POUR que l'homme de loix puiſſe mieux conſeiller & défendre l'Accuſé, on doit lire en ſa préſence les confeſſions faites dans le procès, pourvu qu'elles n'intéreſſent point de tiers; mais ſi l'Accuſé veut pourſuivre ſes aveux, l'Avocat ſera obligé de ſortir.

XXV.

SI l'Accuſé a moins de 25 ans, on le pourvoira d'un Curateur en forme avant qu'il réponde à l'accuſation, & il confirmera les confeſſions qu'il aura faites, & tout le procès ſe ſuivra ſous l'autorité de ce Curateur. Celui-ci pourra être, non un des Miniſtres du Saint-Office, mais ou l'Avocat lui-même, ou toute autre perſonne qualifiée de bonne conſcience & digne de foi.

XXVI.

Fonctions du Fiscal après la Sentence de preuve.

ENSUITE le Fiscal fera, en présence de l'Accusé, la reproduction & la représentation des témoins & les preuves qui existent contre lui, tant dans le procès que dans les registres & écritures du Saint-Office. Il demandera qu'on examine les réponses, & que les témoins soient récolés suivant la forme du droit; que cela fait, on publie les témoins, & que l'on insere dans le procès ce que l'Accusé ou son Avocat pourroient avoir à dire.

XXVII.

Nouvelle accusation à faire au Coupable sur ce qui surviendra.

LES Parties ayant été reçues à la preuve, si dans quelque circonstance du procès il survient de nouveaux incidens ou que l'Accusé commette quelque nouveau délit, le Fiscal l'accusera de nouveau. L'Accusé répondra dans la forme susdite, & le procès se suivra, quoique dans le cas où le nouvel incident tient au délit principal, il paroisse suffisant de faire savoir à l'Accusé qu'on a acquis contre lui une preuve de plus.

XXVIII.

Qu'on donne audience au Coupable toutes les fois qu'il le demandera.

COMME il y a ordinairement quelque retard depuis la Sentence de preuve jufqu'à la publication des témoins, toutes les fois que le Prifonnier demandera audience, on l'enverra demander par l'Alcayde (comme c'eft l'ufage); on doit la lui accorder, tant parce que c'eft une confolation pour les Accufés d'être entendus, que parce que c'eft fouvent leur fournir l'occafion de dire quelque chofe de plus pour leur juftification, & que ces délais peuvent leur donner de nouvelles idées.

XXIX.

Récolement de Témoins.

AUSSI-TÔT les Inquifiteurs s'occuperont de la ratification des témoins & de tout ce que le Fifcal aura demandé d'ailleurs pour avérer le délit & favoir la vérité.

XXX.

Forme des récolemens.

LES Parties étant reçues à la preuve, les témoins fe récoleront, felon les formes de droit, devant deux Eccléfiaftiques pourvus des qualités

requises, Chrétiens d'ancienne race, qui aient juré de garder le secret, & dont la vie & les mœurs soient connues avantageusement. En leur présence on dira aux témoins que le Fiscal les présente comme tels ; on leur demandera s'ils se souviennent d'avoir dit devant quelque Juge des choses relatives à la foi ; & s'ils répondent qu'oui, on leur fera répéter en substance leur dire, & s'ils ne s'en souviennent pas, on leur fera les demandes générales qui pourront les remettre sur la voie. Si le Témoin demande qu'on lui lise ce qu'il aura dit, il faudra le faire, soit qu'il se trouve parmi les Prisonniers, soit qu'il vienne du dehors. Le Notaire écrira tout ce qui se sera passé, & la disposition dans laquelle sera le Témoin ; s'il est dans les chaînes & de quelle nature elles sont ; s'il est malade ; si on l'a entendu dans la Salle de l'Audience ou dans la chambre de sa prison, & pourquoi on ne l'a pas fait venir à l'Audience : le tout sera inséré dans le procès de la personne contre laquelle il aura été présenté, afin que ce procès contienne tout ce qui a rapport à elle.

XXXI.

Publication de Témoins.

LES Témoins ayant été récolés comme il

vient d'être dit, on publiera littéralement tout ce qui tiendra au délit, conformément à la déposition des Témoins, en n'omettant que ce qui pourroit les faire reconnoître : & si leur déposition est fort longue & susceptible d'être divisée, on la partagera en articles, afin que le coupable puisse y répondre plus en détail, chapitre par chapitre, après avoir prêté serment. On ne doit pas lui lire toutes les dépositions ensemble, ni celle de chaque Témoin en entier, si chacun d'eux a fait la sienne par chapitre. Les Inquisiteurs auront soin de donner avec brièveté les publications, & ne tiendront pas long tems les Accusés en suspens, en leur disant ou leur donnant à entendre que les dépositions faites contr'eux contiennent des choses qu'ils n'ont pas avouées ; ce que l'on devra observer quand même ils nieroient.

XXXII.

Les Inquisiteurs donneront les publications signées de leurs noms & de leurs paraphes.

LES Inquisiteurs, ou l'un d'eux quelconque, feront la publication, soit en lisant au Notaire ce qu'il aura à écrire, soit en l'écrivant de leur propre main, & le signant conformément à l'instruction; & comme c'est une chose de grande

conséquence, on ne doit la confier à aucune autre personne : on y exprimera le mois & l'année de la déposition des Témoins, le jour devant être omis, s'il y a quelque inconvénient à le désigner. On énoncera également dans cette publication le lieu & l'époque du délit, comme une circonstance qui appartient à la défense de l'Accusé; mais on ne doit pas lui indiquer les lieux avec détail : on lui rendra au reste la déposition du Témoin aussi littéralement qu'il sera possible. Il faut encore observer que quoique le Témoin parle à la premiere personne en disant: j'ai eu telle relation avec l'Accusé, on doit, dans la publication, rendre sa déposition comme venant d'un tiers, qui dira qu'il a vu & appris que l'Accusé avoit eu cette relation avec une certaine personne.

XXXIII.

Avis sur les publications pour ce qui concerne les complices.

Si quelque Accusé, dans son procès-verbal, avoit parlé d'un grand nombre de personnes, & qu'ensuite il voulût donner à ce témoignage une tournure générale & indéfinie, une telle déposition ne doit pas s'exprimer dans la publication, l'Accusé pouvant facilement se tromper

dans son dire, en ne déclarant pas en particulier ce que chacune de ces personnes auroit dit, & son témoignage n'étant pas valable sans cette forme. Ainsi, toutes les fois que pareille chose arrivera, l'Inquisiteur obligera l'Accusé de particulariser, autant qu'il lui sera possible, les personnes, sans s'en référer vaguement à ses autres confessions.

XXXIV.

Que la publication ait lieu, quand même l'Accusé auroit avoué.

On publiera les dépositions aux Accusés, quand même ceux-ci conviendroient de l'accusation, afin qu'ils aient la preuve qu'ils n'ont été mis en prison qu'après des informations; ensorte qu'ils puissent se dire convaincus; qu'à ce titre la Sentence puisse être prononcée contre eux, & que la liberté des Juges soit plus à l'aise; car on ne pourroit leur faire un chef d'accusation des dépositions non publiées, surtout lorsque par la nature de la cause ils ne peuvent assister au serment des témoins ni *savoir* qui ils sont.

XXXV.

Que l'Avocat de l'Accusé voye la publication en présence des Inquisiteurs.

L'Accusé ayant ainsi répondu, se concertera

ſur la publication avec ſon Avocat dans la même forme que pour l'accuſation ; car on ne doit pas ſouffrir qu'il communique avec l'homme de loix ni avec toute autre perſonne , ſi ce n'eſt en préſence des Inquiſiteurs & du Notaire, qui certifie tout ce qui ſe ſera paſſé , & les Inquiſiteurs doivent prendre garde de ne pas donner lieu à ce que les parens , les amis , ou toutes autres perſonnes, parlent aux Accuſés , quand même ce feroit pour leur faire confeſſer leurs fautes. Si cependant cela étoit néceſſaire & que cela parût convenable , il pourront permettre que quelques perſonnes religieuſes & doctes leur parlent *dans cette vue*, mais toujours devant eux & le Notaire; car il n'eſt pas permis aux Inquiſiteurs eux-mêmes , ni à tout autre Officier du Tribunal, de parler en particulier aux Priſonniers, ni d'entrer dans la priſon , à moins que ce ne ſoit l'Alcayde. Quoique l'Inſtruction établiſſe qu'on donne un Procureur aux Accuſés, il ne faut pas leur en donner; l'expérience ayant prouvé qu'il peut en réſulter beaucoup d'*inconvéniens*, ſans un grand avantage pour les Parties intéreſſées. Cependant il arrive quelquefois que quand cela eſt bien néceſſaire , on donne un plein pouvoir à l'Avocat.

XXXVI.

Comment on doit donner du papier à l'Accusé.

Si l'Accusé demande du papier pour écrire ce qui aura rapport à sa défense, on lui en donnera des feuilles comptées & rubriquées par le Notaire ; on en exprimera le nombre dans le procès, & on les comptera quand il les rendra, de maniere qu'il ne lui en reste pas : on spécifiera aussi dans quel état il les rend. Quand il demandera son Avocat, on le lui fera venir; il lui communiquera ce qu'il jugera à propos, lui remettra les papiers relatifs à sa défense, & non autre chose ; & l'homme de loix, quand il en aura l'ordre, viendra avec l'Accusé, & le présentera à l'audience. Celui-ci, pour prouver les articles de ses interrogatoires, nommera pour chacun un grand nombre de témoins, afin qu'on puisse examiner les plus capables & les plus dignes de foi. On l'avertira de ne nommer aucun de ses parens ou de ses domestiques, & qu'il faut que ces témoins soient des Chrétiens de l'ancienne race, si ce n'est quand les demandes sont telles qu'elles ne puissent se prouver par d'autres personnes : & si le Prisonnier veut voir les défenses qu'aura faites l'homme de loix avant que celui-ci les présente, on pourra les lui mon-

trer. Les Inquisiteurs auront soin que l'homme de loix ni autre personne n'entretienne les Prisonniers d'autre chose que de ce qui a rapport à leur défense, & ne leur apporte aucunes nouvelles du dehors, parce qu'il ne peut en résulter aucun bien, & que souvent il en résulte du préjudice pour les personnes & pour la cause des Prisonniers. Les Avocats ne pourront garder aucune copie de l'accusation, de la publication ni des motifs de récuser certains témoins, mais rendront le tout en présence des Inquisiteurs.

XXXVII.

Le Fiscal doit voir le procès après les Audiences.

DANS toutes les parties quelconques du procès, le Fiscal, chaque fois qu'un des Prisonniers sortira de l'audience, aura soin de prendre le procès-verbal, & de voir ce qui s'y sera passé. Si l'Accusé a avoué, il acceptera ses confessions en tant qu'elles seront en sa faveur; il mettra en marge ses notes sur lesdites confessions & tout ce qui sera propre à éclaircir l'affaire, & ladite acceptation se fera judiciairement.

XXXVIII.

Démarches relatives aux Audiences.

AUSSI-TÔT les Inquisiteurs s'occuperont de prendre

prendre les défenses que l'Accusé aura demandées, examinant les titres & la validité des témoins & ce qu'il aura à alléguer contr'eux. Ils feront avec le plus grand soin tout ce qui pourra concourir à éclaircir son innocence, comme ils doivent en avoir mis à avérer sa faute, en se pénétrant bien de l'idée que l'Accusé en prison ne peut faire tout ce dont il auroit besoin, & tout ce qu'il feroit s'il avoit la liberté de suivre sa cause.

XXXIX.

Monition à l'Accusé avant la conclusion.

APRÈS avoir recueilli les principaux moyens de défense, les Inquisiteurs feront comparoître devant eux l'Accusé avec son Avocat, & lui certifieront que les défenses qu'il avoit appellées à son secours sont faites; qu'ainsi, il feroit maître de conclure, s'il le vouloit; qu'il doit dire s'il desire quelque chose encore. S'il ne demande rien de plus, on doit conclure la cause. Il est toutefois plus prudent que le Fiscal ne conclue pas : outre qu'il n'y est pas obligé, il reste par-là en mesure de demander de nouveau telle ou telle démarche qui peut convenir à l'Accusé. Mais si celui-ci demande la copie & la publication de ses défenses, il ne faut pas

la lui donner ; il pourroit y acquérir la connoiſſance des témoins qui ont dépoſé contre lui.

X L.

Examen du procès. Ordre dans lequel on vote.

LA cauſe étant miſe en cet état, les Inquiſiteurs s'aſſocieront l'Ordinaire & les Conſulteurs du Saint - Office, auxquels ils communiqueront tout le procès, ſans qu'il y manque rien d'eſſentiel. Quand tous l'auront vu, on ira aux voix, chacun donnant la ſienne ſuivant ſa conſcience ; d'abord les Conſulteurs, puis l'Ordinaire, enſuite les Inquiſiteurs qui voteront en préſence des Conſulteurs & de l'Ordinaire, afin que tous connoiſſent leurs motifs, & afin que s'ils étoient d'avis différent, les Conſulteurs ſe convainquent que les Inquiſiteurs agiſſent ſelon le droit & non au gré de leur caprice. Le Notaire écrira toutes les opinions de chacun en particulier dans le regiſtres des votes, d'où elles ſeront tirées pour être jointes au procès. Les Inquiſireurs laiſſeront aux Conſulteurs toute liberté pour voter, & ne ſouffriront pas que perſonne parle autrement qu'à ſon tour : & comme il n'y a pas de Rapporteur dans l'Office de l'Inquiſition, l'Inquiſiteur le plus ancien établira l'état de la queſtion, ſans exprimer

son avis, & aussi-tôt le Notaire fera la lecture de son rapport. Le Fiscal sera présent, s'asseoira au-dessous des Consulteurs, & sortira de la Salle avant qu'on aille aux voix.

XLI.

Ceux qui confesseront de bonne foi seront réconciliés.

Si l'Accusé avoue de bonne foi, & que son aveu ait les qualités requises, les Inquisiteurs, l'Ordinaire & les Consulteurs l'admettront à réconciliation avec *confiscation* de biens, conformément au *droit*; il sera revêtu de l'habit de pénitence, qui sera un *Sambenito* de toile ou de drap jaune, avec une croix de St.-André rouge, & il sera conduit à la prison qu'on nomme perpétuelle ou de la *miséricorde*. Il y a cependant, quant à la confiscation des biens & à la couleur de l'habit, quelques droits, priviléges & usages particuliers dans plusieurs parties de la Couronne d'Arragon, auxquels il faut se conformer, sauf à régler ce qui a rapport à l'habit & à la prison, suivant ce qui résulte du procès. Et si pour quelque raison, la forme de l'habit leur paroît arbitraire, ils en laisseront la décision à Nous ou à l'Inquisiteur général, & non à la volonté des Inquisiteurs; ce qui s'en-

tend de ceux qui ne ſont pas relaps ; parce que pour ceux-ci c'eſt une choſe décidée par le droit, qu'étant convaincus ou avouants, ils doivent être livrés à la Juſtice (*relaxados*) : & les Inquiſiteurs ne les peuvent réconcilier, quand même ils ne ſeroient pas vrais relaps, mais relaps ſimulés, en faiſant l'abjuration *de vehementi.*

XLII.

Abjuration.

ON placera au bas de la ſentence l'abjuration que feront les Accuſés, en s'en rapportant à l'inſtruction ſuivant laquelle ils ont abjurés ; s'ils ſavent ſigner, ils y mettront leurs ſignatures; & dans le cas contraire, les Inquiſiteurs & le Notaire ſigneront ; & comme cette formalité ſe paſſe en public, on ne peut ſigner ſur le lieu même ; la ſignature s'effectuera le jour ſuivant, dans la Salle de l'Audience.

XLIII.

Négatif & par contumace.

SI l'Accuſé nie, & qu'il ſoit prouvé légalement qu'il ſoit coupable du crime d'héréſie dont on l'a accuſé, ou s'il eſt hérétique obſtiné, c'eſt une choſe manifeſte, ſelon le droit, qu'il doit être livré aux Tribunaux & au bras ſéculier. *Mais en pareil cas, les Inquiſiteurs doivent bien*

s'occuper de sa conversion, afin qu'il meure au moins avec la connoissance de Dieu; & ils feront dans cette vue tout ce qu'ils pourront chrétiennement.

XLIV.

Avis concernant ceux qui confessent devant le Tribunal séculier.

Souvent les Inquisiteurs se déterminent à livrer à la Justice les Accusés qui nient; & lorsqu'ils se convertissent & avouent leurs fautes avant la Sentence, les Inquisiteurs les admettent à réconciliation & sursoient à la décision de leur Cause; mais c'est une chose fort *dangereuse*, & l'on doit soupçonner que leur conversion vient plutôt de la crainte de la mort, que d'un véritable repentir : cela ne doit donc avoir lieu que *rarement*, & pour des motifs bien particuliers. Si quelqu'un des Coupables, lorque la veille de l'*Auto*, on lui notifie qu'il doit se confesser parce qu'il va mourir, avouoit judiciairement ses fautes en tout ou en partie, ensorte qu'il parût convenable de surseoir à l'exécution de la Sentence, il ne sera pas conduit au Tribunal séculier, sa Cause ne devant pas encore être décidée : il y a même de grands inconvéniens à y conduire celui qui a des complices, parce qu'il entend les Sentences de tous, & ob-

serve quels sont les Condamnés & quels sont les Réconciliés, & qu'il a le tems d'arranger sa Confession à son gré, & on ne doit pas beaucoup de croyance à de telles personnes en ce qu'elles diront contre des tiers : on doit aussi douter beaucoup des aveux qu'elles feront contre elles-mêmes, à cause de la crainte que leur inspire la mort.

XLV.

Que celui qui nie soit mis à la question in caput alienum, *& que cela soit énoncé dans la Sentence.*

Si le Coupable nie, & s'il y a des témoignages contre lui & ses Complices, & qu'il soit livré à la Justice, il pourra être mis à la question *in caput alienum* : & s'il triomphe de cette épreuve qu'il subit, non pour qu'il avoue ses propres fautes déjà suffisamment constatées, il n'en sera pas moins livré, s'il ne *confesse* pas & ne demande pas miséricorde; mais s'il la demande, on observera ce que prescrit le droit : les Inquisiteurs doivent examiner avec beaucoup d'attention dans quel cas la question doit être donnée. On prononcera la Sentence, en y exprimant ce qui a motivé la torture, de façon que l'Accusé connoisse qu'il la subit comme Témoin, & non comme Partie.

XLVI.

Quand il n'y a pas preuve complette, on impose des peines pécuniaires & l'abjuration.

QUAND il n'y a que des demi-preuves pour le délit, & que pourtant il y a de tels indices contre l'Accusé qu'il ne puisse être absous de l'instance, le droit fournit alors différens remedes, comme l'abjuration *de vehementi* ou *de levi*, remede qui paroît avoir plutôt pour objet d'intimider les Coupables pour l'avenir, que de les punir pour le passé : dans cette vue on impose à ceux qui abjurent, des peines *pécuniaires* : on doit en même tems les avertir du danger qu'ils courent dans le cas de *ficta relapsia*, de *feinte rechûte*, s'ils paroissent de nouveau coupables du crime d'hérésie, & pour cela ceux qui abjurent *de vehementi* doivent signer leurs noms dans leurs abjurations ; (quoique jusqu'ici cela n'ait pas été fort en usage) ce qui s'exécutera avec les formalités prescrites à l'égard des Réconciliés.

XLVII.

Compurgation.

Un autre remede est celui de la *Compurgation*, qui doit s'employer suivant la forme de l'instruction & avec le nombre de personnes que les Inquisiteurs ordinaires & les Consulteurs

jugeront convenables : sur quoi il y a seulement à observer que la malice des hommes, dans notre tems, rend ce remede dangereux, qu'il n'est pas fort en usage, & qu'il faut s'en servir avec beaucoup de précautions.

XLVIII.

Torture ou question.

LE troisieme remede est la torture ; remede qui, vu la diversité des forces corporelles & des caracteres des hommes, est considéré par les Loix comme fragile & dangereux, & sur lequel ne pouvant pas donner de regle certaine, il faut s'en remettre à la conscience & à la décision des Juges, conformément au droit, à la raison & à la bonne conscience. Quand il s'agira de prononcer la Sentence de la torture, tous les Inquisiteurs & l'Ordinaire seront présens, aussi-bien qu'à son exécution, parce qu'il peut y arriver des cas où l'avis & le suffrage de tous peut être nécessaire ; quoique d'après les instructions de Séville, de l'année 1484, il soit permis de subdéléguer l'exécution de la torture. Ce que l'on ordonne ici paroît chose convenable, à moins que quelqu'un desdits Juges ne s'en excuse pour cause de maladie.

XLIX.

Monition à faire à l'Accusé avant de l'appliquer à la torture.

Au moment où la Sentence de la torture devra être prononcée, l'Accusé sera averti particulierement des objets pour lesquels on la lui fait subir; mais une fois la Sentence portée, on ne lui particularisera rien; on ne lui nommera aucun de ceux qui paroissent inculpés ou indiqués dans son Procès, parce que l'expérience prouve que les Accusés, dans cette crise, disent tout ce qu'on leur suggere, d'où il résulte du préjudice pour des tiers, & pour eux une occasion de révoquer leurs aveux, & d'autres inconvéniens.

L.

Appel de la Sentence de torture.

Les Inquisiteurs doivent avoir grand soin que la Sentence qui ordonne la question soit bien motivée, & résulte d'indices légaux : s'ils ont à cet égard quelque doute, ou quelque scrupule, comme il s'agit d'un tort irréparable, & que dans les causes d'herésie il y a lieu à l'appel des Sentences interlocutoires, ils accorderont l'appel à la Partie qui l'interjettera : mais s'ils sont satisfaits des indices qui résultent des Procès, la Sentence qui ordonnera la question est légale.

L'appel alors doit être réputé frivole, & les Inquiſiteurs doivent procéder ſans délai à l'exécution de la queſtion. Qu'ils obſervent toutefois qu'en cas de doute ils doivent accorder l'appel; & qu'ils ne prononcent la Sentence de la queſtion & ne procedent à ſon exécution, qu'après la concluſion de la Cauſe, & après avoir reçu la défenſe de l'Accuſé.

L I.

Quand ils accorderont l'appel dans les cauſes criminelles, ils doivent envoyer les actes du procès au Conſeil, ſans en informer les Parties.

ET au cas où les Inquiſiteurs croiront devoir accorder l'appel dans les Cauſes criminelles des Priſonniers, ils auront à envoyer les Actes au Conſeil, ſans en informer les Parties, & ſans que qui que ce ſoit hors de la priſon en ait connoiſſance. Si le Conſeil eſt d'un avis différent ſur quelque objet particulier, ils pourront ainſi pourvoir à l'exécution de ſes ordres.

L I I.

Ordre à ſuivre lorſque quelque Inquiſiteur ſera récuſé.

SI quelque Inquiſiteur eſt récuſé par un Priſonnier, & qu'il ait un Collegue préſent, il doit

s'abstenir de connoître de la Cause, & en donner avis au Conseil, & son Collegue s'occupera de la Procédure : s'il n'a pas de Collegue, il informera égalemenr le Conseil ; & cependant il suspendra la procédure jusqu'à ce que le Conseil prononce d'après l'examen des motifs de récusation. La même chose s'observera quand tous les Inquisiteurs seront récusés.

LIII.

Ratification des aveux faits pendant la question.

VINGT-QUATRE heures après la question, l'Accusé doit être récolé dans ses aveux ; & s'il les révoque, il faudra recourir aux remedes que fournir la Loi : le Notaire doit tenir acte de l'heure de la question, & de celle de la ratification ; afin que si la question se répete, le jour suivanr, il conste si elle a eu lieu après les 24 heures, ou avanr. Si l'Accusé ratifie ses aveux, & que les Inquisiteurs soient contents de sa confession & de sa conversion, ils pourronr l'admettre à la réconciliation, quoique dans la question il se soit avoué coupable. L'instruction de Séville, de l'année 1484, chap. 15, porte à la vérité que celui qui avoue dans la question doit être réputé pour convaincu, d'où résulte son extradition au bras séculier ; mais ce que l'on éta-

blit ici est plus conforme à l'usage. Cependant les Inquisiteurs doivent bien observer comment ils traitent cette espece de coupables, & la nature des héréfies qu'ils auront avoués; s'il les ont apprises de quelqu'un, ou s'ils les ont enseignées à d'autres : le manque de ces précautions auroit de grands inconvéniens.

LIV.

Ce qu'il y a à faire si l'Accusé résiste à la question.

Si l'Accusé résiste à la question, les Inquisiteurs doivent apprécier la qualité des indices, la nature & la forme de la question, le caractere & l'âge de celui qui l'a subie, & quand toutes ces choses considérées il paroîtra qu'il a suffisamment purgé les indices, ils l'absoudront de l'instance; quoique, si pour quelque raison, il leur paroît que la question n'a pas été assez rigoureuse (eu égard aux circonstances susdites), ils pourront lui prescrire l'abjuration *de levi*, ou *de vehementi*, ou quelque peine pécuniaire : ce qu'il ne faut cependant faire qu'après de mûres réflexions, & que quand les indices ne paroissent pas suffisamment purgés. Les Inquisiteurs doivent observer, que lorsqu'un Accusé aura été destiné à la question, il ne faut pas déterminer en

même tems ce qu'il y aura à faire ensuite, au cas qu'il confesse ou qu'il nie ; comme la question peut amener différens résultats, ces déterminations ne doivent être prises qu'après.

L V.

Qui doit assister à la question : soin qu'il faut avoir après pour le Criminel.

Il ne doit assister à la question que les Juges, le Notaire & ceux qui la font subir : quand elle est finie, les Inquisiteurs doivent recommander qu'on s'occupe beaucoup de la guérison du Patient, s'il a souffert quelque dommage en sa personne ; & il faut faire grande attention aux gens parmi lesquels on le placera, jusqu'à ce qu'il se soit récolé.

L V I.

L'Alcayde ne doit point communiquer avec les Accusés, ni être leur Procureur, leur Défenseur ou le Substitut du Fiscal.

Les Inquisiteurs auront grand soin d'ordonner à l'Alcayde de ne tenir aucun propos, de ne donner aucun conseil aux Prisonniers, qui ait quelque rapport à leur Cause, & de les laisser agir suivant leur volonté ; & ils le châtieront s'ils découvrent qu'il en ait agi autrement. Pour prévenir toutes les occasions de soupçon, il ne faut

pas charger l'Alcayde d'être curateur ou défenseur d'aucun mineur, ni d'exercer les fonctions de Fiscal en son absence : on doit seulement lui permettre, & même lui ordonner, quand quelque Prisonnier ne saura pas écrire, de mettre par écrit ses moyens de défense, mais sous sa dictée, sans lui rien dire, & sans rien y ajouter.

LVII.

Examen du procès après la question.

Le Procès en étant venu à ce point, les Inquisiteurs assembleront l'Ordinaire, & les Conseillers l'examineront de nouveau ; & on prononcera conformément aux Loix, & suivant l'ordre établi plus haut : le Fiscal assistera à l'examen du Procès, afin de pouvoir tenir note des articles dont il y sera question ; mais il sortira, comme on l'a dit plus haut, quand on passera aux voix.

LVIII.

Ceux qui sortiront des prisons, & n'auront pas été livrés à la Justice, seront questionnés sur les communications & les avis qu'ils auront reçus.

Toutes les fois que les Inquisiteurs rendront la liberté à quelque Prisonnier, de quelque maniere qu'il s'en aille, s'il n'a pas été li-

vré à la Justice, ils le questionneront, sous serment, sur les détails de la prison, lui demanderont s'il y a vu ou remarqué quelques intelligences des Prisonniers entr'eux, ou avec des personnes du dehors; comment l'Alcayde a rempli ses fonctions, & si quelque Prisonnier lui a fourni quelques avis; & si c'est une chose de conséquence, ils lui ordonneront sous des peines graves, de la tenir secrette, & de ne rien dire de ce qu'il a observé dans la prison: cette formalité sera mentionnée dans le Procès, & y sera enregistrée, pourvu que le Prisonnier y consente. S'il sait écrire, il signera lui-même; ce qui lui fera craindre encore de violer davantage cette loi.

LIX.

Si le Prisonnier meurt, on suivra le Procès avec ses héritiers.

SI quelque Prisonnier meurt en prison avant que son Procès soit terminé, & que, quoiqu'il ait avoué, ses aveux ne correspondent pas assez aux dépositions des Témoins pour qu'il puisse être admis à la réconciliation, il faudra en informer ses enfans ou ses héritiers, ou les personnes auxquelles sa défense appartient; & s'il l'entreprennent, on leur donnera copie de l'accusation & des dépositions, & on admettra tout ce qu'ils

allégueront légitimement pour la défenſe du défunt.

L X.

On donnera un Curateur aux Accuſés qui perdront le jugement. Comment il faut recevoir ce que les enfans ou parens des Accuſés allégueront en leur faveur.

SI quelqu'Accuſé, tandis que ſa Cauſe eſt dans l'état ci-deſſus expliqué, perd le Jugement, on le pourvoira d'un Curateur ou Défenſeur; mais ſi, lorſqu'il eſt en ſon bon ſens, ſes enfans ou ſes parens veulent alléguer quelque choſe pour ſa défenſe, on ne les recevra pas comme Parties dans le Procès, puiſqu'ils ne le ſont pas de droit; mais les Inquiſiteurs admettront cette allégation, & feront, indépendamment du Procès, tout ce qu'ils croiront convenable pour ſavoir la vérité, ſans en informer ni l'Accuſé, ni les perſonnes qui auront parlé pour lui.

L X I.

Maniere de procéder contre la mémoire & la réputation de l'Accuſé.

QUAND on ſera dans le cas de procéder contre la mémoire & la réputation d'un défunt après avoir acquis les preuves requiſes par l'inſtruction, l'accuſation du Fiſcal ſera notifiée aux fils

fils ou héritiers du défunt, & aux autres personnes qui pourront y prendre intérêt : pour cela les Inquisiteurs chercheront à avérer s'il a des descendans, afin qu'ils soient appellés : après quoi (afin que personne ne puisse prétexter cause d'ignorance) ils seront cités par un Edit public à comparoître à une certaine époque, passée laquelle, si personne ne se présente, les Inquisiteurs nommeront un Défenseur, & continueront le Procès suivant les formes prescrites par la Justice : si quelqu'un se présente, il sera admis à la défense, & le Procès se suivra avec lui; quand même par hasard il seroit entaché du crime d'hérésie dans les registres du St.-Office; car ce seroit une injure que de ne pas l'admettre; il ne devroit pas non plus être exclus; quand même il seroit détenu dans les mêmes prisons : dans ce cas il donnera sa procuration, s'il le peut; & nommera une personne pour faire en son nom les démarches nécessaires : il doit lui être permis de sortir de la prison pour défendre le défunt : tant que ni l'un ni l'autre ne sont condamnés, ils ne doivent pas être privés de ces moyens de défense, le survivant étant intéressé à défendre son parent, comme à se défendre lui-même : en pareilles circonstances, quoique les preuves contre le défunt soient évi-

dentes & ſuffiſantes, il ne doit pas y avoir de ſequeſtre de biens; car ces biens ſe trouvant entre les mains d'autres poſſeſſeurs, ceux-ci ne doivent pas être dépoſſédés avant que le défunt ait été déclaré hérétique, & qu'eux-mêmes aient perdu évidemment leur Cauſe en Juſtice.

LXII.

La Sentence qui abſout doit être lue dans un Auto *public.*

QUAND le Défenſeur de la mémoire & de la réputation d'un défunt aura légalement ſoutenu ſa Cauſe, & qu'il s'agira de l'abſoudre de l'inſtance, la Sentence ſe lira dans un *Auto* public, de même qu'ont été promulgués les Edits: il ne faudra cependant pas faire paroître à l'*Auto* ſon effigie, ni rapporter en détail les fautes dont il a été accuſé, parce qu'elles ne lui ont pas été prouvées. On doit agir de même à l'égard de ceux qui après avoir été pris & accuſés seront abſous de l'inſtance, & auront demandé cette faveur.

LXIII.

S'il ne paroît pas de Défenſeur, on en donnera un d'office.

PERSONNE ne ſe préſentant pour la défenſe, les Inquiſiteurs nommeront pour Défen-

ſeur une perſonne habile & propre à cette commiſſion, qui ne ſoit pas Officier de l'Inquiſition, & on lui preſcrira comment il doit garder le ſecret, en communiquant l'accuſation & les dépoſitions avec les Lettrés du Saint-Offices, & non avec d'autres, ſans une permiſſion particuliere des Inquiſiteurs.

LXIV.

Dans les procès contre des abſens, on obſervera les Inſtructions.

LORSQUE les Inquiſiteurs ſuivront un Procès contre quelque abſent, on obſervera les formes preſcrites par l'Inſtruction ; ils prendront garde ſur-tout aux termes que fixera l'Edit, en les faiſant plus ou moins rapprochés, ſuivant ce qu'on apprendra de l'abſence de l'Accuſé, & ayant ſoin qu'il ſoit cité à trois repriſes : à l'expiration de chaque terme, le Fiſcal l'accuſera de *rebellion ;* formalité néceſſaire pour qu'il ne manque rien au Procès.

LXV.

On n'infligera pas des peines corporelles au défaut des pécuniaires.

SOUVENT les Inquiſiteurs procedent contre des Accuſés pour des objets qui rendent leur foi ſuſpecte, &, vu la qualité du délit & de la per-

ſonne ; ne les jugent pas hérétiques ; tels ſont ceux qui contractent deux mariages, qui prononcent des blaſphêmes caractériſés, ou des paroles mal-ſonnantes ; & ils leur impoſent différentes peines ſuivant la nature de leurs délits, & en conſultant le droit & leur opinion fondée ſur la Loi : mais dans ces occaſions, pour ſuppléer à la ſomme d'argent qu'ils condamneront le délinquant à payer, ils ne lui infligeront pas de punitions corporelles, comme le fouet, les galeres, ou autres pénitences honteuſes, & ils prononceront leurs Sentences ſimplement ſans condition ni alternative.

LXVI.

Renvoi au Conſeil en cas de diſcorde entre les Inquiſiteurs ou l'Ordinaire. La même choſe dans les cas graves.

DANS tous les cas ou il y a diverſité d'avis entre les Inquiſiteurs & l'Ordinaire, ou quelqu'un d'eux, dans la déciſion de la Cauſe ou dans quelqu'autre acte du Procès, ou quelque Sentence interlocutoire, la Cauſe doit être renvoyée au Conſeil ; mais lorſque ceux qu'on vient de nommer feront du même avis, quand même les Conſulteurs, formant la majorité, feroient d'un avis différent, celui des Inquiſiteurs & de

l'Ordinaire aura son exécution. Cependant s'il se présente des cas très-graves, la Sentence des Inquisiteurs, de l'Ordinaire & des Consulteurs, quand même ils seroient tous du même sentiment, ne s'exécutera pas sans qu'elle ait été communiquée au Conseil, comme c'est l'usage, & comme le prescrir la Loi.

LXVII.

On doit rapporter les dépositions dans le procès des Accusés.

Les Notaires du secret auront grand soin de rapporter dans les Procès de chacun des Accusés toutes les dépositions qui se trouveront dans les Registres, & ne les renverront pas d'un Procès à l'autre; la méthode contraire occasionneroit beaucoup de confusion : il faut donc s'en tenir à cette regle, quoiqu'il en résulte un surcroît de travail pour les Notaires.

LXVIII.

Démarches à faire sur les communications, & à exprimer dans le procès.

Si l'on apprend que quelques Prisonniers ont communiqué entr'eux dans les prisons, les Inquisiteurs chercheront à avérer quels ils sont, s'ils sont complices des mêmes crimes, & quels ont été les objets sur lesquels ont porté leurs

communications, & le tout sera consigné dans les Procès de chacun d'eux : ils feront cesser ces communications qui doivent rendre fort suspect tout ce que les Prisonniers diront contre d'autres, & contre eux-mêmes.

LXIX.

Réunir au procès tout ce qui surviendra à l'Accusé.

QUAND un Procès sera déjà décidé contre quelqu'un, ou que sans le déterminer on y ait sursis, quoiqu'il ne soit pas d'hérésie formelle & appartienne pour d'autres raisons au Saint-Office, s'il survient contre la même personne des preuves de nouveaux délits, il faudra accumuler les charges de ces deux Procès pour aggraver la faute, & le Fiscal en fera mention dans son accusation.

LXX.

On ne changera de prisons que pour une bonne cause.

LES Prisonniers qui auront été une fois réunis dans une chambre, ne pourront passer à une autre que tous ensemble : on évite ainsi les communications de l'intérieur de la prison : car il est sensible qu'en changeant de compagnon ils se racontent mutuellement tout ce qu'ils ont vu ; si

toutefois un pareil changement eſt indiſpenſable, on en fera mention dans le Procès de l'Intéreſſé, afin qu'il conſte de la cauſe légitime de ſon changement; choſe importante ſur-tout, quand quelque Priſonnier aura révoqué ou modifié ſes aveux.

LXXI.

On aura ſoin des malades, & on leur donnera un Confeſſeur s'ils le demandent.

SI un Priſonnier tombe malade, outre que les Inquiſiteurs ſont obligés d'en faire prendre le plus grand ſoin, & de le pourvoir de tout ce qui ſera néceſſaire à ſa ſanté, de l'avis des Médecins qu'on en chargera, s'il demande un Confeſſeur, il faudra lui en donner un de marque, & digne de confiance, auquel on fera promettre par ſerment qu'il gardera le ſecret, & que ſi le Pénitent lui diſoit dans la Confeſſion un ſecret, en le priant de le faire paſſer au-dehors, il ne recevroit pas ce ſecret, & ne le révéleroit pas: ſi on lui a fait de ces confidences hors de la Confeſſion, il les révélera aux Inquiſiteurs, en prévenant le Pénitent, que puiſqu'il a été arrêté comme hérétique, & qu'il a été accuſé, il ne peut être abſous qu'en manifeſtant ſon héréſie par des formes juridiques: on s'en rapportera pour le reſte à la conſcience du Confeſſeur qui

devra être docte, afin qu'il puisse savoir ce qu'il aura à faire dans ces circonstances. Mais si le Prisonnier en bonne santé demande un Confesseur, il est plus sûr de ne pas lui en donner un, à moins qu'il n'eût confessé en Justice, & n'eût confirmé les dépositions ; auquel cas il paroît convenable de lui en accorder un pour le consoler & l'encourager : mais comme il ne peut l'absoudre du crime d'hérésie avant qu'il ait été réconcilié avec l'Eglise, il paroît que la Confession n'aura pas son entier effet, à moins que le Prisonnier ne soit à l'article de la mort, ou que ce ne soit une femme prête d'accoucher; alors on observeroit à leur égard ce que statuent les Loix en pareil cas. Si le Prisonnier ne demandoit pas de Confesseur, & que le Médecin le crût en danger, on peut chercher à lui persuader de se confesser. Lorsque ses aveux faits judiciairement auront confirmé les dépositions ; il faudra qu'avant de mourir il soit réconcilié en forme, en prononçant l'abjuration requise ; & lorsqu'il aura été judiciairement absous, le Confesseur l'absoudra sacramentellement : si on n'y trouve pas d'inconvénient on lui donnera la Sépulture ecclésiastique le plus secrettement qu'il sera possible.

LXXII.

On ne confrontera pas les Témoins avec les Accusés.

QUOIQUE dans les autres Tribunaux les Juges, pour bien avérer les crimes, aient coutume de confronter les Témoins avec les Coupables, un pareil usage n'a point, & ne doit point avoir lieu au Tribunal de l'Inquisition; parce que, outre que le secret que l'on doit garder aux Témoins seroit ainsi violé, l'expérience prouve que si quelquefois cela s'est pratiqué, il en est plutôt résulté des inconvéniens que des avantages.

LXXIII.

On ne fera point de captures dans les visites sans l'avis des Collegues ou Consulteurs, lorsque ceux contre qui on a déposé ne sont pas soupçonnés de vouloir s'enfuir.

AFIN que les Causes relatives au Saint-Office puissent se traiter avec la discrétion & l'authenticité convenables, quand les Inquisiteurs feront leurs visites & qu'on leur offrira de faire contre quelqu'un une déposition assez grave pour devoir entraîner sa capture, l'emprisonnement ne s'exécutera que de l'avis du Collegue & des Consulteurs qui résideront dans le district, si ce

n'eſt dans le cas où celui contre qui l'on dépoſe ſeroit ſoupçonné de vouloir prendre la fuite : alors l'Inquiſiteur, pour prévenir ce danger, pourra, après s'être conſulté, ordonner l'empriſonnement ; &, avec la célérité que l'affaire requérera, il enverra le Priſonnier & la dépoſition aux priſons de l'Inquiſition, où la Cauſe devra ſe ſuivre. Ceci ne doit pas s'appliquer aux affaires moins importantes, qui ordinairement ſe terminent ſans empriſonnement, comme ſont les blaſphêmes hérétiques qui ne ſont pas bien caractériſés ; les Cauſes de cette nature pouvant, comme c'eſt l'uſage, ſe traiter avec le ſimple plein-pouvoir de l'Ordinaire : mais l'Inquiſiteur ne doit en aucune façon tenir priſon (*TENER CARCEL*) pour former un procès pour crime d'héréſie, parce qu'il n'auroit ni les Miniſtres, ni les meſures qu'exige une priſon ſecrette, & que de l'omiſſion de ces circonſtances, il pourroit réſulter des inconvéniens pour le ſuccès de la Cauſe.

LXXIV.

Comment on doit faire la déclaration du tems auquel l'Accuſé a commencé à être hérétique.

LORSQU'IL ſera queſtion de voir les procès de ceux qu'on devra déclarer hérétiques avec

confiſcation de biens, les Inquiſiteurs, l'Ordinaire & les Conſulteurs feront la déclaration du tems auquel il a commencé à commettre les délits qui l'ont fait déclarer hérétique, afin de pouvoir la donner au *Receveur* (*Receptor*), s'il la demande, pour la préſenter dans quelque cauſe civile. On y ſpécifiera ſi ſon délit conſte par ſon propre aveu ou par des témoins, ou tout à la fois par ces deux moyens. Sous cette forme elle ſera donnée au Receveur, qui, lorſqu'elle ne ſera pas ainſi rédigée, pourra la demander aux Inquiſiteurs aſſemblés, ou en leur abſence aux Conſulteurs.

LXXV.

Rations à donner aux Priſonniers.

LA ſubſtance que les Priſonniers doivent recevoir de l'Inquiſition ſera taxée ſelon le tems & la cherté des vivres; mais ſi le Priſonnier eſt une perſonne qualifiée & qui ait beaucoup de biens, & qu'il veuille dépenſer plus que la ration ordinaire, il faudra lui donner à ſon gré tout ce qui paroîtra convenable pour lui & ſes *domeſtiques*, bien entendu que l'Alcayde, ni celui qui eſt chargé de la dépenſe, ne pourront profiter du ſuperflu, qui ſera pour les pauvres.

LXXVI.

Comment il faut alimenter la femme & les enfans de l'Accusé.

COMME les biens de ceux qui sont pris par l'Inquisition sont sequestrés en entier, si un Prisonnier a une femme & des enfans qui demandent des alimens, on lui en fera part pour connoître sa volonté à cet égard. Quand il sera rentré dans sa prison, les Inquisiteurs appelleront le Receveur & le Notaire des sequestres, & fixeront la pension alimentaire, conformément à la quantité de biens & à la qualité des personnes. Si les enfans sont d'un âge à pouvoir gagner leur vie & d'un état où ce ne soit point une *honte*, on ne leur fournira pas d'alimens. S'ils sont vieux ou en bas-âge, si ce sont des filles, ou si pour toute autre cause il n'est pas honnête qu'ils vivent hors de leur maison, on leur assignera la subsistance qui paroîtra nécessaire, fixant pour chaque personne une certaine somme en argent & non pas en pain; mais ce traitement devra être modique, attendu que ces personnes qu'on doit alimenter, pourront, outre cela, mettre à profit leur travail & leur industrie.

LXXVII.

*On convient du jour de l'*Auto*, & on le notifie aux Chapitres de l'Eglise & de la ville.*

LORSQUE les opinions sur les procès des Prisonniers auront été recueillies & que la Sentence aura été rédigée, les Inquisiteurs conviendront du jour solemnel où devra se célébrer l'*Auto-da-fé*; ce qui sera notifié aux Chapitres de l'Eglise & de la ville, & dans les lieux à audience, aux Présidens & aux Auditeurs, lesquels seront invités à y assister. Les Inquisiteurs feront ensorte que l'*Auto* se célebre à une heure qui permette que l'exécution de ceux qu'on livrera à la Justice se fasse de jour; le tout pour éviter des inconvéniens.

LXXVIII.

*Quels sont ceux qui peuvent entrer la nuit qui précede l'*Auto.

ET comme il y auroit aussi des inconvéniens à laisser entrer quelqu'un dans les prisons la nuit qui précede l'*Auto*, les Inquisiteurs veilleront à ce qu'il n'y soit admis que les Confesseurs, & en leur tems les Familiers, entre les mains desquels on remettra les Prisonniers, en vertu d'un écrit passé pardevant un des Notaires du Saint-Office, afin qu'ils les restituent & en rendent

compte. On en excepte ceux qui devront être livrés à la Justice & au bras séculier. Les Familiers ne souffriront pas qu'en chemin ou en présence du Tribunal, qui que ce soit leur parle ou leur donne quelque avis.

LXXIX.

On déclare aux Réconciliés ce qui leur est prescrit, & on les remet à l'Alcayde de la prison perpétuelle.

LE jour suivant les Inquisiteurs feront sortir de la prison secrette tous les Réconciliés, leur déclareront ce qui leur a été ordonné par leurs Sentences, les préviendront des peines qu'ils encoureroient s'ils n'étoient pas bons pénitens; & après les avoir examinés en particulier, & chacun à part, sur les objets relatifs à la prison, ils les remettront à l'Alcayde de la prison perpétuelle, en lui recommandant de les garder avec soin, de veiller à ce qu'ils accomplissent leurs pénitences, & de les avertir de leurs négligences s'ils en remarquent en eux. Il devra aussi faire ensorte qu'ils soient assistés dans leurs besoins, & qu'on leur fasse apporter ce qui peut les mettre à même de travailler dans la profession qu'ils sauront, & de trouver ainsi de quoi augmenter leur subsistance & adoucir leur misere.

LXXX.

Visite de prison perpétuelle.

Les Inquisiteurs visiteront la prison perpétuelle plusieurs fois par an, pour voir comment les Prisonniers y sont traités & quelle vie ils y menent. Comme dans les sieges de plusieurs Tribunaux du Saint-Office il n'y a point de prison perpétuelle (ce qui est pourtant très-nécessaire,) il faudra acheter des maisons pour cette destination ; car faute de prison perpétuelle, on ne peut savoir comment les Réconciliés accomplissent leurs pénitences, ni comment peuvent être gardés ceux qui ont besoin de l'être.

LXXXI.

Où & comment doivent se renouveller les sambenitos.

C'est une chose notoire que tous les *sambenitos* des condamnés, vivans ou morts, présens ou absens, se placent dans les Eglises dont ils étoient paroissiens lors de leur emprisonnement, de leur mort ou de leur fuite. On en fait autant pour ceux des Réconciliés quand ils ont accompli leurs pénitences, & quand on leur a ôté leur *sambenitos*, quand même ils n'en auroient été revêtus que pendant le tems qu'ils ont comparu devant le Tribunal séculier pour

entendre lire leurs Sentences C'eſt un uſage qu'il faut obſerver inviolablement, & perſonne n'eſt en droit de l'altérer. On charge toujours les Inquiſiteurs de les placer & de les renouveller, ſpécialement dans les diſtricts dont ils font la viſite, afin qu'il exiſte toujours des monumens de l'infamie des hérétiques & de leur *deſcendance*. Il y faudra exprimer le tems de leur condamnation, ſi leur crime tient aux Juifs ou aux Maures, ou aux nouvelles héréſies de Martin Luther & de ſes ſectateurs. Mais ceux qui ont été réconciliés en tems de grace n'auront point de *ſambenitos*. Comme un des articles de cette grace porte qu'on ne leur en mettra point, & qu'ils n'en avoient point lors de leur réconciliation, en placer dans les Egliſes ſeroit contredire la faveur qu'on leur a faite dans le principe.

DESQUELS ſuſdits Chapitres & de chacun d'eux, nous vous recommandons & ordonnons l'obſervation dans les affaires qui ſe préſenteront dans toutes les Inquiſitions, quand même quelques-unes d'elles auroient eu des uſages contraires, parce qu'il convient ainſi *au Service de Dieu Notre-Seigneur, & à la bonne adminiſtration de la Juſtice.* En foi de quoi nous

nous avons expédié les Présentes, signées de notre Nom, & scellées de notre Sceau, & contresignées par le Secrétaire de l'Inquisition générale. A Madrid, le 22 Septembre 1561. *Fr. Hispalen*; par ordre de Monseigneur Jean Martinez de Lasso.

Fin du Tome troisieme & dernier.





TABLE

DU TROISIEME VOLUME.

Fin de la Table.



TABLE ALPHABETIQUE

DES MATIERES

CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES.

Le chiffre Romain marque le Tome, *& le chiffre Arabe la* Page.

A

B.

Fin de la table des matieres.

Notes à ajouter à la page 231 du Tome premier.

NOTRE pronoſtic ſur la Comédie Françoiſe de Madrid vient d'être démenti. Depuis que ceci eſt écrit, les efforts des Ambaſſadeurs & des Miniſtres étrangers ont triomphé des oppoſitions de la dévotion mal-entendue. Au mois de Juin dernier, la Cour a accordé un privilége pour l'établiſſement d'un Théâtre François à Madrid. Avant la fin de l'année, au grand ſcandale des Dominicains, les ſermons de Voltaire ſur la tolérance ſeront prêchés publiquement dans cette capitale; & il y aura probablement beaucoup d'Eſpagnols qui entendront ſans horreur ſortir de la bouche d'un de leurs concitoyens ce vers-ci :

Et le vrai Dieu, mon fils, eſt un Dieu qui pardonne.

Nous oſons prédire que cette Nation ſage, & qui s'éclaire de plus en plus, nous *pardonnera* bientôt d'avoir naturaliſé chez elle les chef-d'œuvres de notre Théâtre. Cette entrepriſe, ſi elle ſe ſoutient, accélérera peut-être en Eſpagne les progrès de la ſaine philoſophie. En ſera-t-il de

de même pour ceux de ses compositions dramatiques? C'est ce que quelques Espagnols très-raisonnables révoquent en doute; ils prétendent que la connoissance, plus répandue parmi eux, du Théâtre François, enfantera de froides imitations peu adaptées aux mœurs de la Nation & au génie de sa langue, & découragera dans leurs essais les Auteurs modernes qui, bien pénétrés des défectuosités de la Comédie espagnole, auroient travaillé à les faire disparoître, sans atténuer, par l'alliage d'un goût étranger, la vigueur native du génie espagnol. Nous ne sommes pas tout-à-fait de leur avis; nous croyons que, s'il est vrai que notre Théâtre peut à beaucoup d'égards servir de modele, il ne sauroit être trop rapproché, trop connu de ceux qui voudroient y puiser des leçons: c'est parce que Corneille, Racine & Voltaire étoient bien nourris du Théâtre des anciens, qu'ils sont parvenus à nous guérir de notre mauvais goût, & à naturaliser sur la Scène françoise la belle simplicité de la scène grecque; & pour faire un argument plus applicable encore aux Espagnols modernes, c'est parce que Corneille connoissoit à fond leur théâtre & leur langue qui, de son tems étoit, pour-ainsi-dire, la langue de l'Europe, que le pere de notre Théâtre a su se

rendre propres & mettre à notre portée ces beautés immortelles que nous admirons encore dans le Cid & dans Héraclius, & qu'il n'avoit pas dédaigné de puiser dans Guillen de Castro & dans Calderon.

Autre Note à ajouter à la fin de l'article Inquisition, Tome premier, page 360.

POUR qu'il ne manque rien à ce que nous avons dit sur l'état actuel du Saint-Office, nous ajouterons qu'au moment où cet Ouvrage s'imprime, l'Inquisition donne à Madrid une nouvelle preuve de son inquiétante activité, en s'opposant, autant qu'elle peut, au débit de l'Encyclopédie par ordre de matieres. Nous avons dit qu'en 1784, après bien des difficultés, il avoit repris son cours, & que l'examen des différentes livraisons de cet Ouvrage avoit été confié à un comité nommé par le Conseil de Castille. L'Ouvrage s'écouloit lentement entre les mains des Souscripteurs, lorsque tout-à-coup le St.-Office est venu opposer de nouveaux obstacles au recouvrement de leur possession. D'abord en défendant au fondé de procuration de M. Panckoucke, de recevoir de nouveaux Souscripteurs, puis en lui demandant l'état des volumes destinés aux anciens; enfin, en levant le masque & en voulant arracher

de ce commiſſionnaire la promeſſe de n'en livrer aucun. On veut croire que ces chicanes n'ont d'autre ſource qu'un zele peu éclairé pour la Religion ; il ſeroit trop peu digne de l'Adminiſtration eſpagnole d'applaudir en ſecret à des meſures ſi contraires à ſes démarches oſtenſibles : on s'étonnera cependant que ſon autorité, connue par des actes de rigueur, tolere les atteintes d'un Tribunal purement ſpirituel, dont elle a ſi bien ſu, en pluſieurs occaſions récentes, réprimer les entrepriſes tyranniques. Le débit de l'Encyclopédie françoiſe pourroit, il eſt vrai, contrarier le projet formé il y a quelques années à Madrid de donner à la Nation eſpagnole cet Ouvrage dans ſa propre langue ; mais il ne paroît pas croyable que le St.-Office emprunte le maſque de la Religion pour ſervir des intérêts purement humains. Il l'eſt moins encore que le Gouvernement puiſſe le ſouffrir ; ſon attachement à ſa parole, le ſoin de conſerver ſa réputation de loyauté, la juſtice même que réclament plus de trois cens Souſcripteurs eſpagnols qui ont donné leur argent ſous ſa ſauve-garde, & (ſi après ces grands intérêts on peut faire mention de ceux de quelques particuliers étrangers) le ſcrupule de tromper les ſpéculations de ceux ci, qui, ſur la foi du Gouvernement eſpagnol, ont dû compter

ſur le ſuccès de leur entrepriſe ; tous ces motifs réunis ſont des raiſons plus que ſuffiſantes pour le mettre à l'abri d'un ſoupçon auſſi injurieux.

Fin des Notes.

Fautes à corriger.

Page 35, *ligne* 11, fuit, *liſez* ſuit.
Page 109, *ligne* 5, animadverſation, *liſez* animadverſion.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Nouveau Voyage en Espagne*, ou *Tableau de l'état actuel de cette Monarchie ;* d'après les connoissances que mes travaux m'ont procurées sur ce Royaume, & d'après les précautions que j'ai employées pour m'assurer de la véracité de ce nouvel Ouvrage, je puis certifier que tout y est de la plus grande exactitude, que c'est le véritable tableau de l'état de l'Espagne en ce moment : de plus, les observations critiques y sont présentées d'un ton modeste, qui doit les faire accueillir de toute Nation amie de la vérité, & qui ne s'offenseroit que de voir exagérer ses torts. Ce Livre manquoit aux François pour bien connoître l'Espagne, & peut-être même aux Espagnols pour les éclairer sur les pas qu'il leur restent encore à faire pour arriver plus sûrement au but où ils tendent. A Paris, ce 20 Juillet 1788.

MENTELLE.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le sieur REGNAULT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *un nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette Monarchie ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté

des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie, à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le treizieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre regne le quatorzieme. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1509, *fol.* 473, *conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris le 19 Février 1788.*

KNAPEN, Syndic.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, Imprimeur de Monseigneur L'ARCHEVÊQUE, rue St.-Jacques, près St.-Yves, N°. 27.



